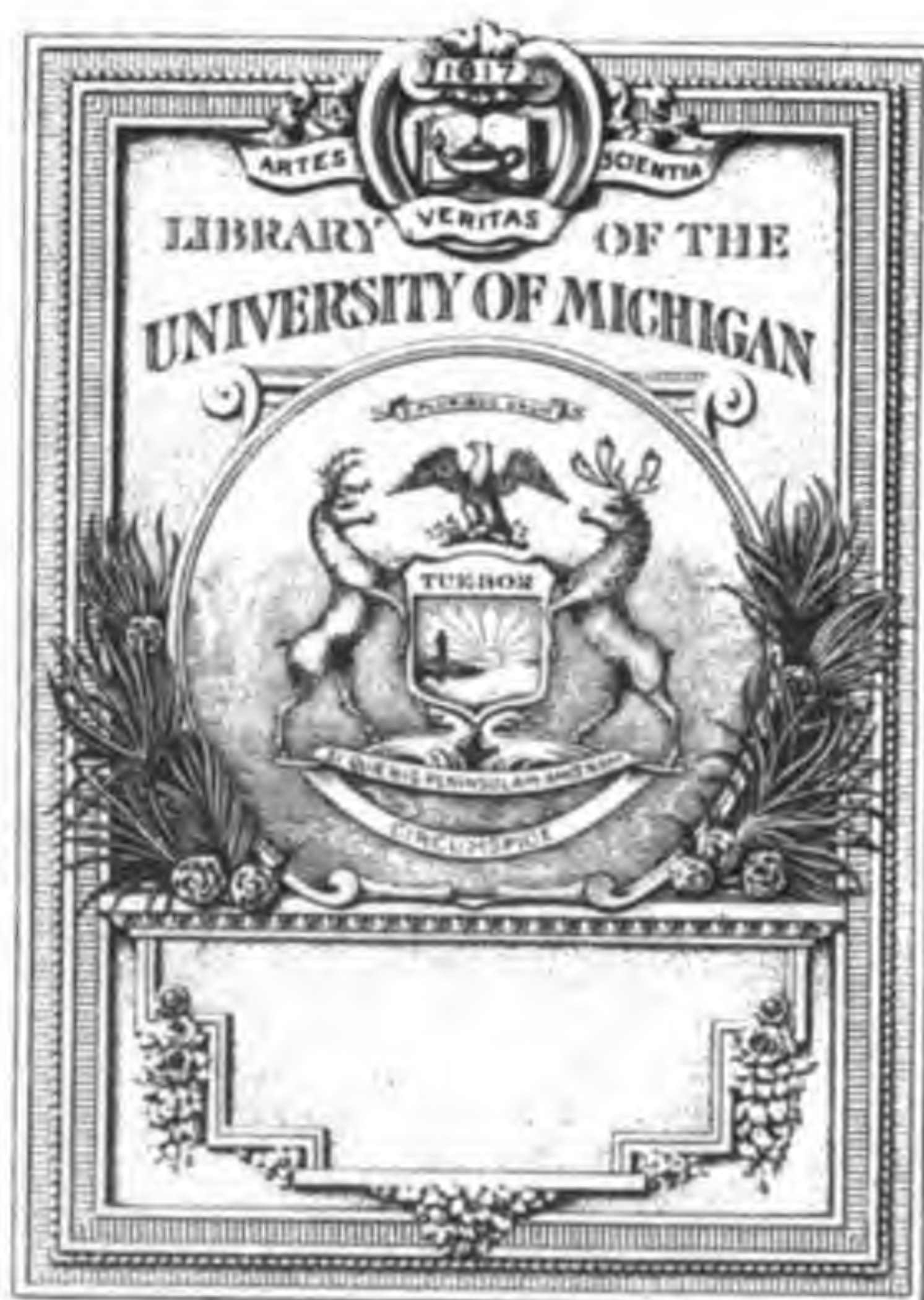
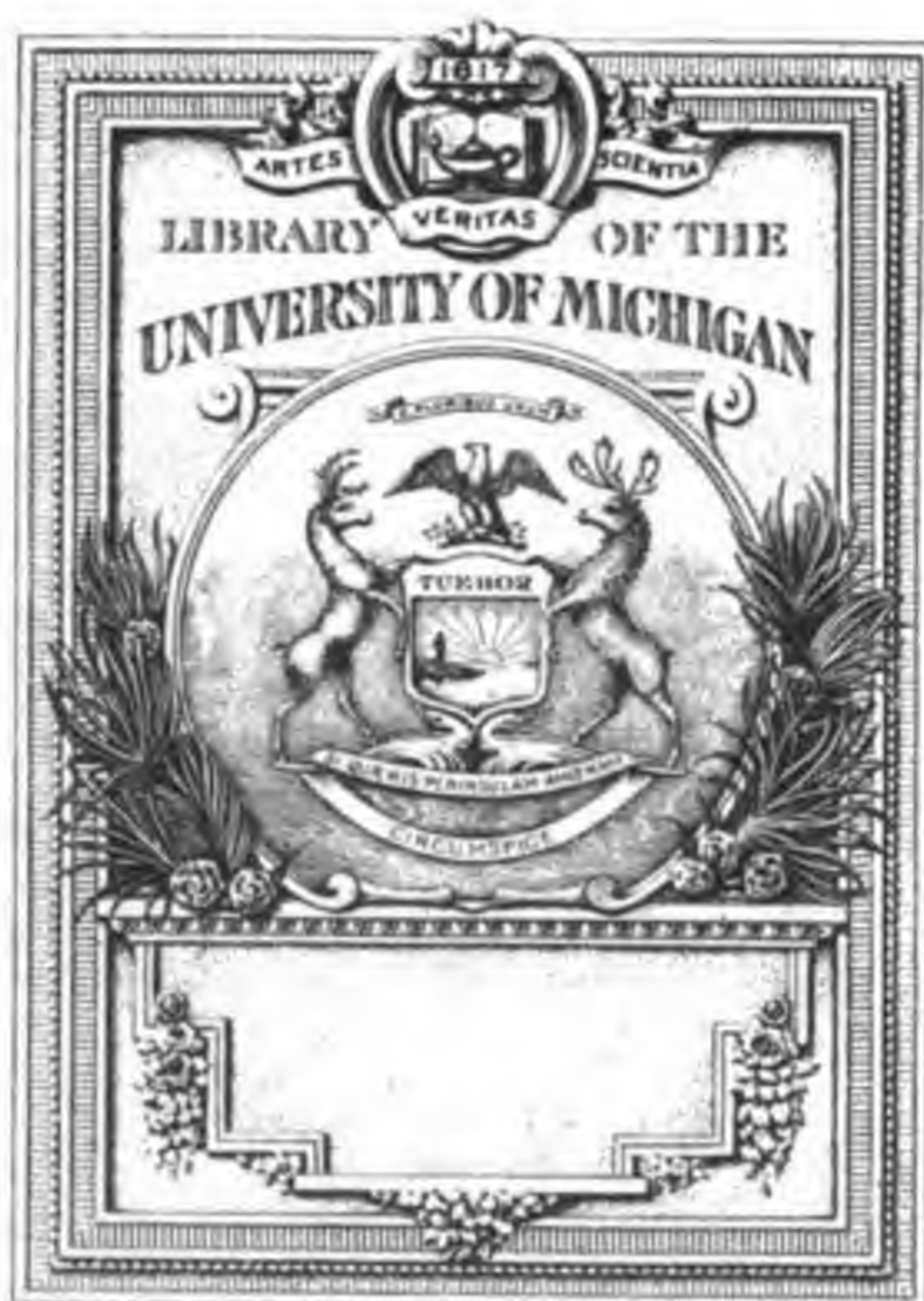


B 1,516,339



840.
P46
P6



840.0
R46
P6

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

Adresser ce qui concerne la rédaction à M. CLÉDAT,
29, rue Molière, à Lyon.

SISTÈME ORTOGRAFIQUE DE LA REVUE DE PHILOGIE FRANÇAISE

La suppression des grafies dites grecques (mauvaises transcriptions latines des lettres grecques) a été approuvée par O. Gréard, Michel Bréal, Emile Faguet, etc. Elle est réalisée depuis longtemps dans l'ortographe de l'italien, de l'espagnol et de la langue de Mistral. Les autres articles de notre programme ont été formulés avec le concours des linguistes les plus compétents. Ils rétablissent très souvent des formes employées par nos classiques (Racine écrivait *je prens* et Bossuet *il corront*) et ils visent non à simplifier l'ortographe, mais à la rendre plus correcte ; comme il se trouve qu'elle devient en même temps plus simple, le bénéfice est double.

a) Remplacer par *s* l'*x* valant *s*, sauf dans les noms propres.

b) Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.

c) Terminer toujours par un *t* la 3^e personne du singulier à l'indicatif présent des verbes en *oir* et en *re*, et supprimer la consonne muette devant ce *t* et devant l'*s* des deux premières personnes : *je m'assiés*, *il s'assiet* ; *je prens*, *il prent*, etc.

d) Remplacer, dans les mots d'origine grecque, *y* par *i*, *ch* non chuintant par *c* devant *a*, *o*, *u* ou une consonne et par *k* devant *e*, *i* ; remplacer *rh* par *r*, *th* par *t*, *ph* par *f*, — sauf dans les noms propres, ce qui exclut, provisoirement du moins, le titre même de la Revue.

e) Rectifier les grafies des mots suivants, contraires à la logique, à l'histoire de la langue, souvent même à l'étimologie : *asme* (au lieu de *asthme*), *baïadère* (comme *aïeul*), *batême* et *batiser*, *chetel*, *conter* de l'argent comme *conter* une histoire (c'est le même mot), le *cors* humain (ainsi écrit Descartes ; dérivés : *corset*, *corsage*), un *doit*, *douter* et *donteur*, *faisseau* (comme *vaisseau*), un *fis* (comme un *lis* ; ainsi écrit Montaigne), *forsené* (hors du *sens*), des *las* de soie, *maïonnaise* (comme *baïonnette*), *morseau* et *morseler* (comme *morsure*), un *pois* lourd (comme *peser*), tâter le *pous* (comme *pousser*), *pront* et *prontement* (ortographe de Racine et de M^{me} de Sévigné), un *puis* (comme *puiser*), un *reimors* (comme un *mors* de cheval), *sculter* et de même les dérivés de ce verbe, *segond* (comme *aigu*), *seller* une pièce, y apposer un *seau* (latin *sigillum*), *set*, nom de nombre, et *sètième*, *sercueil* (doublet de *sarcophage*), une *sie* pour *sier* du bois, le *sousi*, nom de fleur (qui *suit* le *soleil*), le *tens*, de l'*uile* (latin *olea*), un *uissier* (latin *ostiarius*), *uit*, nom de nombre (latin *octo*), *uitre* (latin *ostrea*), *vint*, nom de nombre (sans *g* comme *trente*).

Pour l'alfabet fonétique de MM. Gilliéron et Rousselot, dont se servent plusieurs de nos collaborateurs, voir la notice qui accompagne l'*Atlas linguistique*.

QUELQUES EMPLOIS PRONOMINAUS DE VERBES FRANÇAIS

Comme complément de notre article sur les « verbes pronominaus¹ », nous nous proposons d'étudier ici un certain nombre de verbes dont les acceptions pronominales offrent un intérêt particulier. Ce sont en général des pronominaus « intransitifs », c'est-à-dire dont le pronom régime n'a jamais été complément direct ni indirect, ou n'est plus senti comme tel.

S'agir.

Sur le transitif latin *agere*, pousser en avant, a été fait notre verbe *agir*, dont la signification intransitive s'explique par l'idée d'aller de l'avant, de passer à l'exécution. Notre pronominal *s'agir* n'a pas été fait sur l'intransitif français *agir*, mais a été à l'origine un pronominal passif traduisant le passif latin *agi*; on a dit « la cause *qui s'agit* », c'est-à-dire proprement qui est poussée en avant, puis on a été amené à dire : « la cause *dont il s'agit* », par analogie avec la locution impersonnelle « dont il est question ».

S'apercevoir.

La signification du verbe transitif *apercevoir* se restreint aujourd'hui à la perception par les yeux, au propre et au figuré. Mais conformément à l'étimologie, qui n'implique

1. T. XXX, p. 81.

REVUE DE FILOLOGIE, XXXI.

aucune restriction, le verbe s'est appliqué aussi à la perception par les autres sens, notamment par les oreilles et par l'esprit.

Au sens de « percevoir par l'esprit », on employait également la forme pronominale *s'apercevoir*¹, exactement comme on disait aussi *penser* ou *se penser*. Dans cette valeur, nous n'usons plus guère que de la forme pronominale, bien que Boileau dise encore « je l'aperçois » au sens de « je m'en aperçois », et Molière : « si vous apercevez que.. », au sens de : « si vous vous apercevez que.. ». Aujourd'hui, *apercevoir*, c'est percevoir (par la vue) un objet, personne ou chose ; *s'apercevoir que* ou *de*, c'est percevoir un fait.

Pronominal réfléchi : il *s'aperçut* dans la glace. Réfléchi réciproque : *s'apercevoir* l'un l'autre. Pronominal passif : la maison *s'aperçoit* de loin.

S'attacher et s'attaquer.

Attacher et *attaquer* sont deux formes d'un même verbe, dont le sens primitif est conservé par *attacher*, joindre, lier. *Attaquer* quelqu'un, *s'attaquer* à quelqu'un, c'est proprement le joindre, se joindre à lui, au sens restreint de l'approcher pour le combattre ; mais, par suite de l'oubli du sens primitif, le réfléchi *s'attaquer à*, où on ne sent plus *se* comme complément direct, est devenu un pronominal intransitif. « Joindre quelqu'un », c'est l'atteindre ; « se joindre à lui », c'est l'accompagner après l'avoir atteint ; il y a entre *attaquer* et *s'attaquer à* une nuance de signification moins nette, mais analogue, que Littré a notée ; *s'attaquer à* implique une attaque prolongée. Le D. G. dit que *s'attaquer à*, c'est ne

1. Employé absolument, *s'apercevoir* signifiait : « saisir les choses, avoir sa connaissance ou la reprendre. » En vieux français, *aperçu*, p. p. de *s'apercevoir*, à valeur de participe présent : qui saisit les choses, entendu, v. *s'entendre*.

pas craindre d'attaquer, ce qui n'exprime pas exactement la nuance ; comment la forme réfléchie pourrait-elle marquer l'absence de crainte ?

S'attacher à, au propre, dans la valeur réfléchie de ce pronominal, c'est se lier soi-même à, en parlant d'une personne, ou métaphoriquement en parlant d'une chose (le lierre s'attache aux ruines). Au figuré, en parlant des liens d'affection, *s'attacher à* une personne, ou à un objet, est presque un intransitif et à peine un réfléchi, car on subit l'attachement plus qu'on ne l'opère. On a un pur intransitif (construit avec un complément indirect) ¹ quand on dit par exemple que la pois *s'attache* aux doigts (colle aux doigts), car on ne se représente pas la pois s'attachant elle-même comme le lierre. On dit encore qu'un gâteau *s'attache* au récipient.

Dans une autre valeur figurée, *s'attacher à* une action signifie s'y appliquer : il *s'attache à* ne pas le décourager. C'est là une acception spéciale du réfléchi, dont on ne trouve pas l'équivalent dans l'emploi non pronominal.

S'attendre.

Bien qu'*attendre* se construise avec un complément direct, il contient l'idée intransitive (ou transitive indirecte) de *tendre vers* (*tendere ad*), et c'est la même idée qu'exprime à l'origine le pronominal intransitif *s'attendre à*.

Les deux verbes *attendre* et *s'attendre à*, dans leur évolution indépendante, se sont assez éloignés l'un de l'autre, mais leur ressemblance primitive se montre bien si l'on compare « *attendre* une récompense » et « *s'attendre à* une récompense ». L'idée commune c'est « penser qu'une chose va se réaliser », mais la forme non pronominale peut

1. Cf. t. XXX, p. 93, 3^o.

exprimer l'idée accessoire de faire dépendre une autre action de celle qu'on prévoit : « il faut savoir *attendre* ».

On a dit aussi « s'attendre *de* », probablement sous l'influence de « être dans l'attente de... » : On ne s'attendait guère De voir Ulysse en cette affaire (LA FONTAINE).

S'aviser.

Les dictionnaires ne reconnaissent qu'un seul verbe *aviser*, présenté comme un composé de *viser*. En réalité, c'est seulement au sens, aujourd'hui discrédité, de « apercevoir »¹, et en outre dans la valeur dite intransitive, qu'*aviser* est un composé de *viser*.

Le sens de « informer, donner avis » appartient à un autre verbe *aviser*, formé sur le substantif *avis*. Ce substantif vient lui-même de l'ancienne locution unipersonnelle « être à vis à quelqu'un » (proprement lui être à vue, lui sembler), et signifie : *a*, manière de voir ; *b*, manière de voir communiquée à titre de conseil ; *c*, manière de voir communiquée à titre d'information ; *d*, en vieux français, vue réfléchie, dans les expressions : sens et avis, par avis, de grand avis.

Enfin, à côté de *aviser 1* et de *aviser 2*, on a le pronominal intransitif *s'aviser*, qui ne se rattache ni à l'un ni à l'autre, mais qui est fait directement² sur *avis* comme *aviser 2*. *S'aviser*, c'est proprement se former un avis, d'où faire réflexion que..., ou concevoir l'idée de... : « Je

1. C'est le sens du verbe dans l'exemple de Boileau, « m'avisent sur ce point », que le D. G. rapproche à tort du « Va la faire aviser » de Molière.

2. L'adjectif *avisé* est aussi formé directement sur *avis* au sens *d*, comme *sensé* sur *sens*, à moins que ce soit l'ancien participe passé d'un autre *s'aviser*, remontant au même sens d'*avis* : « Tant vit le fol qu'il s'avise » (Villon). Voy. ci-dessous *se raviser*.

me suis avisé que, se je demeure, je n'y voi point de peril que mon royaume se perde » (Joinville, L.). — *Je me suis avisé* trop tard que c'est demain Saint Remy (Bossuet, L.). — Tous les ornements *dont j'ai pu m'aviser* (Fontenelle, L.). Les exemples donnés par Littré sous la rubrique « Imaginer », dans le 4^o de son article AVISER, sont en réalité des exemples de *s'aviser*, car « faire aviser » est pour « faire s'aviser » comme « faire repentir » pour « faire se repentir », et le passage cité de Molière, « sans aller de sitôt aviser », doit être lu : sans s'aller de sitôt *aviser*.

Se baigner.

Baigner s'est appliqué au bain par immersion ou par aspersion. Au second sens, nous disons encore « baigné de sueur, baigné de pleurs », mais nous ne disons plus « baigné de pluie », bien que, en voyant des nuages menaçants, nous parlions d'un « bain » qui chauffe. Par extension, *baigner* avait aussi le sens général de « plonger », Jean de Meun parle des pécheurs « en enfer baignés ».

L'intransitif *baigner*, « prendre un bain », ne se dit plus aujourd'hui qu'au figuré, d'un objet qui trempe dans un liquide. Un même verbe peut avoir normalement la valeur transitive et la valeur intransitive¹ ; l'intransitif *baigner* est présenté à tort par le D. G. comme une réduction du réfléchi « se baigner ».

Le réfléchi s'est employé au figuré dans le sens intransitif de « se complaire ». Calvin nous accuse de « *nous baigner* à nous flatter », et M^{me} de Sévigné écrit encore : « *il se baigne* dans la confiance ».

Se brouiller.

Brouiller plusieurs personnes, c'est détruire l'accord

1. Cf. t. XXX, p. 91.

entre elles. On a dit d'abord, avec un sujet pluriel, « Pierre et Paul *se sont brouillés* », ont perdu leur accord, c'est là un réfléchi et non un réciproque, mais ce réfléchi s'est transformé en un intransitif comme beaucoup de réciproques, en admettant un sujet au singulier : Pierre *s'est brouillé avec Paul*.

Brouiller signifie aussi « rendre confus », d'où le pronominal intransitif *se brouiller* au sens de « devenir confus » : sa vue *s'est brouillée*.

Se commettre.

Voy. tome XXIX (1915-16), p. 174.

Se complaire.

Voy. *se plaire*.

Se comporter.

Le verbe *porter*, outre ses significations actuelles (voyez *se porter*), a eu jadis les sens suivants, qui se rattachent à l'acception *b* (tenir ou soutenir un objet) :

1° au figuré, sentir peser sur soi un malheur, une souffrance (ce qu'on exprime aussi par *supporter*, mot analogue à *souffrir*, qui signifie proprement « porter en dessous ») : « Et je doute comment vous *portez* cette mort » (Corneille, L.).

Or *comporter* s'employait dans le même sens : « une telle et si grande injure... que nous ne la puissions *comporter* » (M. du Bell., dans L., *Hist.*). — On disait aussi au propre : « un pilier qui porte ou qui *comporte* tout » (Voir Godefroy).

2° au figuré, contenir en soi, et par suite appeler une conséquence formulée par le complément : « S'ils n'ont

pas plus d'esprit que ne *porte* leur condition » (La Bruyère, L.). Or, c'est le sens actuel de *comporter*¹.

D'autre part, *se porter* bien ou mal pouvait s'appliquer à la conduite aussi bien qu'à la santé : « Un combat général où Vannius fut défait après *s'être porté* vaillamment » (Perrot, L.). Or, c'est le sens ordinaire de *se comporter*.

Enfin, le même réfléchi s'appliquait à une maison, à une propriété, au sens de *se présenter* : « La maison ainsi qu'elle *se porte* par devant et derrière » (Charte de 1218, citée par Godefroy). Or, c'est encore le sens de *se comporter* comme terme de pratique : « le tout, tel qu'il *se comporte* ».

C'est ainsi que les sens de *comporter* et de *se comporter* se sont modelés sur les sens français de *porter*, et se sont éloignés de la signification latine de *comportare*, porter ensemble, au sens restreint de « amasser ».

Entre les sens anciens de *porter*, *se porter* et ceus de *comporter*, *se comporter*, il devait y avoir une nuance, aujourd'hui difficile à préciser, et tenant à la valeur du préfixe, comme entre *tenir* et *contenir*. On remarquera que dans plusieurs exemples des formes composées il y a une idée de « tout », d'« ensemble ».

Se conduire.

Voy. t. XXX, p. 174.

Se confesser.

Confesser, transitif direct, c'est avouer, la confession est un aveu. *Se confesser*, c'est non pas s'avouer, mais faire son aveu, faire sa confession, comme *se jouer* (de), c'est se faire un jeu. *Se confesser* coupable est un autre pronominal

1. On disait encore (acception *a*) : porter ou *comporter* des marchandises par les villes et les campagnes. Comme le « *comporteur* » portait sa marchandise à son col, on a changé *comporter* en *colporter* par un véritable calembour.

(s'avouer coupable, avouer qu'on est coupable) et n'a pu engendrer *se confesser* au sens de « faire sa confession », quoi qu'en dise le D. G. — *Confesser*, en parlant du prêtre, c'est proprement *faire confesser*, comme *descendre* un objet, c'est le faire descendre.

Se connaître.

Outre le réfléchi et le réciproque *se connaître* soi-même, *se connaître* l'un l'autre, le réfléchi indirect *se connaître* des ennemis, et le pronominal passif « cela *se connaît* », on a le pronominal intransitif *se connaître à*, qui se rattache à la locution « *connaître quelque chose* ou *ne connaître rien à* une affaire ou dans une matière » : *il n'y connaît rien* ou *il ne s'y connaît pas*. Le pronominal a d'ailleurs un emploi plus restreint que le transitif : on ne le rencontre qu'au présent et à l'imparfait.

Les pronominaux intransitifs se forment en général sur des verbes intransitifs ou transitifs indirects : *s'entendre à* dérive d'un ancien *entendre à*. C'est sans doute l'analogie de *s'entendre à*, à côté de *entendre quelque chose à*, qui a engendré *se connaître à* d'après *connaître quelque chose à*, puisqu'on n'a jamais dit, semble-t-il, intransitivement, *connaître à*.

Se coucher.

Coucher, c'est proprement étendre, et, par restriction, étendre dans un lit. Le réfléchi *se coucher* a le sens général de « s'étendre » et le sens spécial de « se mettre au lit ». Quant à *coucher* intransitif, on pourrait être tenté de le tirer du réfléchi, d'après quelques exemples où il a le sens de « se coucher », mais le sens ordinaire peut difficilement se tirer du réfléchi. La définition que donnent les dictionnaires, « prendre le repos de la nuit », n'est d'ailleurs pas

exacte, car de quelqu'un qui prend son repos nocturne on ne dirait pas qu'il couche. *Coucher* intransitif, c'est avoir son lit sur tel ou tel meuble, dans tel ou tel endroit : coucher sur une chaise longue, dans un hôtel, etc. ; c'est encore occuper un lit la nuit dans telles ou telles conditions : coucher tout habillé, coucher seul. Cette signification nous amène à penser que l'intransitif a pu être fait sur le substantif *couche*, au sens de lit, lequel dérive lui-même du transitif *coucher* (*couche*, dans cette valeur, appartient aujourd'hui à la langue littéraire, mais il était d'usage courant au moyen âge). L'intransitif *coucher* pourrait encore provenir du transitif directement (sans l'intermédiaire du réfléchi), car on peut passer de l'idée factitive de « faire mettre au lit » à l'idée intransitive de « occuper un lit », de même qu'une signification intransitive peut engendrer à l'inverse une signification factitive.

Se démettre.

L'ancienne langue avait deux verbes *démètre*¹, le premier, de formation française, au sens de déplacer, spécialement déplacer un os dans un corps vivant; le second, emprunté du latin, au sens de faire descendre. Nous n'avons plus que les formes pronominales de ces deux verbes :

1° Quand on dit « Il s'est démis le poignet » ou « son poignet s'est démis », le sujet ne produit pas l'action, il la subit seulement. Ce ne sont donc pas là de vrais réfléchis, le pronominal y est intransitif, bien que, dans le premier cas, le verbe lui-même soit un transitif direct. Dans « il a le poignet démis », l'adjectif *démis* peut être le participe passé de l'archaïque *démètre* ou du pronominal intransitif *se démettre*.

2° *Se démettre* d'une fonction est un véritable réfléchi.

1. Voy. *Revue de phil. fr.*, XXIX, p. 175.

Se douter.

Douter signifie proprement hésiter entre deux avis ou deux partis. Par connexion d'effet à cause entre l'hésitation et l'inquiétude, *douter* a pu prendre le sens de « craindre », conservé dans le composé *redouter*. Et la forme pronominale *se douter* s'employait dans le même sens (cf. *évader* et *s'évader*). On disait : « *je doute* ou *je me doute* que ce soit vrai » = je crains que ce soit vrai ; « *je me doute* de son retour » = je crains son retour.

Or, il y a une connexion entre la crainte d'un événement et la supposition qu'il est arrivé ou qu'il arrivera. Du sens de craindre une chose fâcheuse, *se douter que* ou *de* a passé au sens de « avoir le pressentiment » d'une chose bonne ou mauvaise ou indifférente, et *je m'en doutais*, après avoir signifié « je le craignais », veut dire aujourd'hui : « je le soupçonnais ».

S'éclore.

Éclore, formé du préfixe *es*, latin *ex*, et du verbe *clore*, latin *claudere*, qui signifie fermer, veut dire proprement « faire sortir ».

Éclore intransitif et le pronominal intransitif *s'éclore*, aujourd'hui disparu, signifient naturellement « sortir », par restriction « sortir de l'œuf ou du bouton ». Le pronominal est encore employé par Bossuet : « Ces entrailles d'où le Verbe *se* doit *éclore*. »

S'emporter.

Dans l'une de ses significations, *emporter* équivaut à peu près à « entraîner moralement », particulièrement entraîner quelqu'un à une action violente, ou en quelque sorte hors

de lui-même, hors de son état normal : « Par quel trouble me vois-je *emporté* loin de moi » (Racine).

De là le mi-réfléchi *s'emporter* : « Télémaque *s'emporta* jusqu'à menacer Phalante » (Fénelon). Comparez *se porter* au sens *a*. On a dit « *s'emporter de colère* » (Corneille). Aujourd'hui, *s'emporter* tout court a le même sens.

Emporté, participe passé de *s'emporter* (un cheval *emporté*) a pris le sens de : qui est enclin à s'emporter : un homme *emporté*.

S'entendre.

A côté du transitif direct *entendre*, l'ancienne langue avait le transitif indirect *entendre à* une chose ou *à* faire quelque chose, proprement y tendre, y être disposé, y être attentif ou y être habile. C'est sur ce transitif indirect que s'est formé le pronominal intransitif *s'entendre à*, être habile à, d'où le participe passé à valeur de participe présent : *entendu*, qui s'entent aux choses.

Le transitif direct *entendre* signifie aussi étymologiquement « tendre à » (il en reste trace dans *entendre qu'une chose se fasse*), d'où, par connexion d'effet à cause : saisir, mais seulement aux sens restreints de saisir par l'ouïe ou par l'intelligence¹. Pronominal réfléchi : *s'entendre*, entendre sa propre vois ou se comprendre soi-même (savoir ce qu'on veut dire). Réfléchi réciproque : *s'entendre* l'un l'autre, aux deux sens d'entendre. Pronominal passif : ce qu'il dit ne *s'entent pas*, on ne l'entent pas, également aux deux sens d'entendre.

1. Sur les mi-réfléchis, voy. t. XXX, pp. 86-87.

2. A noter les locutions *entendre* et *comprendre quelque chose* dans une affaire, dans une question, *n'y rien entendre* et *n'y rien comprendre*. Le pronominal intransitif *s'entendre à*, signalé plus haut, se rapproche de ces locutions, mais n'en vient pas.

Le réciproque *s'entendre*, se comprendre, a passé par connexion au sens de « être d'accord », d'où « se mettre d'accord, se concerter ». Et, dans ces valeurs, le réciproque « *ils s'entendent l'un l'autre* » a engendré le transitif indirect « *l'un s'entent avec l'autre* ».

S'éprendre.

Pour comprendre l'évolution sémantique de ce verbe, il faut d'abord se rendre compte des acceptions du verbe *prendre* qui se rapportent au feu. De même que, pour exprimer l'idée que quelqu'un est devenu malade, on peut dire, suivant le point de vue où on se place et en donnant au verbe *prendre* deux acceptions figurées divergentes, « le mal l'*a pris* (ou lui a pris) » et « il *a pris* mal », de même on dit (*a*) que le feu *prend*, et aussi (*b*) que le bois, le charbon, le papier, atteints par le feu, *prennent* ou *prennent feu*. L'habitude d'employer *prendre* absolument dans le premier sens fait qu'on ne lui donne pas de complément direct et qu'on le construit comme « s'attacher » avec un complément amené par *à* : le feu *a pris à* la maison. D'autre part, on a donné aussi au verbe dans ce sens la forme pronominale intransitive, et La Fontaine écrit encore : « Le feu se *prit* au cœur d'un muletier ¹. »

Le verbe *éprendre*, qui est à *prendre* ce qu'*élever* est à *lever*, s'est surtout dit du feu, au propre ou au figuré, par suite d'une spécialisation très ancienne, mais était resté transitif direct, et Corneille l'emploie encore ainsi : « Et l'amour qui pour lui *m'éprit* si follement » (L.). On l'employait intransitivement dans les sens *a* et *b* : « Le feu *éprit* » (*Vie*

1. Quand on dit « le feu est *pris* », *pris* est le part. passé de l'archaïque *se prendre*, comme *épris* de *s'éprendre*, car *prendre* intransitif se conjugue avec l'auxiliaire *avoir*, et le part. passif du transitif *prendre* ne convient pas au sens.

de Saint Nicolas, G.). « La ville commença à *éprendre* (à prendre feu), dans Villehardouin. Le pronominal intransitif *s'éprendre*, qui signifie proprement « s'allumer, s'enflammer », peut se rattacher à *éprendre* transitif, auquel cas il serait formé comme *s'éteindre*, ou à *éprendre* intransitif, qu'il doublait.

Au figuré, *s'éprendre de*, c'est s'enflammer par le fait de... ou au sujet de... : *s'éprendre d'amour, s'éprendre d'une femme*¹. La métaphore pouvait être sensible au tens où Descartes écrivait : « Le feu s'éprend en ces cors » ; aujourd'hui, bien que les dictionnaires enregistrent encore la locution « des tisons bien épris », que, pour ma part, je n'ai jamais entendue, l'idée de feu s'est effacée, et *s'éprendre* se rapproche dans notre esprit de « se prendre » au sens général. *Épris*, participe passé de *s'éprendre*, n'a plus guère que le sens de « amoureux ».

S'étonner.

Le verbe *étonner* signifie proprement « étourdir, ébranler, frapper de stupeur, ou être étourdi, ébranlé, frappé de stupeur, comme par un coup de tonnerre ». La valeur active l'a emporté définitivement sur la valeur passive et intransitive. Quant au pronominal intransitif *s'étonner*, il s'est formé soit sur *étonner* transitif, comme *s'éteindre* sur *éteindre*, soit sur l'ancien *étonner* intransitif comme *s'évader* sur *évader*.

De l'idée d'un ébranlement causé par un coup inattendu, les verbes *étonner* et *s'étonner* ont passé, par affaiblissement

1. On a dit jadis *s'éprendre* d'un autre sentiment que l'amour et d'un autre objet que la femme ; on trouve : *s'éprendre d'orgueil, de colère* (cf. enflammé de colère), même de douleur. La Bruyère parle des âmes éprises du gain et de l'intérêt ; nous dirions encore : *épris de gloire*. (Cf. *amoureux de la poésie*, dans Descartes, *amoureux des règles et de la symétrie* dans La Bruyère).

extensif, à l'idée d'une simple impression d'inattendu. Des restes du sens fort ont persisté, à côté du sens affaibli, jusqu'au xvii^e siècle¹.

Se fâcher.

De même que l'impersonnel *il m'ennuie* (avec *me* complètement indirect) s'est corrompu en « je m'ennuie », de même l'impersonnel *il me fâche* a engendré le pronominal intransitif *je me fâche*. On a dit aussi : « Cette chose lui ennuie ou lui fâche », puis « l'ennuie ou le fâche ».

A noter que *se fâcher*, proprement éprouver du dégoût ou de l'irritation, a passé par connexion au sens de « manifester son irritation », qui est le sens actuel.

Le réciproque *se fâcher* (s'irriter l'un l'autre) a engendré *se fâcher avec* quelqu'un, se brouiller avec lui. (Cf. t. XXX. p. 83, a bis.)

Se faire.

Aus différentes significations de *faire* correspondent naturellement des pronominaux réfléchis et des pronominaux passifs : *faire* un meuble, et le meuble *se fait* (on le fait) ; *avoir fait* quelqu'un, au sens de « lui avoir fait sa situation », et *s'être fait* soi-même ; *faire* du mal à quelqu'un, et le réfléchi indirect *se faire* du mal ; *faire* la lumière, et la lumière *se fait*, se produit, dans son esprit (ici, c'est un pronominal intransitif, la lumière naît), etc.

Faire forme locution soit avec un prédicat (nom ou adjectif), soit avec un infinitif : *faire* un objet *propre*, le rendre propre ; *faire condamner* quelqu'un, faire qu'il soit condamné. On a des locutions pronominales correspon-

1. Il en reste encore trace dans diverses expressions techniques, où il s'agit d'ébranlements ressentis et de coups reçus par des objets matériels. Voy. Littré.

pondantes: *se faire*, construit avec un nom ou adjectif prédicat, signifie soit *se rendre tel*, et c'est alors un réfléchi, soit *devenir tel*¹, et c'est alors un intransitif: comparez *il se fait juge* de la question, *il soigne sa toilette et se fait beau*, et *il se fait vieux* (il devient vieux), etc., d'où l'impersonnel *il se fait tard* (il devient tard); — *il s'est fait condamner*, locution réfléchie, *il s'est fait donner* une compensation, locution réfléchie indirecte.

Certains sens, qu'on ne rencontre pas ou qu'on rencontre peu pour *faire* transitif, se sont développés dans l'emploi du pronominal. *Se faire à* a plutôt la valeur intransitive de « prendre l'habitude de » que la valeur réfléchie de « se donner l'habitude de ». Cette acception se rattache à l'emploi de *faire* dans « faire un soldat, faire un élève » au sens de former quelqu'un comme élève, comme soldat, d'où quelquefois, avec un complément, *faire* quelqu'un *à*, le former, l'adapter, l'habituer à :

Voiture qui, si galamment,
Avait fait, je ne sais comment
Les muses à son badinage.

(Sarrasin, cité par Littré, 180.)

Le pronominal s'emploie couramment dans ce sens.

Se faire intransitif, au sens signalé plus haut de « se produire, arriver », a engendré l'impersonnel « il peut *se faire* que... ; comment *se fait-il* ? », c'est-à-dire il peut arriver que.

Se faire intransitif a encore pris l'acception de « achever de se faire, de se former, arriver à son point d'achèvement » : C'est un jeune homme qui *se fera* (exemple de Littré, 76°), le vin *se fait* dans le tonneau et le fromage sous la cloche.

1. Ce qui *se fait* n'est pas encore, mais devient.

Dans « il est *fait* à tout, un homme *fait*, un fromage *fait* », on a le participe passé non pas de *faire*, mais de *se faire* : qui *s'est fait* à tout, qui *s'est fait*.

S'en falloir.

De très bonne heure, on a construit avec le pronom réfléchi les verbes intransitifs de mouvement précédés de l'adverbe *en* : il *s'enfuit* = il se met à fuir ; il *s'en va*, etc. (Cf. t. XXX, p. 89, e.)

Par analogie, on a dit aussi « peu *s'en faut* » au lieu de « peu en faut », et aussi « il *s'en manque* ». Mais lorsque, devant *falloir* et *manquer*, le pronom *en* a une valeur nettement partitive, le pronom réfléchi ne s'est pas introduit : il en faut, il en manque = il faut une certaine quantité de ces objets, il manque une partie de ces choses.

Se foutre.

Voy. *Revue des langues romanes*, 1916, p. 15.

S'imaginer.

S'imaginer signifie proprement « imaginer en soi-même », ce n'est donc ni un réfléchi direct, ni un réfléchi indirect (car on n'imagine pas plus à soi-même qu'à un autre), c'est un pronominal formé exactement comme les pronominaux issus d'intransitifs (où le pronom réfléchi a un rôle de complément circonstanciel), mais assimilable d'autre part aux réfléchis indirects comme *se rappeler*, *s'arroger*, qui se construisent avec un complément direct.

S'incliner.

Ayer dérive l'intransitif *incliner* du réfléchi *s'incliner* ; mais le vieux français *encliner* et la forme savante *incliner*,

qui s'y est substituée, tiennent du latin même leur double valeur transitive et intransitive. Le réfléchi peut être rattaché soit à l'une, soit à l'autre de ces valeurs.

On a un réfléchi proprement dit lorsque le sujet de *s'incliner* est un nom de personne. Quand le sujet est un nom de chose, on est en présence soit d'un emploi métaphorique, soit d'un pronominal intransitif.

Se jouer.

Le mot français dont le sens se rapproche le plus du sens primitif du latin *jocari* et du français *jouer* est notre verbe *badiner* (dans son sens actuel), *badiner* par la parole et aussi par le geste : « . . . Apprendre à ne jamais *badiner* avec les armes » (Saint-Simon); Lamartine parle du vent qui *badine* dans la voile comme nous disons qu'il « se joue » dans une chevelure.

Du sens de *badiner* par gestes, on comprend que *jouer* ait pu passer au sens de « faire divers mouvements pour se distraire », mouvements sportifs, mouvements des lèvres et des doigts sur des instruments de musique, mouvements scéniques, etc., et aussi, par ironie, faire des mouvements analogues à ceus qu'on fait pour se distraire, jouer des jambes, des coudes, du bâton; enfin, par comparaison, en parlant d'un objet matériel et en éliminant par suite toute idée de distraction, se mouvoir facilement.

Jouer, au sens primitif de « *badiner* », suppose quelqu'un à qui le badinage s'adresse, on ne *badine* pas tout seul; aussi, comme l'idée de mouvement, l'idée de l'intervention d'un ou plusieurs partenaires est partie intégrante de la signification du verbe *jouer*, bien qu'on dise quelquefois d'un enfant, mais en ayant conscience de l'opposition des deux termes, qu'il joue *tout seul*, et bien que dans certaines

acceptions spéciales, comme l'acception musicale, cet élément de la signification générale ait pu s'effacer¹.

Ce sont les idées de mouvement et d'intervention de partenaires qui empêchent le verbe *jouer* d'être toujours un synonyme possible de *s'amuser*; des enfants en récréation s'amuse ou jouent, mais celui qui s'amuse à lire, à peindre, à faire des vers, à faire une collection, etc., ne joue pas. La définition de *jouer* que donne le D. G., « faire quelque chose pour s'amuser », a donc besoin d'être précisée.

Des acceptions voisines du sens primitif de badiner, plaisanter, se retrouvent dans les dérivés *enjoué*, *enjouement*, et dans les emplois suivants de *jouer* et de *se jouer* : jouer sur les mots; « jouer avec... » au sens de ne pas traiter sérieusement une chose à ménager ou un danger, une difficulté à éviter : jouer avec sa santé, avec le feu²; *se jouer*, pronominal intransitif au sens de tolâtrer, jadis pris au propre, aujourd'hui seulement au figuré dans quelques expressions : faire une chose difficile comme en *se jouant*, le vent *se jouait* dans ses cheveux.

Se jouer à quelqu'un, à quelque chose, à faire quelque chose (on ne le dit plus guère), c'était au figuré prendre quelqu'un ou quelque chose comme objet de jeu, comme matière à amusement, d'où traiter inconsidérément. Dans les *Précieuses*, Mascarille, en marquis de Mascarille, dit des porteurs qui lui réclament leur salaire : « Ces canailles-là s'osent *jouer à moi* ! » M^{me} de Sévigné (Littré, 31^o) écrit : « Il ne faut pas *se jouer à* ce remède », et ailleurs : « Il ne *se jouera* plus à être malade ». Lorsque le complément est un nom de chose, *se jouer à* exprime la même idée que *jouer*

1. Il s'efface aussi dans l'emploi pronominal intransitif, *se jouer*, où *se* équivaut approximativement à « par soi-même ».

2. Cf. : « On ne badine pas avec l'amour. »

avec dans l'acception signalée plus haut ; M^{me} de Sévigné aurait pu dire : « Il ne faut pas jouer avec ce remède. »

Se jouer de, c'est aussi, au figuré, prendre quelqu'un ou quelque chose comme objet de jeu, mais en cachant son jeu, pour tromper : Ils *se jouaient* tous deux de ma crédulité (Racine)¹.

Se lever.

L'un des sens du réfléchi *se lever*, c'est se mettre debout alors qu'on était assis ou couché. On trouve quelquefois *lever* intransitif dans le même sens.

On avait aussi le pronominal intransitif *se lever*, au sens de « se soulever, se gonfler », en parlant du grain qui germe, de la pâte qui fermente, et lorsqu'on dit d'une pâte qu'elle est bien *levée*, on emploie adjectivement le participe passé de l'ancien pronominal. L'habitude d'employer des expressions telles que « il faut *faire lever* la pâte, la pluie *fait lever* la semence », en supprimant le pronom réfléchi devant l'infinitif après le verbe *faire*, a peut-être contribué à changer, dans ce sens, *se lever* en *lever* intransitif (qui d'ailleurs peut aussi venir directement de *lever* transitif,

1. Le transitif *jouer quelqu'un*, que Littré rattache à tort à la locution du jeu de paume « jouer quelqu'un par-dessous la jambe », dérive d'un autre sens du verbe *jouer*, c'est une expression concise pour « tromper quelqu'un en jouant la comédie vis-à-vis de lui, en manquant de franchise avec lui » : Je ne sais pas *jouer* les hommes en parlant (*Misanthrope*), exemple que Littré place sous le n° 25, et qui doit être reporté avec ceux du n° 18. On dit aussi : *faire* ou *jouer un vilain tour* à quelqu'un ; le mot *tour*, qui signifie proprement mouvement circulaire, a pris le sens de mouvement souple, de force ou d'adresse ; faire un tour à quelqu'un, c'est, au sens péjoratif, le tromper par un tour d'adresse ; la formule « *jouer un tour* » est due à la contamination de « jouer la comédie », au sens que nous venons de noter. — Enfin *jouer quelqu'un* a pu signifier : le représenter sur la scène pour se moquer de lui : « L'Amour médecin est le premier ouvrage dans lequel Molière *ait joué* les médecins. » (Voltaire.)

comme on dit « casser la branche » et « la branche casse »).

Se louer.

Louer quelqu'un, c'est dire du bien de lui, et, quand il s'agit de Dieu, le glorifier (on a dit aussi : louer une action future, c'est-à-dire la conseiller).

Le réfléchi *se louer de* a d'abord signifié « s'attribuer le mérite d'une chose dont on est satisfait », puis, par la mise en relief de l'idée de satisfaction et l'effacement de l'idée de mérite, « se déclarer satisfait », en opposition avec *se plaindre de*, se déclarer mécontent (les deux verbes sont souvent opposés l'un à l'autre). Dans la nouvelle acception, — le sujet ne se louant pas lui-même, — le réfléchi se transforme en un pronominal intransitif. Mais lorsqu'on dit *se louer de quelqu'un*, on applique instinctivement à ce quelqu'un l'éloge que, dans la signification primitive, le sujet s'attribuait à lui-même.

La Bruyère plaisante finement sur la valeur réfléchie primitive en écrivant : « Se louer de quelqu'un, se louer d'un grand, phrase délicate dans son origine, et qui signifie sans doute se louer soi-même en disant d'un grand tout le bien qu'il nous a fait. »

Les deux verbes *louer* et *féliciter* ont réagi l'un sur l'autre. L'idée commune aux deux, c'est complimenter, pour un acte méritoire dans *louer*, pour un événement heureux dans *féliciter*. De même qu'on est arrivé à dire *se louer de* au sens de *se féliciter de*, on emploie souvent *féliciter* au lieu de *louer*, pour un acte méritoire.

S'en manquer.

Voy. *S'en falloir*.

Se mettre.

En dehors de l'emploi très fréquent de *se mettre* comme pronominal réfléchi dans les nombreuses locutions formées avec ce verbe¹, et des exemples où l'on a le pronominal passif (cet objet *se met* à tel endroit), il y a lieu de noter le pronominal intransitif, avec un nom de chose comme sujet, dans les expressions telles que : le filloxéra *s'est mis* dans la vigne, le feu *s'est mis* à la maison, le désordre *s'est mis* dans les rangs, le tens *s'est mis* au beau, la pluie *s'est mise* à tomber.

Se moquer.

On a dit « moquer quelqu'un » (La vertu *moquée* à la cour, MASSILLON, D. G.), d'où on a passé sans doute à « se moquer de quelqu'un » par analogie avec les pronominaux intransitifs *se rire de*, *se jouer de*. L'influence analogique a pu être favorisée par ce fait que, à côté de « se jouer de quelqu'un », on disait aussi « jouer quelqu'un ».

Le D. G. définit *se moquer* : faire de quelqu'un un objet de risée. Or *risée* est défini : rire moqueur ; et *se rire* 2° : se moquer.

Il est nécessaire de faire intervenir l'idée de moquerie dans la définition de *se rire*, mais il faut alors se passer du mot *rire* dans la définition de *se moquer*. D'ailleurs le rire peut accompagner la moquerie, mais n'en est pas l'essence. On peut dire que *se moquer*, c'est plaisanter au sujet de quelqu'un d'une façon plus ou moins blessante pour lui. Au figuré, se moquer d'une personne ou, par extension, d'une chose, c'est la dédaigner, n'en tenir aucun compte.

Employé sans complément d'objet, *se moquer* c'est se mo-

1. Voy. *Revue de phil. fr.*, XXIX, pp. 161 et suiv.

quer de ses auditeurs, ne pas parler sérieusement, plaisanter. Lorsque le vieillard de la fable de La Fontaine annonça qu'il allait montrer sa force, « on crut qu'il *se moquait* », qu'il plaisantait.

Se pâmer.

L'ancienne langue employait l'intransitif *pâmer* (encore dans Corneille et dans M^{me} de Sévigné), ou sa forme pronominale *se pâmer*.

L'intransitif *pâmer* a aussi produit un transitif *pâmer* au sens factitif de « faire se pâmer », dont on trouve quelques exemples, et auquel Ayer rattache à tort le pronominal.

Se passer.

On dit d'un événement comme d'une personne qu'il arrive, qu'il advient (d'ailleurs *événement* signifie proprement « ce qui survient ») ; il est naturel qu'on puisse dire aussi d'un événement, comme du tens, qu'il passe, qu'il défile sous nos yeux ; mais alors l'usage est d'employer la forme pronominale *se passer* (il s'est passé de grandes choses, les choses se sont bien passées), tandis que, pour le tens, on peut employer, avec des nuances de signification, *passer* et *se passer*.

A la signification de *passer*, en parlant d'une impression ou du tens, peut s'attacher une idée de disparition graduelle, simple passage : cet engouement *passera*, *passer* de mode, la couleur *passse*, la douleur *passse* ou *se passse*, le tens *passse* (s'en va), *se passse* (est en train de s'en aller, cf. *mourir* à côté de *se mourir*¹). L'idée de brièveté s'efface devant un complément circonstanciel : le tens s'est agréablement passé.

1. Voy. l'article « Verbes pronominaux », t. XXX, p. 90.

Se passer signifie « aller jusqu'à son terme naturel » dans la locution proverbiale : il faut que jeunesse se passe.

Se passer, dans « *se passer* une fantaisie (réfléchi indirect), *se passer* du superflu », se rattache à un autre verbe *passer*, qui signifie proprement « tolérer » ¹. *Se passer* = 1° se tolérer une chose, 2° se satisfaire au sujet d'une chose, dont on supporte le manque, et aussi, dans l'ancienne langue, dont on se contente. *Se passer* (se contenter) *du nécessaire* avait donc exactement le même sens que *se passer du superflu*.

Se percher.

Nous avons aujourd'hui l'intransitif *percher*, proprement se tenir sur une perche. On rencontre aussi en vieux français un transitif *percher*, au sens de pendre (mettre à la perche), et un autre *percher*, garnir de perches (une vigne). Ce sont là évidemment trois verbes distincts, tout à fait indépendants, quoique formés tous les trois sur le même substantif.

Notre pronominal *se percher* constitue lui-même un verbe distinct, où *percher* a le sens de « poser sur une perche », sens qu'il a seulement dans cette forme pronominale.

Donc, *se percher*, se poser sur une branche, est un véritable réfléchi, — bien que le transitif *percher*, avec cette valeur, n'existe pas ailleurs, — et il est indépendant de l'intransitif *percher*, se tenir habituellement sur une branche.

Se perdre.

Les deux grandes acceptations de *perdre* reposent sur une idée d'anéantissement, de disparition. D'un côté, I, *perdre* quelqu'un, c'est anéantir sa prospérité (a) ou sa vertu (b),

1. Voy. notre *Revue*, t, XIV, p. 146.

ou encore l'égarer (c) : *perdons* les misérables, écrit Racine, et il fait dire à Phèdre : voilà comme tu m'*as perdue* ; — le guide nous *a perdus* ¹. D'un autre côté, II, *perdre*, c'est voir disparaître un objet (personne ou chose) dont la disparition vous atteint ².

Emplois pronominaux. — Dans l'acception I, on a les réfléchis : *se perdre* par des entreprises téméraires (a), *se perdre* par de mauvaises fréquentations (b), *se perdre* en prenant une fausse direction (c) au propre et au figuré.

Acception II. Pronominal passif : les petits objets *se perdent* facilement, on les perd. Ce qui se perd, ce qu'on perd, disparaît, de là la valeur intransitive donnée au pronominal originellement passif (cet usage *s'est perdu*), particulièrement avec un complément amené par *dans* : le sommet *se perd* dans les nuages.

Se piquer.

Réfléchi direct ou indirect : Pour calmer ses souffrances, il *s'est piqué* (piqûre médicale). En cousant, elle *s'est piquée*, ou elle *s'est piqué* le doigt.

Intransitif (type *se noyer*, t. XXX, p. 85) : Elle *s'est piquée* en cueillant des roses (mais elle *a été piquée* si la piquûre a été non pas occasionnée par une épine, mais produite par un véritable agent, une abeille, un moustique).

1. Le participe passé, employé adjectivement, a évolué de son côté, et a pris des significations qui ne correspondent pas à un emploi du verbe : un quartier perdu (où on est comme perdu) ; perdu de dettes ; il est perdu, en parlant de quelqu'un atteint d'une maladie mortelle (dans « un navire perdu corps et biens », *perdu* est le participe passé de *se perdre*) ; une robe perdue (gâtée). Il semble peu probable qu'on ait jamais dit, malgré des exemples qui paraissent imaginés par Littré (14^e. Aussi dans D. G.) : « la pluie a perdu cette robe, a perdu la récolte. »

2. Et non pas seulement voir disparaître, comme dit le D. G. On perd un parent ou un ami, mais on ne perd pas une personne qu'on voit disparaître et dont la mort ne vous atteint pas.

Passif : Les cols *se piquent* à la machine, on les pique.

Autre valeur intransitive : *se piquer* au sens de « prendre des piqûres » et, par analogie, des moisissures, des taches ; par connexion, prendre de l'aigreur, en parlant du vin. Le point de départ est le sens de *piquer* transitif dans des frases telles que : les vers piquent le bois.

Au figuré, *piquer* peut signifier « offenser » (d'où le mi-réfléchi *se piquer*, s'offenser de quelque chose, et le réciproque *se piquer* l'un l'autre), et aussi « stimuler, exciter » dans *piquer d'honneur* et les anciennes locutions (Littré, 18°) *piquer de générosité, de jalousie*, exciter l'honneur, la générosité, la jalousie (d'où le mi-réfléchi *se piquer* d'honneur, mettre son amour-propre dans une affaire, *se piquer* de fidélité, d'une qualité quelconque, de faire quelque chose, toutes locutions où l'idée d'excitation s'efface devant sa conséquence, l'affirmation qu'on est capable de...).

Se plaindre.

Plaindre, latin *plangere*, est à l'origine un intransitif qui signifie proprement se frapper la poitrine, gémir. Encore dans Corneille [D. G.] : « O nouveau sujet de pleurer et de plaindre ! »

Au sens de gémir ou s'apitoyer sur la perte réalisée ou imminente¹ d'une personne ou d'un objet, ou (sens qui a prévalu) sur le malheur d'une personne, on a de bonne heure employé le verbe transitivement avec le nom de la personne ou de l'objet comme complément direct : Roland « plaint » la douce France, trahie par Ganelon, il « plaint » l'archevêque Turpin, tombé mort, il « plaint » son épée au moment de la briser.

On peut concevoir l'emploi du véritable réfléchi *se*

1. D'où, par affaiblissement, regretter simplement une perte possible : plaindre son argent ou sa peine.

plaindre : « Il *se plaint* lui-même plus qu'il ne plaint les autres. » Mais dans l'usage courant le pronominal *se plaindre* ne se rattache pas à la valeur transitive du verbe, c'est la forme pronominale de l'intransitif primitif *plaindre*, au sens d'exprimer sa peine. Dans cet emploi, celui qui *se plaint* manifeste sa souffrance ou son mécontentement, mais ne se prend pas en pitié.

Le pronominal intransitif *se plaindre* a aussi la valeur d'un transitif indirect : *se plaindre de*, c'est exprimer son mécontentement au sujet de quelqu'un ou de quelque chose.

Se plaire.

Le véritable réfléchi et le réciproque indirect *se plaire* sont peu employés : Il plaît à tout le monde et ne saurait *se plaire* (Boileau, L.)¹. Les femmes ne *se plaisent* pas les unes aux autres... (La Bruyère, L.).

Mais *se plaire à* un endroit, où à faire quelque chose, est un pronominal intransitif. Le D. G. place d'abord les exemples de *se plaire* devant un nom de lieu ; nous pensons que l'ordre inverse est le meilleur. L'intransitif *se plaire* doit s'expliquer comme l'intransitif *se souvenir*. L'impersonnel *il me plaît de faire* (encore usité), ou *à faire*, s'est corrompu en : *je me plais de faire* (encore dans Racine) ou *à faire*, d'où *se plaire à* ou *dans* (et aussi *se complaire*) suivi d'un nom d'action ou d'état. L'impersonnel s'est conservé avec *de*, et le pronominal intransitif avec *à*, et à cette différence de construction correspond une nuance de signification que nous précisons ci-dessous, tandis que *je me souviens* et *il me souvient* ont exactement le même sens.

Le pronominal intransitif s'étant ainsi constitué avec le

1. L'exemple de Chénier « Il s'admire et *se plaît* de se voir si savant » doit être placé ici et non pas, comme dans Littré, avec les exemples de *se plaire* intransitif.

sens de « aimer à... », on l'a aussi employé devant un complément locatif au sens de « *aimer à être* dans un endroit » : il *se plaît* à Paris, d'où aussi : il *se déplaît* à...

Pour comprendre la différence de signification entre « il lui plaît de » et « il se plaît à », il faut se reporter à la signification exacte de *plaire*, qu'on peut définir : produire une impression favorable. Ex. : cette musique, ce paysage, ce vin, cet enfant, etc. *lui plaît*. Quand le sujet grammatical ou logique est une action, l'impression favorable qu'elle produit résulte soit d'une tendance permanente à l'accomplir, soit de la volonté momentanée de la faire. Lorsqu'on dit : « Prêtez-moi ces livres *s'il vous plaît* », cela signifie : si l'idée de me les prêter ne vous déplaît pas en ce moment, si vous voulez bien le faire ¹, veuillez me les prêter, tel est toujours le sens de la formule de politesse « *s'il vous plaît* ». Mais on conçoit que théoriquement « il me plaît de prêter ce livre » puisse signifier soit « j'ai la volonté de le prêter maintenant », soit « j'aime à le prêter ». C'est le premier sens qui a prévalu pour l'impersonnel et le second pour le pronominal intransitif.

Se plaire à suite d'un infinitif signifie donc *aimer à* ². Mais dans « aimer à » le sujet est purement passif. Dans « se plaire à », le pronom réfléchi introduit un élément actif, c'est s'abandonner au plaisir de...

1. C'est l'idée de *volonté* qu'on retrouve dans la locution *bon plaisir* : « Se remettre au bon plaisir de quelqu'un », c'est proprement se remettre à son bon vouloir, à sa bienveillance. Dans la bouche de celui qui *veut*, la locution a pris le sens de « volonté sans contrôle ». Bien que le mot *plaisir* ne soit que l'ancien infinitif substantivé, et que ses sens dérivent de ceus du verbe, il s'en faut qu'on puisse toujours interpréter *plaisir* par *ce qui plaît* ou *impression de ce qui plaît*. « Plaire » et « faire plaisir » ne sont pas toujours interchangeables.

2. Nous avons vu qu'on a dit aussi « se plaire de ». On trouve même *se plaire de* avec un substantif : « La cigale *se plaist* du chant de la cigale » (Ronsard, *L.*), la cigale aime le chant de la cigale.

Se porter.

Porter signifie proprement : (a) faire passer un objet d'un endroit à un autre en le tenant ou en le soutenant, d'où, (b), par restriction, tenir ou soutenir un objet (avec ou sans déplacement).

Dans le sens *a*, on a le réfléchi *se porter* vers un endroit, au propre, ou, au figuré, à une action, particulièrement une action mauvaise et violente : *se porter en avant*, *se porter aux derniers excès*, *se porter à des voies de fait contre quelqu'un*. (Cf. ci-dessus, *s'emporter*.)

Dans le sens *b*, on a le pronominal passif *se porter*, en parlant d'un vêtement, et le pronominal intransitif, ancien réfléchi, *se porter* bien ou mal, proprement *se porter sur ses jambes* (à rapprocher de *aller bien ou mal*¹). Cf. ci-dessus, *se comporter*. Noter le participe présent *bien ou mal portant*, pour *se portant bien ou mal*.

On dit *porter* quelqu'un sur une liste de candidats, d'où le réfléchi *se porter*, être candidat. On a dit aussi « *se dire* et *se porter pour héritier* (sur une pièce de procédure) ou *se porter héritier* », de là, encore au xvii^e siècle, « *se porter pour* » au sens de prétendre qu'on est... : l'infâme Barcochébas... *se porta pour* le Christ (Bossuet, L.).

Se prendre.

A chacun des sens de *prendre* correspondent naturelle-

1. Il n'est pas vraisemblable, quoi qu'en dise le D. G. (II, 2^o, *in fine*), que *comment allez-vous* dérive de *comment vous va* et que cette dernière formule soit une ellipse de « *comment va votre santé* ». *Comment vous va* équivaut à « *comment cela va-t-il pour vous* », où *va* a la même valeur que dans « *comment allez-vous* » sans que l'une des expressions dérive de l'autre.

ment des emplois pronominaux à valeur réfléchie, réciproque ou passive. A côté de *prendre un remède*, on a le pronominal passif « ce remède *se prend* dans telles ou telles conditions » ; à côté de *prendre quelqu'un aus cheveux*, on a le réciproque *se prendre aus cheveux* (d'où *se prendre aus cheveux avec...*) ; à côté de *prendre quelqu'un pour...*, on a le réfléchi *se prendre pour...*, etc. Nous ne nous arrêterons qu'aus réfléchis où *prendre* a une valeur spéciale, et aus emplois pronominaux à valeur intransitive. Notons cependant le réciproque *se prendre de bec*, formé directement, sans le secours d'un antérieur *prendre quelqu'un de bec*, et qui a engendré « se prendre de bec avec... ».

L'animal qui *se prend au piège* ne se prend pas lui-même. *Se prendre au piège* est pronominal intransitif (cf. *s'éteindre*, t. XXX, p. 85), même lorsqu'on dit « se prendre à son propre piège », qui équivaut à : tomber dans son propre piège. Même emploi intransitif dans « le cœur *se prend* », quand on parle de l'envahissement de l'organe par le mal, ou, au figuré, de l'envahissement du siège des affections par l'amour. On dit aussi de quelqu'un qu'il *se prend* quand il se laisse envahir par un sentiment (que le complément précise) : *se prendre d'amitié* ou d'aversion pour. Quand il s'agit d'amour, on emploie plutôt *s'éprendre*, v. ce mot.

On a au contraire un véritable réfléchi, mais où *prendre* a une valeur spéciale, dans l'ancienne formule « *se prendre bien ou mal à faire quelque chose* », proprement se prendre soi-même, se disposer pour (comparez *s'arranger pour*, *se mettre à même de*) : « Je ne sais comme je dois *me prendre* à vous faire cette sollicitation » (M^{me} de Sévigné, L.) ; de là : j'ai à faire une démarche, je ne sais comment je dois m'y *prendre* (c'est-à-dire proprement *me prendre à faire la démarche*) et, par un véritable pléonasme : je ne sais comment je dois m'y prendre *pour faire cette démarche*.

Se prendre à un objet, pour ne pas tomber, c'est en quelque sorte se prendre soi-même pour prévenir la chute, se retenir, se raccrocher à l'objet (ce sens, très fréquent, manque dans le D. G.). Au figuré, *se prendre à quelqu'un*, — dans le vers de La Fontaine, « Tu te prends à plus dur que toi, Petit serpent », — c'est s'attacher à quelqu'un pour le combattre, s'attaquer à lui (voy. *s'attaquer*). On disait « *se prendre à* quelqu'un *de* quelque chose, c'est-à-dire au sujet de », d'où la formule habituelle : *s'en prendre à*.

D'autres pronominaux se rattachent à des valeurs intransitives ou absolues de *prendre*. Lorsqu'on dit à un élève, qui va faire une explication, « *prenez à* tel endroit », cela signifie : prenez votre explication, commencez à tel endroit. On dit encore : prendre ou commencer son service à telle heure. En vieux français, *prendre*, au sens de « commencer », se construisait avec une proposition infinitive : « Belle Amelot... à chanter prist ». Dans le même sens, on employait et nous employons encore la forme pronominale intransitive : elle *se prit* à chanter.

Prendre intransitif, en parlant d'une préparation comme la mayonnaise, la crème, la gelée de viande ou de fruits, qui se forme par épaissement, signifie « prendre la forme voulue, la consistance normale ». Mais en parlant du liquide qui entre dans la préparation ou de tout autre liquide qui accidentellement s'épaissit ou se solidifie, on emploie le pronominal *se prendre* : la rivière *se prent*, l'huile *se prent*. Pour que la gelée qu'on prépare *prenne*, se constitue, il faut que le jus *se prenne*, s'épaississe. Le D. G. ne mentionne que la forme non pronominale, mais il donne un exemple, « la Seine ne tardera pas à *prendre* », où je n'ai jamais entendu employer que le pronominal *se prendre* ; les deux autres exemples, « faire prendre une crème, faire prendre du jus », ne sont pas probants, car, après *faire*, le

pronom réfléchi se supprime ¹. La rivière, le jus, l'huile, qui « se prennent » sont en quelque sorte « saisis », on a donc là un pronominal intransitif analogue à *s'éteindre*, et, malgré le voisinage des sens, *prendre* appliqué à une préparation par épaissement, et *se prendre*, appliqué au liquide qui s'épaissit, sont nettement distincts. Dans « la rivière est prise, le jus est pris », on a le participe passé de « se prendre » ; mais, par contagion, *pris* s'emploie également au sens de « qui a pris » : la mayonnaise est prise.

Se prévaloir.

Prévaloir a été employé transitivement (*prévaloir* quelqu'un), mais c'est à l'emploi normal intransitif que se rattache naturellement la forme pronominale, qui est un transitif indirect : *se prévaloir de*.

Prévaloir, c'est proprement avoir une valeur supérieure ; *se prévaloir*, c'est l'avoir *par soi-même*, au sens de « se l'attribuer ». Le pronom réfléchi a donc ici un rôle plus important que dans la plupart des autres pronominaus formés sur des intransitifs.

Se rappeler.

On a un réfléchi direct dans « *se rappeler* au souvenir de quelqu'un » et un réfléchi indirect dans « *se rappeler* un événement », rappeler à soi-même, à son propre souvenir.

Lorsqu'on dit « je cherche à me rappeler... », le réfléchi indirect a sa pleine signification. Mais, par assimilation avec *se souvenir*, on donne le plus souvent à *se rappeler* le sens de « avoir le souvenir de... », où l'idée de l'effort impli-

1. Quant à l'exemple « la colle a pris (adhère) », il n'est évidemment pas à sa place ; il doit être reporté plus bas, à côté de « le vésicatoire n'a pas pris ».

qué par le verbe *rappeler* s'efface complètement. « *Je ne me rappelle pas cette date* » signifie non pas « je ne rappelle pas cette date à mon souvenir », mais « je n'ai pas le souvenir de cette date », et c'est ce qui favorise la construction avec *de* signalée ci-dessous. Inversement, *se souvenir* prend la valeur de *se rappeler* quand on dit : « tâchez de vous souvenir », dont le sens propre serait « tâchez qu'il vous vienne à l'esprit », formule contradictoire.

On sait qu'au point de vue de la forme, les deux verbes ont aussi agi l'un sur l'autre : *il me souvient* est devenu *je me souviens* sous l'influence de *je me rappelle*, et *je me rappelle le fait* tend à devenir *je me rappelle du fait*, sous l'influence de *il me souvient de*, *je me souviens de*. Cette construction de *rappeler* avec *de* est plus choquante avec un substantif qu'avec un infinitif, parce que souvent une proposition infinitive, même jouant le rôle de complément direct, est amenée par une préposition (par exemple après *oublier*) ; J.-J. Rousseau écrit : « Il s'est rappelé *de* vous avoir vu plusieurs fois. »

On peut se rappeler non seulement une action qu'on a faite (auquel cas, le verbe de la proposition infinitive est à l'infinitif passé), mais encore une action qu'on doit faire (auquel cas le verbe se met à l'infinitif dit présent) : *rappelez-vous* ou *souvenez-vous* ou *n'oubliez pas de* lui écrire.

Se raviser.

Nous avons distingué pour *aviser* (voy. *s'aviser*) trois verbes différents. Chacun d'eux avait un composé avec le préfixe *re*. Le français moderne n'a conservé que le composé du pronominal intransitif. *Se raviser*, où *re* marque réaction, c'est revenir sur un avis qu'on s'était formé, changer d'avis, d'idée.

Du sens de « changer d'idée » on peut passer au sens

de « changer de conduite », que l'on trouve chez Villon, dans la Ballade des proverbes : « Tant le mate on qu'il *se ravise*. » Mais ici le verbe peut être un composé du *s'aviser* signalé dans la 2^e note de notre article *s'aviser*. Dans cette valeur, le verbe a existé aussi sous la forme non pronominale, avec un complément direct : « Ceux qui ont essayé de *raviser* les mœurs » (Montaigne), de les amender.

Se réjouir.

Réjouir est un composé de l'ancien verbe *esjouir*, *éjouir*, composé lui-même de *jouir*, dont il a la signification intransitive « éprouver de la joie », latin classique *gaudere*. C'est sur cette signification intransitive que s'est greffé le pronominal *s'éjouir*, auquel répond le surcomposé *se réjouir*.

Mais, d'autre part, *esjouir* avait passé du sens intransitif de « éprouver de la joie » au sens transitif de « faire éprouver de la joie, mettre en joie », et c'est cette signification qu'a retenue le surcomposé *réjouir* dans son emploi non pronominal, de sorte qu'aujourd'hui entre *réjouir* et *se réjouir* il semble y avoir le même rapport qu'entre le transitif *attrister* et le mi-réfléchi *s'attrister*, alors que *se réjouir* remonte en réalité à une signification originellement intransitive.

Se remettre.

Remettre, au sens de « remettre dans l'état normal », a produit le pronominal intransitif *se remettre* (après une maladie); le sujet ne se remet pas soi-même, il est passif. On a là un pronominal intransitif. Dans « *se remettre* d'une émotion », le pronominal est mi-réfléchi (t. XXX, p. 86), le sujet peut contribuer à l'action.

Se retrouver.

Voy. *se trouver*.

Se rendre.

Rendre, c'est proprement donner en retour ou en réaction.

Les acceptions qui comportent surtout des emplois pronominaux sont les suivantes :

« Rendre une politesse ». Pronominal passif : un salut *se rend* toujours, les visites *se rendent* le jour même.

« Mettre quelqu'un dans un état nouveau, rendre heureux, malade, etc. » Pronominal réfléchi : il *se rend* sympathique.

Remettre ¹ entre les mains de l'ennemi, rendre son épée, rendre une place ». Pronominal réfléchi : la garde meurt et ne *se rend pas*.

« Remettre ou transporter à destination ». Dans ce sens, *rendre* non pronominal ne s'emploie plus guère qu'au participe passé dans quelques locutions : il faut que la marchandise soit *rendue* à domicile, que la lettre soit *rendue* en main propre. Racine fait dire par Mithridate à ses enfants :

Je vous *rends* dans trois mois au pied du Capitole.

Nous ne le dirions plus, mais nous employons encore le pronominal « *se rendre* dans un endroit », qui est un pronominal intransitif ; la valeur réfléchie s'est d'autant plus complètement effacée que *rendre* non pronominal n'a plus l'acception correspondante.

« Rendre une expression par une autre dans une autre langue ». Pronominal passif : cela *se rend* ainsi.

On trouve aussi, au XVII^e siècle, *se rendre* à un senti-

1. Sur la valeur du préfixe dans cet emploi de *remettre* et de *rendre*, voy. *Revue de Philol. fr.*, XXIX, p. 179.

ment qu'on avait dépouillé, proprement s'y restituer, y revenir : « Je *me rends* à toute l'espérance que j'avais » (M^{me} de Sévigné, Littré).

Se retrouver.

Retrouver a les sens que nous signalons plus loin pour *trouver* (sauf le sens 3 et l'acception de constater un fait), avec l'une ou l'autre des deux nuances de signification que peut lui donner le préfixe *re*, lequel marque renouvellement ou réaction : trouver de nouveau ou trouver ce qu'on a perdu.

Et de même que *se trouver* arrive à signifier « être dans un endroit ou dans un état », *se retrouver* aura le sens de « être de nouveau » : il *se retrouve* au même endroit, dans le même état.

Réfléchi réciproque : Ils *se retrouvent* après une longue séparation.

Pronominal passif : La clef *s'est retrouvée*.

« Se perdre » ayant pris le sens de « perdre son chemin », on a été amené à dire *se retrouver* pour retrouver son chemin, au propre et au figuré, et *se retrouver* au sens de « retrouver son chemin » a entraîné par analogie *se retrouver* au sens de retrouver son conte, trouver son bénéfice : le marchand *s'y retrouve*.

Se rire.

Le D. G. ne marque pas de différence entre *rire de* et *se rire de*. Or, *rire* et *sourire* sont des mouvements instinctifs, où la volonté n'intervient guère, sauf sur l'injonction du fotographe et chez les coquettes. Mais, dans le pronominal intransitif *se rire de*, le pronom réfléchi introduit l'action personnelle du sujet. De là une différence entre *rire de* quelqu'un et *se rire de* lui ; il y a, quelquefois seu-

lement dans le premier cas, et toujours dans le second, un acte de volonté ; d'autre part, dans le second cas, l'idée du rire s'efface un peu, pour laisser prévaloir l'idée du sentiment ainsi manifesté. Comparez : *J'ai ri* de ta menace (Corneille), et Le perfide triomphe et *se rit* de ma rage. *Se rire de*, c'est proprement se mettre à rire pour se moquer, se moquer vivement.

Notez le réfléchi indirect : *se rire*, rire à soi-même (dans une glace).

Se saisir.

Saisir signifie « prendre vivement », et avec une valeur factitive, « faire qu'on saisisse, mettre en possession », comme dans l'expression : *saisir un tribunal*.

Le réfléchi *se saisir de* se rattache à la signification factitive, mais l'idée réfléchie ne se sent plus, c'est aujourd'hui un pronominal intransitif.

Réfléchi réciproque : *se saisir* (l'un l'autre), par ex. : ils *se sont saisis* à bras le corps.

Pronominal passif : cela *se saisit* facilement.

Se servir.

On sert une personne, on sert un objet à la personne, et l'objet sert.

Le transitif *servir*, avec un complément direct de personne, signifie, d'une façon générale, remplir vis-à-vis de quelqu'un quelque office permanent ou momentané, notamment lui donner les soins qu'on attend d'un domestique, lui mettre un aliment dans son assiette ou un breuvage dans son verre, etc. Le pronominal s'emploie avec une valeur réfléchie dans ces différents sens (n'ayant pas de domestique, il *se sert* lui-même ; je *me sers* en passant, etc.). Il arrive qu'on précise plus ou moins par le contexte l'objet

du service qu'on se rent à soi-même et qu'on marque par un complément amené par *de* le moyen d'action : il *se sert d'un carnet* pour inscrire ses dépenses¹. Dans cette acception, l'idée du service rendu au sujet par lui-même s'est effacée, et il ne reste plus que l'idée de l'utilisation du moyen d'action, le réfléchi se transforme ainsi en un pronominal intransitif ou transitif indirect, équivalant à « faire usage de ». On est surpris de voir cet emploi rangé par le D. G. avec ceus où *servir* commande un datif, à côté de *rien ne sert de courir* et de *servir de confident à quelqu'un*.

Servir se dit aussi du service intéressé que le marchand rent au client en lui remettant l'objet acheté, et du service que le client se rent à lui-même en faisant son acquisition ou en prenant l'objet lui-même : on *se sert* chez un tel ; payez-vous, je *me suis servi*. Cette acception du pronominal manque dans le D. G.

Le D. G. place sous le même numéro, avec la définition « faire fonctionner quelque chose », les exemples : servir une bouche à feu, servir des cartes, servir un plat ou d'un plat. Le premier exemple est un simple emploi figuré de *servir* au sens de servir une personne. Les deux autres se réfèrent à l'acception où, le « service » consistant dans la remise ou l'envoi d'un objet, le verbe se construit avec le datif de la personne servie et le nom de l'objet comme complément direct, de telle sorte que, pour servir les dîneurs, on sert le dîner : entre *servir quelqu'un* et *servir quelque chose à quelqu'un*, il y a le même rapport qu'entre *solliciter quelqu'un* et *solliciter quelque chose de quelqu'un*. Dès lors, se

1. Quand on emploie le transitif indirect *servir à* (= être utile à), le moyen d'action devient sujet du verbe, et on exprime alors la même idée en disant : « un carnet *lui sert* pour ou à inscrire ses dépenses » ; mais les deux formules sont indépendantes l'une de l'autre, comme sont indépendants les emplois de *nuire* dans « il *se nuit* par son arrogance » et « son arrogance *lui nuit*. »

servir sans complément, au sens de « prendre d'un plat », est un réfléchi direct (au lieu de *le servir*, on le laisse *se servir*), et *se servir d'un plat* est un réfléchi indirect, puisqu'on dit aujourd'hui « servez-*lui* (plutôt que servez-*le*) de ce plat ». *De ce plat* est alors un partitif complément direct. — Dans cette valeur, on a aussi le pronominal passif : ce plat *se sert* le premier.

Se soucier.

Soucier est originairement un transitif, qui signifie inquiéter. Encore au XVII^e siècle, La Fontaine : « Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi Me fasse peur ni me *soucie* ? »

Se soucier est un pronominal mi-réfléchi (t. XXX, p. 86) qui signifie avoir de l'inquiétude : « Quand Cupidon, qui me vit pâle et triste, Me dit : Pourquoi *te soucier* ? » (J.-B. Rousseau, L.).

Se soucier, comme *s'inquiéter*, a passé de l'idée d'inquiétude à l'idée atténuée de préoccupation, avec un complément exprimant l'objet de la préoccupation. A la différence de *s'inquiéter*, *se soucier* ne s'emploie guère que dans une proposition négative ou dubitative : il ne se soucie pas, il se soucie peu, s'est-il soucié... ? Bossuet (L.) : ils *se souciaient peu* que tout pérît avec eux.

Comparez : « Il ne *s'inquiète pas* de trouver une situation » et « Il ne *se soucie pas* de trouver une situation ». Dans le premier cas on ne cherche pas, dans le second on n'a pas envie de trouver. Ainsi, lorsque le complément de *ne pas se soucier* est une proposition infinitive (exprimant une action possible du sujet), l'absence de préoccupation se transforme en l'absence d'envie de faire la chose. Il y a toutefois une différence entre « ne pas avoir envie de faire » et « ne pas se soucier de faire ».

Celui qui n'a pas envie est purement passif ; celui qui ne se soucie pas réagit par une abstention contre l'idée de l'action.

A noter que l'ancienne langue avait un *soucier* intransitif engendré sans doute par *se soucier* (peut-être par une sorte de contraction) : *il soucie* au sens de « il se soucie ». D'ailleurs on peut passer directement du sens de produire un effet au sens de « éprouver » cet effet : on casse une branche et la branche casse. Il n'est donc pas impossible que *soucier*, produire de l'inquiétude, ait pu, sans l'intermédiaire de *se soucier*, prendre le sens de « éprouver de l'inquiétude », auquel cas le pronominal pourrait aussi bien se rattacher à la valeur intransitive qu'à la valeur transitive. Pour résoudre ces doutes, d'intérêt secondaire, il faudrait avoir, sur l'époque du dégagement des différents sens, une certitude que les textes ne sauraient donner, car le premier emploi rencontré peut être de beaucoup postérieur au premier emploi réel.

Se tenir.

Tenir une personne, dans le sens le plus ordinaire de ce verbe, c'est l'immobiliser plus ou moins¹, généralement avec la main, quand il s'agit d'une personne autre que soi-même, et, quand il s'agit de soi-même, par un effort de volonté.

Par conséquent, *se tenir*, c'est exercer sur soi-même un effort de volonté pour rester en équilibre, fisiquement (en s'appuyant parfois à un objet) ou moralement², ou pour résister à quelque poussée instinctive (ne pouvoir *se tenir de rire*).

Se tenir à, dans une de ses valeurs, ou *s'en tenir à* une

1. Cf. *Revue des langues romanes*, 1916, p. 5.

2. Au figuré, un raisonnement *se tient* quand il « est en équilibre », valeur purement intransitive.

chose, c'est s'y arrêter volontairement, ne pas aller au delà : *tenez-vous-en là* ; il vous a fait une promesse, *il s'y tient*. « Ne pas savoir à quoi *s'en tenir* sur une chose », c'est ne pas savoir à quelle opinion s'arrêter au sujet de cette chose, ne pas savoir ce qui en est.

Tenir une personne dans un endroit, c'est l'obliger à y demeurer (tenir ses enfants à la campagne), d'où la signification de *se tenir* à un endroit, où l'idée réfléchie s'efface en ne laissant plus que l'idée intransitive de « rester habituellement ou un certain temps à un endroit ».

Tenir, suivi d'un adjectif prédicat (ou d'une locution adjectivale), c'est fixer momentanément ou faire demeurer dans une position ou dans un état, d'où les réfléchis : *se tenir droit*, *se tenir en repos*.

Dans une acception psychologique, *tenir*, suivi aussi d'un adjectif prédicat, signifie « considérer comme », d'où le réfléchi *se tenir satisfait*, nous disons plutôt aujourd'hui : *se tenir pour satisfait*.

En dehors de ces emplois, particulièrement remarquables, il va sans dire que les diverses significations de *tenir* peuvent donner lieu à des pronominaux réfléchis, réciproques ou passifs : ils *se tenaient* par la main ; au figuré : les deux choses *se tiennent* ; le marché *se tient* le mercredi, valeur passive : on le tient.

Se tromper.

Il semble qu'on ait dit d'abord *tromper quelqu'un* ou *se tromper de lui* (comme *moquer quelqu'un* ou *s'en moquer*), au sens de se moquer de..., manquer de sincérité vis-à-vis de... Le transitif *tromper* a pris en outre le sens atténué de « mettre dans l'erreur », même sans mauvaise intention, et l'ancien pronominal a disparu, en voici un exemple du x^v^e siècle : « Je ne pourrois souffrir qu'une telle gouge *se*

trompast et de vous et de moi si longuement » (*Cent nouvelles nouvelles*).

Aujourd'hui *se tromper* peut être un réciproque (ils *se sont trompés* l'un l'autre), un réfléchi (Et l'amour-propre engage à *se tromper* soi-même, MOLIÈRE), ou un intransitif au sens de tomber dans l'erreur : « si je ne *me* trompe ; *se tromper* dans ses calculs, dans ses prévisions. » Cette dernière valeur est celle qui se présente d'abord à l'esprit, et on est obligé d'ajouter *soi-même*, comme Molière, quand on veut exprimer l'idée réfléchie.

Se trouver.

Le verbe *trouver* a trois significations principales : 1° trouver en cherchant : vous *trouverez* sa maison à droite ; 2° trouver par hasard quelqu'un ou quelque chose, constater un fait ou un état : il *a trouvé* des promeneurs sur sa route, en arrivant il *a trouvé* que rien n'était fait, il l'*a trouvé* prêt ; 3° trouver dans son esprit, être d'avis que : je *trouve* qu'il a eu tort. Dans ce dernier sens, le verbe peut former locution avec un adjectif ou une locution adjectivale : je le *trouve agréable*.

Rapprochons des exemples que nous venons de donner les exemples suivants de l'emploi pronominal : 1° sa maison *se trouve* à droite ; 2° il *s'est trouvé* des gens pour le blâmer ; il *s'est trouvé* que rien n'était fait ; Paul *s'est trouvé* prêt. Il est clair que, dans tous ces exemples, on a eu originellement des *pronominaux passifs* qui peuvent être tournés par l'actif avec *on* pour sujet : on trouve sa maison à droite, on a trouvé des gens pour le blâmer, on a trouvé que rien n'était fait, on a trouvé Paul prêt. Mais l'idée exprimée par le verbe *trouver* s'est effacée¹, et « sa

1. Elle persiste intacte dans certaines frases, où le lieu ou l'état n'est pas précisé, telles que : quand on cherche bien, tout *se trouve* ;

maison *se trouve* à droite » ne diffère guère de « sa maison *est* à droite », ni l'impersonnel « *il s'est trouvé* des gens » de « il y a eu des gens ». Le pronominal passif se transforme ainsi en un *pronominal intransitif*. « Se trouver », avec cette valeur atténuée, s'emploie absolument dans « cela *se trouve* bien » = il est bien, il est heureux que cela *se trouve* ainsi, que cela soit. On dit aussi : « comme cela *se trouve* ! » au sens de « comme cela se trouve bien, se trouve à point ».

Au sens 3 du transitif *trouver* se rattache la « locution réfléchie » *se trouver* suivi d'un adjectif, au sens de trouver qu'on est soi-même... : *il se trouve spirituel* = il trouve spirituel soi-même. La même frase, avec *trouver* dans sa valeur 2, a, comme nous l'avons vu plus haut, un sens tout différent : on le croyait terne, *il se trouve spirituel* (il se trouve qu'il est spirituel).

Dans la valeur 1, on peut aussi rencontrer le réfléchi direct, quoique la signification du verbe semble ne pas s'y prêter. Bossuet écrit : « Se cherchant soi-même, elle *se trouvera* soi-même ». On a le réfléchi indirect dans « *il s'est trouvé* un successeur », et le réciproque dans « *ils se sont trouvés* quand ils ne se cherchaient plus. »

— *Rencontrer* signifie proprement trouver, en face de soi (*en face* est un des sens de *contre*). Ce verbe a les mêmes sens que *trouver*, sauf les acceptions de constater un fait et d'avoir un avis. *Se rencontrer* est un ancien pronominal passif dans : un homme *s'est rencontré*, il s'est trouvé un homme. Cela *se rencontre* bien, se trouve bien, c'est une heureuse coïncidence. On a le réfléchi réciproque dans : *ils se sont rencontrés* à Paris.

L. CLÉDAT.

cela *ne se trouve pas* dans le pas d'un âne, c'est-à-dire est difficile à trouver, ne se trouve pas dans un petit espace.

DE L'ANALOGIE DANS LA LANGUE DE CORNEILLE

(Suite) ¹

c) *Exemples*

où Corneille renouvelle et ranime une locution en remplaçant un verbe par un autre verbe de sens analogue.

On dit : accuser quelqu'un d'une faute, d'un crime ; et calomnier, c'est accuser fausement.

D'où, Corneille : calomnier quelqu'un de...

Et Sévère aussitôt courant à sa vengeance

M'irait calomnier de quelque intelligence.

(*Pol.*, V, 1.)

Voltaire : « calomnier de... n'est pas français ».

On dit : forcer quelqu'un à... pour signifier : contraindre par la force, par la violence.

Corneille dit, d'une manière plus énergique : violenter quelqu'un à...

Je ne m'y puis résoudre ; un reste de pitié

Violente mon cœur à ces traits d'amitié.

(*Clit.*, III, 1.)

Et d'une manière analogue : se violenter à...

Prêter un objet c'est le mettre à la disposition de quelqu'un pour un temps déterminé après lequel il devra le rendre. Un prêt, peut-on dire, est un demi-don, un don simulé. — Si l'on dit : donner la main à quelqu'un, dans

1. Voir notre *Revue*, 1917-18, p. 97.

le sens de : promettre mariage, on doit pouvoir dire : prêter la main à quelqu'un, pour signifier : feindre d'être le mari, la femme de quelqu'un.

Prêtez-moi votre main, je vous donne l'empire :
Eblouissons le peuple et vivons entre nous
Comme s'il n'était point d'épouse ni d'époux.

(*Pulchérie*, V, 3.)

La locution « donner la main » est empruntée à l'espagnol (cf. Ménage, *Observations*, 2^e partie, 146). Mais la locution : « prêter la main à », formée par analogie avec « donner la main », est due à Corneille qui en était très fier. « J'ai ouï dire plus d'une fois à M. de Corneille, écrit Ménage (cf. supra, *ibid.*), que ce vers :

Prêtez-moi votre main, je vous donne l'empire
était un des plus beaux qu'il eût jamais fait. »

Cette prédilection de Corneille peut avoir plusieurs raisons ; nul doute que la locution concise et énergique « prêter votre main » n'en soit une.

« Oter d'un péril, dit Voltaire, n'est pas français ; on vous sauve d'un péril, on détourne un péril, on vous arrache à un péril. »

Mais si l'on dit : « tirer d'un péril, d'un piège », ne peut-on pas, sans nuire à la clarté, écrire : « ôter de péril » ?

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir ;
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir.

(*Pol.*, IV, 3.)

Et que voyant ma flamme à l'honorer trop prompte
Il m'ôte de péril sans me faire de honte.

(*Don Sanche*, III, 6.)

Ne dit-on pas d'ailleurs : ôter de peine, ôter d'inquiétude ? Et le péril ne cause-t-il pas de la peine et ne provoque-t-il pas l'inquiétude ?

Parfois, Corneille renouvelle et ranime une locution, en employant, par analogie, au sens actif, un verbe qui d'ordinaire s'emploie intransitivement :

On dit en parlant d'une personne, qu'elle rougit de colère, ou que la colère la fait rougir.

Corneille dit : rougir quelqu'un de colère.

Ce teint pâle à tous deux me rougit de colère

Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir me déplaire.

(*Clit.*, III, 1.)

Variante :

Votre pâleur de teint me rougit de colère.

Godefroy (*Lexique de la langue de Corneille*) : « D'autres éditions portent *m'enflamme* au lieu de *me rougit* ».

L'édition des Grands Écrivains ne rapporte pas cette variante.

Ailleurs, il emploie au sens neutre un verbe qui, d'après l'usage, s'emploie au sens actif :

Ainsi, vous m'empêchez d'exécuter la mienne (= ma promesse).

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne.

(*La Veuve*, III, 3.)

d)

Exemples

où Corneille renouvelle et ranime une locution consacrée en remplaçant un terme simple et abstrait par une expression composée, abstraite, et de sens analogue.

On dit : rendre honneur à quelqu'un.

Corneille : rendre un titre d'honneur à quelqu'un.

Je n'en suis plus que l'ombre (d'un roi) et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse.

(*Nicomède*, II, 2.)

Et par analogie : rendre une digne marque à...

..... Il importe aux monarques,
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les savoir connaître

(*Don Sanche*, I, 3.)

e)

Exemples

où Corneille pour renouveler et ranimer une locution consacrée, la divise en différentes parties, dont il emploie une seule avec le même sens et dans les mêmes cas que l'expression tout entière.

On disait au XVII^e siècle (Cf. *Dictionnaire de l'Académie*, 1694) : « prendre une affaire à ses risques, périls et fortunes ». — Cf. aussi, Furetière, *Dictionnaire*, v^o péril : « Aux risques, périls et fortunes de... » était un terme de pratique. Ainsi l'on disait que « un garant défend une cause aux risques, périls et fortunes de son vendeur ».

On disait aussi dans le langage courant : aux périls et fortune.

Cf. Molière : « Chacun à ses périls et fortune peut croire tout ce qui lui plaît. »

(*Mal. Imag.*, III, 3.)

Corneille a dit d'une manière particulière :
aux périls de quelqu'un.

Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

(*Sertorius*, III, 1.)

Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon père un juste successeur.

(*Héraclius*, II, 2.)

à ses périls.

Chacun à ses périls peut suivre sa fortune.

(*Pertharile*, III, 2.)

à tes périls.

Contente à tes périls ton curieux désir.

(*Mélite*, V, 1.)

Tu l'as vu tant de fois au milieu des combats
Montrer, à tes périls, ce que pesait son bras.

(*Pertharile*, III, 4.)

à leurs périls.

Et c'est ce qui m'oblige à consulter ces rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix.

(*Attila*, I, 1.)

Cf. aujourd'hui la locution : à ses risques et périls.
Comme le fait remarquer Godefroy, celle de Corneille est
préférable pour la concision et la rapidité.

Sénecé a dit comme Corneille, et probablement à son
imitation :

Laissant à ses périls l'oisif physicien
Se fatiguer l'esprit d'un frivole entretien...

(*Satires*, le Nouvell.).

Et nourrissant d'espoir leur attente trompée
Maintient à leurs périls sa grandeur usurpée.

(*Ibid.*).

f)

Exemple

où Corneille réunit deux locutions consacrées, simples, et de même sens, en une seule, et, par analogie, emploie cette expression composée dans la même acception que chacune des locutions simples.

On dit, et on disait au XVII^e siècle : au moindre bruit.

On disait aussi : au premier bruit.

Corneille : au moindre et premier bruit.

J'épargnais à mes yeux un funeste spectacle
Où mes bras impuissants n'avaient pu mettre obstacle,
Et tenais ma main prête à servir ma douleur
Au moindre et premier bruit qu'eût fait votre malheur.
(*Andr.*, IV, 3.)

g)

Exemples

où Corneille, pour renouveler et ranimer une locution consacrée, emploie par analogie, en parlant d'événements fâcheux, un mot qui d'ordinaire ne s'emploie qu'en parlant d'événements heureux.

Dictionnaire de l'Académie (1694) : « Comblér une personne de biens, de joie, de félicité, d'honneur, de faveurs, de bienfaits, de grâces. »

Corneille, en plus de ces acceptions, emploie le mot combler en parlant de choses défavorables. Il dit : combler de désespoir.

Puisse d'un prompt succès votre grande entreprise
Comblér vos ennemis d'un mortel désespoir.
(*Médée*, IV, 6.)

combler d'épouvante.

Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède ;
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède.

(*Cid*, IV, 3.)

combler d'un malheur.

Vous verrez Rome même en user autrement,
Et, de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

(*Horace*, IV, 1.)

combler de douleurs.

J'étais lasse d'un trône où d'éternels malheurs
Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.

(*Rod.*, II, 3.)

combler de funérailles.

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ces proscriptions comblent de funérailles.

(*Sert.*, III, 1.)

comblé de maux.

Je partage les maux dont je la vois comblée.

(*Sert.*, V, 2.)

comblé de déplaisirs.

Pour dissiper l'erreur dont leur âme est accablée
De mortels déplaisirs se voit par moi comblée,
Souffrez

(*Psyché*, III, 4.)

comblé de tristesse.

Les apôtres en pleurs et comblés de tristesse
Regrettaient ce maître adoré.

(*Hymnes*, 1.)

De même, Corneille emploie le mot « espérance » en parlant de choses fâcheuses :

Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après notre pouvoir, voyez notre espérance ;
Et n'abandonnez pas à la main du bourreau
Ce qu'à nos tristes vœux promet un sort si beau.
(*Pol.*, IV, 5.)

Voltaire : « Voyez notre espérance est le contraire de ce qu'elle entend. Voyez la juste terreur qui nous reste, où vous nous réduisez, vous d'une si grande naissance, vous qui avez tout pouvoir. »

h)

Exemples

où Corneille renouvelle et ranime une locution consacrée, en remplaçant un terme par son contraire.

On dit : aller au secours de quelqu'un.

Corneille : aller à sa défaite.

Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite ?

(*Pol.*, IV, 3.)

On dit : rétablir l'ordre.

Corneille : rétablir le désordre.

La honte de mourir sans avoir combattu

Rétablit leur désordre, et leur rend leur vertu.

(*Cid*, IV, 3 ; édit. 1637-56.)

Académie (*Sentiments sur le Cid*) : « On ne ne dit point rétablir le désordre, mais bien rétablir l'ordre. »

Corrigé en 1660 :

La honte de mourir sans avoir combattu

Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.

On dit : rendre justice.

Corneille : rendre injustice.

Il venge, et c'est de là que votre mal procède,

L'injustice rendue aux beautés d'Andromède.

(*Andr.*, I, 1.)

On dit : un regard de colère.

Corneille : un regard de mesure.

Ses gestes concertés, ses regards de mesure,

N'y laissaient aucun mot aller à l'aventure.

(*Othon*, II, 1.)

Corneille a dit aussi, par suite d'une double analogie :
un œil de rudesse.

Quel plaisir aura-t-il auprès de sa maîtresse,

Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse.

(*La Veuve*, III, 5.)

Corneille avait déjà dit, d'une façon particulière : un
visage d'éclat.

Ces visages d'éclat sont bons à cajoler.

(*Mélite*, I, 1.)

un teint d'éclat.

L'argent dans le ménage a certaine splendeur

Qui donne un teint d'éclat à la même laideur.

(*Mélite*, I, 1.)

i)

Exemples

où Corneille pour renouveler et ranimer une locution, remplace un mot par un analogue métaphorique en allant d'un sens à un autre sens ou à une faculté de l'âme.

On dit : prêter l'oreille.

Corneille : prêter les yeux.

Prêtez les yeux au reste et voyez les effets

Suivre de point en point les traités de la paix.

(*Rod.*, V, 3.)

Voltaire : « Pourquoi dit-on prêter l'oreille et que prêter l'œil n'est pas français ? »

Corneille avait déjà dit : prêter l'œil et l'oreille.

Même notre grand roi, ce foudre de la guerre,

Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,

Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois

Prêter l'œil et l'oreille au théâtre français.

(*Illusion Com.*, V, 5.)

Corneille a dit aussi d'une manière originale et poétique : prêter l'esprit.

Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle

Ce qu'eut de beau sa vie et ce qu'on dira d'elle,

Et tient la trahison que le roi leur prescrit

Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.

(*Pompée*, II, 2.)

j)

Exemples

où Corneille pour renouveler et ranimer une expression consacrée, remplace un mot par un analogue, en passant de la substance au mode, de l'être, du cœur ou de l'âme aux sentiments, aux passions, à tout ce qui a quelque rapport avec la vie intellectuelle ou morale.

On dit : suborner quelqu'un, pour signifier « le séduire ».

Corneille dit : suborner un amour.

C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moi devait être sans bornes.

(*Mélite*, III, 2.)

suborner une inclination.

..... Il me conte lui même
Jusqu'aux moindres discours dont votre passion
Tâche de suborner votre inclination.

(*Mélite*, IV, 2.)

suborner une gloire.

Subornons cette gloire et voyons dès demain
Ce que pourra sur eux le nom de souverain.

(*La Toison*, I, 2.)

Il dit aussi d'une façon plus singulière encore : suborner des pleurs, pour signifier : s'efforcer de répandre quelques larmes feintes :

Quant à nous cependant, subornons quelques pleurs
Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.

(*La Veuve*, IV, 10.)

On dit : posséder, gagner, captiver le cœur de quelqu'un. Le cœur est regardé comme le siège des sentiments, des inclinations. D'où :

posséder les inclinations de quelqu'un.

Le sujet qui l'allume a des perfections
Dignes de posséder tes inclinations.

(*Gal. du Palais*, I, 2.)

gagner les inclinations.

Un homme tel que vous et de votre naissance
Ne peut avoir besoin d'implorer ma puissance,
Si vous avez gagné ses inclinations.

(*Gal. du Palais*, V, 7.)

captiver les inclinations.

Alors que je vous pris, un autre m'avait prise ;
Un autre captivait mes inclinations.

(*Ibid.*)

On dit : se raidir ; raidir ses membres, ses bras, ses muscles, afin de les empêcher de ployer, pour les rendre plus puissants.

Corneille : raidir sa puissance.

On dit : répondre à quelqu'un, pour signifier s'en montrer digne.

Corneille : répondre à un caractère.

Pour Valentinian, tant qu'a vécu sa mère,
Il a semblé répondre à ce grand caractère.

(*Attila*, I, 2.)

On disait à l'époque de Corneille : affronter quelqu'un, pour signifier : le tromper avec audace.

Maintenant, qu'en dis-tu ? N'est-ce pas t'affronter ?

(*Mélite*, III, 2.)

Corneille dit : affronter un amour.

Heureuse entièrement si j'avais ma Dorise,
Ma fidèle compagne en qui seule aujourd'hui
Mon amour affronté rencontre quelque ennui.

(*Clit.*, I, 1 ; 2^e variante, édit. 1644 à 1657.)

En 1660, Corneille a remplacé « mon amour affronté » par « mon amour qu'on trahit », puis, dans les éditions postérieures, il a supprimé le passage tout entier.

Cf. Rotrou, *Clarice*, I, 6 :
mon honneur affronté.

Trahir, c'est abandonner quelqu'un à qui l'on doit fidélité. On dit : être fidèle à un espoir ; on pourra dire légitimement : trahir un espoir, pour signifier : l'abandonner, le sacrifier volontairement.

On l'a dû croire aussi, mais on s'est abusé.

Autrement Vinius l'aurait-il proposé ?

Aurait-il pu trahir l'espoir d'en faire un gendre ?

(*Othon*, III, 2.)

Par suite d'une métaphore semblable, Corneille dira : trahir une querelle, pour signifier : abandonner celui qui doit prendre part à une querelle et que l'on doit soutenir.

Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,

Tant de fois affermi le trône de son roi,

Trahit donc ma querelle et ne fait rien pour moi.

(*Cid*, I, 4.)

La révélation d'un secret est une trahison. D'où cette phrase :

Elle eût pu trahir son secret aux princes ou à Rodogune, si elle l'eût su plus tôt.

(*Examen de Rodog.*)

Corneille dira de même en parlant d'un ordre, d'un dessein secret, d'un artifice :

trahir un ordre.

Métrobate l'a fait par des terreurs paniques,

Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques.

(*Nic.*, I, 5.)

Voltaire : « Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques » est un barbarisme ; il faut : de lui dévoiler, de lui déceler, de lui apprendre, de trahir mes ordres tyranniques en sa faveur. »

trahir un dessein.

Un ami déloyal peut trahir ton dessein.

(*Cinna*, I, 1.)

trahir un artifice.

Que je vous puisse encore trahir son artifice

Et pour mieux vous servir rester à son service.

(*Place Royale*, 313.)

Trahir quelqu'un, c'est aussi ne pas remplir les engagements pris envers lui. Celui qui a reçu d'une personne un bienfait est moralement engagé envers cette personne. Ne pas se montrer reconnaissant, payer au contraire d'ingratitude, c'est manquer au bienfait, c'est le trahir. D'où :

Commençons un combat qui montre par l'issue

Qui l' (la vie) aura mieux de nous, ou donnée ou ravie.

Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler.

(*Cinna*, V, 3.)

Corneille dira de même :

Mais ce serait trahir tout ce que je leur dois

Que leur promettre un cœur quand il n'est plus à moi.

(*Oed.*, I, 2.)

On a dit : trahir quelqu'un à quelqu'un. Ainsi : « Il se retira dans la ville, criant que Cléopâtre l'avait trahi à ceux contre qui il avait entrepris et fait la guerre pour l'amour d'elle. » (Amyot, *Anton.*, 98.)

Corneille dit par suite d'une double analogie : trahir la justice à l'amour paternel, dans le sens de : livrer la justice à...

Et mettant différence entre ces deux coupables

J'ai trahi la justice à l'amour paternel.

(*Pol.*, III, 3.)

Il dit aussi :

Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort.

(*Hér.*, IV, 1.)

Voltaire : « Cette expression n'est grammaticale en aucune langue et n'est pas intelligible ; il veut dire : qu'il subisse la mort qui m'était destinée. »

On disait, au XVII^e siècle, prendre le dessus d'un ennemi, pour signifier : triompher de, surmonter, vaincre. — Cf. Bossuet : « Le peuple saint prit le dessus de ses ennemis. » (*Politique*, IX, 6).

Corneille a employé cette locution d'une façon particulière dans diverses alliances de mots :

prendre le dessus de conseils :

Il en faut réprimer l'impétuosité
Avant que les esprits, qu'un juste effroi balance,
S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudents
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus temps.

(*Othon*, V, 2.)

prendre le dessus de haines :

Comme le vrai mérite a ses prérogatives
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus.

(*Sert.*, III, 2.)

prendre le dessus des rigueurs :

La fortune jalouse et l'amour infidèle
Ne lui laissaient ici que son grand cœur pour elle.
Il a pris le dessus de toutes leurs rigueurs
Et son dernier soupir fait honte à ses vainqueurs.

(*Sophonisbe*, V, 7.)

On dit : diffamer quelqu'un,
Corneille : diffamer un choix.

Ecouter ton amour, obéir à ta voix,
C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix.
(*Cid*, III, 4.)

Cf. plus tard, Molière :

Nous vous y surprenons en faute contre nous
Et diffamant l'honneur de votre cher époux.
(*Sganarelle*, sc. 6.)

On disait : faire force à quelqu'un.
Corneille : faire force à l'impatience de quelqu'un.

Faites un peu de force à votre impatience.
(*Pompée*, V, 4.)

Cf., Molière :

Je veux bien néanmoins pour vous plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impose ses lois.
(*L'Étourdi*, IV, 5.)

Par une conséquence naturelle, de même que l'on dit :
en dépit de quelqu'un, Corneille dit :
en dépit de l'envie.

Adieu, fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ma vie.
(*Cid*, I, 4.)

en dépit des feux de quelqu'un.

L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ses feux
Fait haïr Attila de se promettre à deux.
(*Attila*, II, 3.)

en dépit d'un crime.

Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime
Mon sang leur servira d'assez pure victime.

(*Cinna*, IV, 6.)

Voltaire : « On ne peut pas dire « en dépit de mon crime » comme on dit « malgré mon crime », parce qu'un crime n'a pas de dépit. On dit bien « en dépit de ma haine, de mon amour », parce que les passions se personnifient ». Voltaire se montre ici bien rigoureux ; ces locutions prépositives ne conservent pas dans ces différents emplois leur signification primitive. On dit : « malgré mon crime » ; pourquoi ne dirait-on pas « en dépit d'un crime ». Le principal tort de cette dernière locution ne serait-il pas de n'avoir pas été consacrée par l'usage ?

Elle se retrouve encore dans *Psyché* :

En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime
Au milieu des périls où l'on me fait courir.

(Acte V, sc. 1.)

Par analogie, Corneille a dit aussi :

Et sa joie en dépit de son dernier malheur
Du bras qui le causait honora la valeur.

(*Pol.*, I, 4.)

Mais un esprit aigri n'est jamais satisfait
Qu'il n'ait vengé l'injure en dépit du bienfait.

(*Soph.*, I, 4.)

On disait : les bouillons d'une âme en colère. Cf. Corneille :

Modère les bouillons d'une âme colérée ;
Ils sont trop violents pour être de durée.

(*Clit.*, I, 4.)

Corneille dit encore : les bouillons d'un courroux, etc.

L'impétueux bouillon d'un courroux féminin
Qui s'échappe sur l'heure et jette son venin,
Comme il est animé de la seule impuissance,
A force de grossir se crève en sa naissance.

(*Clit.*, III, 5, variante, édit. 1632-1657.)

Modérez les bouillons de cette violence
Et laissez déguiser vos douleurs au silence.

(*Médée*, I, 5.)

Rompez, dissipez les bouillons
De ces ardeurs séditieuses.

(*Imitation*, III, 3665.)

Régnier avait déjà écrit :

Dans le premier bouillon de la colère.

(*Sal.*, XIII.)

On dit : « voilà mon but » ou bien encore « voilà le but de mes efforts ».

Corneille : « le but d'une intention ».

Cette vieille subtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions.

(*La Veuve*, I, 1.)

k)

De même qu'il avait dit « suborner un amour », Corneille dit : « un amour suborneur », c'est-à-dire, emploie à côté de mots exprimant un sentiment, une passion, une manifestation de l'être, un adjectif qui d'après l'usage ne peut accompagner qu'un nom de personne.

Il dit : un devoir quitte.

Ta gloire est dégagée et ton honneur est quitte.

(*Cid*, V, 6.)

un serment quitte :

Et que vers Gondebert je crois ton serment quitte
Quand tu n'aurais qu'un jour régné pour Pertharite.
(*Perth.*, V, 2.)

une gloire inexorable :

Car ne nous flattons point, ma gloire inexorable
Me doit au plus illustre et non au plus aimable.
(*Pulchérie*, III, 3.)

Cf. Racine, *Bérénice*, V, 6 :

Ma gloire inexorable à toute heure me suit.

un honneur inexorable :

Mais si ce fier honneur toujours inexorable
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable.
(*Cid*, V, 8.)

une envie inexorable :

D'une trop juste ardeur l'inexorable envie
Lui fait abandonner le souci de la vie.
(*Médée*, I, 5.)

Ce que lui fait oser l'inexorable envie
D'affronter les périls au mépris de sa vie.
(*Poës. div.*, 189.)

un mépris rusé :

Du moins ne prétends pas qu'à présent je te loue
Et qu'un mépris rusé que ton cœur désavoue
Me mette sur la langue un babil affété.
(*Mélite*, I, 4.)

Cf. Ronsard, *Poèmes*, I :

Aux desseins plus rusés de la grise vieillesse.

un penser suborneur :

N'écoutons plus ce penser suborneur.

(*Cid*, I, 6.)

un amour suborneur :

Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur !

(*Cid*, III, 3.)

Sénecé a écrit plus tard :

Malheureux, disait-il, celui dont le caprice
D'un amour suborneur,

A dame de haut rang force à rendre visite !

(*Cont.*, Ixion.)

un regret suborneur,
emploi plus particulier encore que les précédents :

Faisons si bien régner l'amitié sur notre âme
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur
Dans le bonheur d'un frère on trouve le bonheur.

(*Rod.*, I, 8.)

un deuil inconsolable :

Toi sans qui mon malheur était inconsolable,
Ma douleur sans espoir, ma perte irréparable.

(*La Veuve*, V, 8.)

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.

(*Psyché*, II, 1.)

Académie (*Dictionnaire*, 1694) : « Douleur inconsolable ».
Voltaire : *Amabed*, 3^e lettre : « ... tu lis avec intérêt dans
un cœur percé de toutes parts, qui te déploie ses inconso-
lables afflictions ».

des vœux contents :

Et pour rendre à jamais mes premiers vœux contents,
Etouffez l'ennemi du pardon que j'attends.

(*Mélite*, V, 3.)

Ne déguisons plus rien, cher Philiste : il est temps
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contents.

(*La Veuve*, II, 4.)

désirs contents :

Il semble qu'à languir tes désirs sont contents
Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.

(*La Veuve*, I, 1.)

Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

(*Cid*, I, 1.)

Et s'il peut me céder ce trône où je prétends,
J'immolerai ma haine à mes désirs contents.

(*Sert.*, I, 1.)

On trouve, d'une manière analogue :

La vertu couronne
Ses amants constants :
Heureux qui lui donne
Ses soins et son temps ;
Ses vœux seront contents.

(Quinault, *Persée*, prologue.)

événements dénaturés :

Horace ne veut pas que nous y hasardions les événements
trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses enfants.

(*Horace*, *Examen*,)

un feu désabusé :

Je n'en peux plus douter ; mon feu désabusé
Ne tient plus le parti de ce cœur déguisé.

(*Clit.*, I, 4.)

un coup invincible :

A force d'être juste, on est souvent coupable ;
Et la fidélité qu'on garde imprudemment
Après un peu d'éclat traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
Pour être glorieux, ne sont pas moins terribles.

(*Pompée*, I, 1.)

Voltaire : « un coup n'est pas invincible, parce qu'un coup ne combat pas. »

Ne dit-on pas cependant : un obstable invincible ?

1)

Réciproquement, Corneille, pour renouveler et ranimer une locution, emploie, avec un nom de personne comme complément, un verbe qui d'ordinaire ne se construit qu'avec un nom de chose ou un substantif abstrait.

On dit : déplorer un malheur, une mort.

Corneille : déplorer quelqu'un, c'est-à-dire pleurer sur une personne qui est ou que l'on croit perdue :

La gloire de ce choix leur est si précieuse
Et charme tellement leur âme ambitieuse,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux.

(*Horace*, III, 2.)

Je soupire comme elle et déplore mes frères.

(*Horace*, IV, 7.)

Cf. Paré, III, 714 : « Il leur demanda de rechef si pour certain ils le tenaient tous pour déploré. »

On dit : prendre la conduite d'une affaire, d'une guerre.

Corneille : prendre la conduite de quelqu'un, pour signifier : s'emparer de son esprit, le diriger.

Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé,
Nos communs ennemis, qui prendront sa conduite
En préviendront pour lui la dangereuse suite.

(*Othon*, I, 2.)

m)

Exemples

où Corneille, par une conséquence naturelle, emploie avec un nom de personne un adjectif qui, d'après l'usage, ne peut qualifier qu'un nom de chose ou un substantif abstrait.

Corneille dit, en effet : une amante feinte, comme on dit une parole feinte, un amour feint.

Rosidor t'est fidèle, et cette feinte amante
Brûle aussi peu pour lui que je fais pour Pymante,
(*Clit.*, I, 8.)

Cet emploi, toutefois, existait déjà dans l'ancien français. (Cf. Lacurne de Sainte-Palaye, *Dictionnaire de l'ancien français*.)

De même qu'il avait dit : déplorer quelqu'un, Corneille dit : un prince, un amant déplorable, etc.

Tout ce qu'elle peut obtenir de la justice de son roi, c'est un combat où la victoire de ce déplorable amant lui impose silence.

(*Discours de la tragédie*.)

Officieux ami d'un amant déplorable.
(*Place Royale*, III, 3.)

Déplorable Angélique, en malheurs sans seconde.
(*Id.*, IV, 8.)

Que j'ai pitié de toi, déplorable princesse.
(*Médée*, III, 1.)

Ah ! déplorable prince ! ah ! fortune cruelle !

(*Id.*, V, 1.)

Ce déplorable chef du parti le meilleur.

Que sa fortune lasse abandonner au malheur.

(*Pompée*, I, 1.)

Persée, demeuré seul avec ce déplorable père (le père d'Andromède), l'assure qu'il la va secourir.

(*Dessein d'Andromède*.)

Cette déplorable mère se fait voir toute furieuse.

(*Dessein d'Andromède*.)

Ce déplorable prince, craignant qu'il (son fils) ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussitôt enlever par D. Raymond de Moncade, son confident.

(*Don Sanche*, Argument.)

... Si je vois en vous ce déplorable frère,

Quelle faveur du ciel voulez-vous que j'espère.

(*Œdipe*, IV, 2.)

Garnier avait déjà dit :

O espérance vaine ! ô enfant déplorable,

Que je m'attendais voir à mon Hector semblable !

(*Troade*, II, 529.)

Cf. aussi Racine.

Prêt à suivre partout le déplorable Oreste.

(*Andromaque*, I, 1.)

Cf. Fénelon.

Il (le monde) est déplorable et vous en pleurez.

(*Dial. des morts*, I, 3.)

Corneille a dit encore d'une façon plus particulière :

Déplorable ! le ciel te veut favoriser

D'une bonne fortune et tu n'en peux user.

(*La Veuve*, III, 7.)

un ennemi pompeux :

Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.

(*Pol.*, IV, 2.)

une flamme pompeuse :

Cette haute vertu qui règne dans votre âme
Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme ?
— Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse et triomphante elle me fait la loi.

(*Cid*, II, 5.)

n)

Autres exemples où Corneille renouvelle et ranime une locution consacrée, en remplaçant un des termes qui la composent par un analogue métaphorique.

On allume, on éteint un feu, une flamme, un incendie. La vie peut être comparée à une flamme ; des troubles, un tumulte, ressemblent à un embrasement (cf. : il y a une effervescence dans une région). D'où Corneille :

éteindre une vie :

Il éteindra ma vie avant que mon amour.

(*Œdipe*, II, 2.)

éteindre des troubles :

C'est l'unique moyen de dompter vos mutins.
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.

(*Hér.*, III, 4.)

éteindre un tumulte :

J'ai prévu ce tumulte et n'en vois rien à craindre ;
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre.

(*Nic.*, V, 1.)

Le feu est aussi considéré comme un principe de vie ; il engendre la vigueur, la force. D'où : éteindre la vigueur.

Qu'on fait injure à l'art de lui voler la fable.
C'est interdire aux vers ce qu'ils ont d'agréable,
Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur.
(*Poés. div.*, 3.)

« Tisser » c'est entrecroiser des fils tendus horizontalement (chaîne) avec des fils que l'on fait passer transversalement (trame). De même que l'on dit : nouer un drame, tramer un complot, Corneille dira : tisser une subtilité.

Une subtilité si dextrement tissue
Ne peut jamais avoir qu'une admirable issue.
(*La Veuve*, V, 3.)

Littré semble avoir ignoré cet exemple. Il écrit, en effet, dans son *Dictionnaire* (v° tisser) : « Il (le verbe tisser) ne s'emploie pas au figuré. »

Corneille a dit encore d'une manière particulière : tisser un lien, au sens figuré.

...Je dois cette grâce à l'amour de la Reine,
D'épargner sa présence aux devoirs de sa haine,
Puisque de notre hymen les liens mal tissus
Par ces mêmes devoirs semblent être rompus.
(*Œd.*, V, 1.)

On dit en parlant d'un homme qu'il respire encore pour dire qu'il vit. La lumière et le jour sont l'image de la vie, comme l'ombre et la nuit sont le symbole de la mort. Corneille, pour exprimer d'une façon plus énergique l'idée de la vie, dira : respirer le jour.

Albe où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays, et mon premier amour,

Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.

(*Hor.*, I, 1.)

Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire.

(*Cinna*, V, 1.)

Il a bien su de lui que ce fils conservé
Respire encore le jour dans un rang élevé.

(*Æd.*, III, 2.)

Cf. Thomas Corneille, *Pyrrhus*, V, 4 :

Viens, heureux protecteur du trône et de l'Epire,
C'est à toi que je dois le jour que je respire.

Cf. Racine, *Brit.*, I, 1 :

Quoi, vous à qui Néron doit le jour qu'il respire.

Un coup porté à quelqu'un le blesse, et la douleur est produite par la blessure; mais dans la suite, elle persiste seule, semble répéter le coup, et d'effet devenir cause. D'où : blessé d'une douleur.

D'une vive douleur elle paraît blessée.

(*Othon*, V, 1.)

Par suite d'une métaphore semblable, Corneille a dit encore : blessé d'un ressentiment.

Unvif ressentiment dont il le croit blessé.

(*Rod.*, I, 7.)

Voltaire : « Une injure blesse, et le ressentiment est la blessure même ».

On dit : bouillant de colère. — Une querelle est ordinairement l'effet de la colère. D'où : bouillant d'une querelle.

On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle.

(*Cid*, II, 6.)

Académie (*Sentiments sur le Cid*) : « On ne peut pas dire « bouillant d'une querelle », comme on dit « bouillant de colère ». — Voltaire : « Tout bouillant d'une querelle me semble très poétique, très énergique et très bon. »

Allant de l'individu à la collectivité, Corneille a dit : le front d'une race.

Achève et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

(*Le Cid*, I, 4.)

Académie (*Sentiments sur le Cid*) : « L'observateur (Scudéry) a eu raison de remarquer qu'on ne peut pas dire le front d'une race. »

Malgré cette critique, Corneille maintint cette image qu'un siècle plus tard Voltaire devait approuver :

« Pourquoi, dit Voltaire, si on anime tout en poésie, une race ne pourra-t-elle pas rougir ? pourquoi ne pas lui donner un front comme des sentiments ? »

les membres des peuples :

L'état est florissant, mais les peuples gémissent ;
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable les sujets.

(*Toison*, Prologue.)

Puis, allant du signe à la chose signifiée : la victoire flottante.

Il devait mieux remplir nos vœux et notre attente,
Faire voir sur ses nef's la victoire flottante.

(*Pompée*, I, 1.)

Passant du contenu au contenant : braver des rivages.

Examiner les leurs (leurs traits) et sur tous leurs visages
En chercher d'assez vifs pour braver nos rivages.

(*Andr.*, I, 1.)

Enfin, ces derniers vers :

Il croit que ce climat (région, pays) en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le ciel sauvera bien la terre,
Et dans son désespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

(*Pompée*, I, 1.)

o)

Exemples

où *Corneille*, suivant encore la loi de l'analogie compliquée ici de métonymie, personnifie une partie du corps, un membre, un organe, un geste.

Un bras peut éprouver du mépris, du dédain ; il peut espérer et l'espérance peut l'abandonner ; on espère en lui, on le pleure ; il peut être noirci d'une infamie, et l'on peut s'emporter contre lui et le quereller. Une main donne ou attend un ordre ; elle peut être soupçonnée d'ingratitude et diffamée ; elle est avide de sang ; elle peut éprouver de la honte, et exciter de la haine, etc.

Mon bras, dont les mépris formaient la retenue,
N'eût plus considéré César ni sa venue,
Et l'eût (Cléopâtre) mise en état, malgré tout son appui,
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.

(*Pompée*, II, 4.)

Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.

(*Don Sanche*, IV, 2.)

Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs et des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.

(*Psyché*, II, 4.)

Mais comme il a levé le bras en qui j'espère.

(*Hér.*, II, 8.)

Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
Point daigné contre lui prendre un juste courroux.

(*Hér.*, III, 3.)

Vous réserver mon bras, noirci d'une infamie,
Attirerait sur vous la fortune ennemie.

(*Don Sanche*, II, 4.)

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

(*Cid*, I, 4.)

Commandez que son bras nourri dans les alarmes
Répare cette injure à la pointe des armes.

(*Cid.*, II, 6.)

Pleure, pleure ce bras qui t'a si bien servi,
Pleure ce bon sujet que le mien t'a ravi.

(*Perth.*, V, 5.)

... J'ose dire encor qu'un bras si renommé
Peut-être aurait moins fait si le cœur n'eût aimé.

(*Héraclius*, II, 7.)

Voltaire, dans son Commentaire, a marqué cette dernière alliance de mots d'un point d'exclamation. Palissot ne s'en scandalise pas tant, et, comme le rapporte Godefroy, dit avec raison : « En poésie, tout ce qui peut se dire d'une personne, peut se dire également de son bras, qui est pris

alors pour la personne même : bras renommé n'a donc rien de vicieux, c'est au contraire une de ces figures auxquelles on est tellement accoutumé par l'usage, qu'on ne les remarque plus. »

Ainsi nous n'avons fait que le récompenser
D'un bien où votre bras venait de renoncer.

(*Andr.*, V, 2.)

Laisse aller ton essor jusqu'à ce grand génie
Qui te rappelle au jour dont les ans t'ont bannie,
Muse, et n'oppose plus un silence obstiné
A l'ordre surprenant que sa main t'a donné.

(*Œdipe*, Epître à Fouquet.)

Ma main pour se donner attend l'ordre d'un père.

(*Psyché*, I, 3.)

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ;
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude.

(*Cinna*, III, 2.)

Périssent mon amour, périssent mon espoir,
Plutôt que de ma main parte un crime si noir.

(*Cinna*, III, 3.)

Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si sa main en devient honteuse et profanée,
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée.

(*Horace*, V, 1.)

Ils s'étonnent comment leurs mains de sang avides
Volaient sans y penser à tant de parricides.

(*Hor.*, I, 4.)

Par où sera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?

(*Cid*, III, 3.)

Emprunter le secours d'aucun pouvoir humain,
D'un reproche éternel diffamerait ma main.

(*Médée*, IV, 5.)

Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
(*Cinna*, III, 2.)

Corneille a écrit de même :

Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur
A peine à le (Nicomède) passer pour calomniateur.
(*Nic.*, III, 8.)

Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
Des monarques d'un sang qui sache gouverner.
(*Sert.*, V, 1.)

Sire, mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;
Ce sang qui tant de fois garantit nos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encore de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.
(*Cid*, III, 8.)

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot et l'a porté trop haut.
(*Cid*, II, 1.)

Tout mon sang révolté trahit mon espérance ;
Je trouve ma ruine où fut mon assurance.
(*Toison*, V, 2.)

... Mon âme est satisfaite
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.
(*Cid*, II, 4.)

Un souris chargé de douceurs
Qui tend les bras à tout le monde
Et ne vout promet que faveurs.
(*Psyché*, I, 1.)

CONCLUSION

Telles sont les locutions et les tournures que nous avons cru pouvoir appeler des idiotismes cornéliens. Telle est aussi, dans ses différentes parties, la loi d'après laquelle ils paraissent avoir été formés.

De cette étude, de ce recueil d'exemples, voici, rapidement esquissées, les conclusions qui nous ont semblé les plus vraisemblables :

a) Et d'abord, l'impression générale. C'est, avant tout, le besoin qu'éprouvait Corneille d'animer et de diversifier sa langue : les latinismes, les archaïsmes, les provincialismes qu'il n'a pas craint de ressusciter et d'employer, les emprunts fréquents qu'il a faits aux écrivains français du siècle précédent, ainsi qu'aux auteurs étrangers, italiens et espagnols, en sont une première preuve. Dans ses tragédies, il s'est également servi des termes nobles et des expressions familières ; il a eu recours aussi aux vocables scientifiques et techniques. Au début du xvii^e siècle, après tous les apports du xvi^e et de la Renaissance, la langue française n'avait pas encore atteint ce degré avancé de fixation qu'elle aura vers la fin du même siècle. Corneille mit à profit l'heureuse aisance qui en résultait, et put se permettre des hardiesses que les écrivains des générations postérieures durent se refuser. Parmi les idiotismes que nous avons relevés, beaucoup étaient heureux ; quelques-uns étaient obscurs et trop hardis ; mais tous facilitaient et variaient l'expression.

b) L'Académie d'abord, Voltaire ensuite, les ont critiqués pour la plupart, au nom de l'usage, voire même, comme l'a fait Voltaire, au nom de la logique et de la raison. Mais la raison qu'invoque le commentateur de Cor-

neille n'est pas la raison humaine, absolue ; c'est celle d'une époque, d'une génération et d'une partie seulement de la société, celle de Racine et de ses admirateurs. Et si parmi les nombreuses condamnations qu'ils ont portées, il en est que justifie le soin de la clarté et de la justesse, il en est aussi de nombreuses qui ne sont que des concessions fâcheuses aux puristes. Corneille a pu ne pas toujours se soumettre aux caprices de l'usage ; il n'est jamais allé contre le génie de notre race et de notre langue.

c) Une dernière remarque. En lisant le Commentaire de Corneille, on est parfois tenté de croire qu'il y a deux langues dans les œuvres de ce dernier : l'une belle, forte, précise, nerveuse, sublime, celle des bons endroits ; l'autre familière, basse, maniérée, précieuse, obscure, celle des mauvais. A nos yeux, le style de Corneille peut être inégal, suivant que le sujet soutient ou délaisse le poète ; mais sa langue est une ; et la même puissance de création, la même fécondité et la même originalité que l'on remarque déjà dans *Mélite*, la *Veuve*, la *Galerie du Palais*, apparaissent encore dans *Attila*, *Tite* et jusque dans *Pulchérie*.

L. VUILLARD.

CONTE RENDU

François DÉCHELETTE. — *L'Argot des poilus*. Paris, Jouve, 1918, in-12, 3 fr.

C'est un petit recueil, sans prétentions filologiques, de mots et expressions entendus au front et à l'arrière. L'auteur, « poilu de 2^e classe et licencié ès-lettres », a été un de mes correspondants dans l'enquête qui a servi de base à mon *Argot de la guerre*. Les souvenirs personnels sont complétés, pour les termes spéciaux à la navigation aérienne, par des renseignements que lui ont fournis quelques aviateurs et aérostiers. Ce qui caractérise ce petit volume parmi d'autres similaires, ce sont les développements humoristiques qui accompagnent un certain nombre de mots : qui voudra juger la « manière » de l'auteur n'aura qu'à lire, par exemple, les articles *bourrer le crâne*, *G. V. C.*, *marraine*, *Saint-Glinglin*. Il y a là d'amusants chapitres de psychologie militaire, qui aident à pénétrer la valeur des mots.

A signaler la grande extension prise chaque jour par l'abréviation, qui produit des formations bizarres comme *auto-chir* (automobile chirurgicale) ou *médauze* (médecin auxiliaire), ou encore *lâpe* (la peau). Les initiales, prononcées isolément, ou combinées quand leur lecture le permet, arrivent à former des mots étranges, et pourtant vivants dans certains milieux, comme *meufeu* (M. F., c.-à-d. aéroplane Maurice Farman), ou *ipsaré* (inspection permanente des services automobiles de la région de l'est) : voilà une langue dont la concision rendrait des points au turc de M. Jourdain ! Ces abréviations ne sont pas d'origine anglaise, comme le croit l'auteur ; elles se sont formées spontanément dans tous les pays : P.-L.-M., par exemple, date bien

d'un demi-siècle. — Pour les dérivés et composés, on remarquera : les dérivés des mots abrégés, comme *triculer*, donner un numéro matricule ; la vitalité populaire de préfixes savants comme *bi* (*bimoulin*) ; des formations sur le modèle de l'anglais (*saucisseman*), etc.

A relever quelques erreurs étimologiques. *Boche* n'est sûrement pas la métatèse de *schwob* : il faut remonter à « tête de boche » qui représente l'italien *boccia*, boule du jeu de boules, par l'intermédiaire du provençal moderne *bocho* (même sens) : les documents provençaux me permettent aujourd'hui de considérer le procès comme jugé. — *Chtimi* représente en patois du nord « c'est-il moi » (*ç't'i mi*). — *Clapser* n'a rien à voir avec le latin *elapsus*. — *Coquelosio*, eau-de-vie, semble l'altération d'une forme patoise *croque-l'osiau* (oiseau) ; cf. « étrangler le perroquet. » — *Entraver*, comprendre, n'a rien de commun avec « entrevoir » ; la forme primitive est *enterver*, mot du nord-est, qui représente *interrogare* (cf. le dict. de Godefroy). — L'allemand *kaput* n'est pas le latin *caput*, mais le terme de jeu de piquet *capot*. — La bibliographie demanderait à être complétée par les articles de Gaston Esnault (*Mercur de France*, 1^{er} et 16 avril 1918), bien plus intéressants que les opuscules de Claude Lambert et Marcel Subac, — et A. Dauzat, *L'argot de la guerre* (Paris, Armand Colin, 1918), qui a dû paraître quand l'ouvrage de M. D. était déjà sous presse. — A. DAUZAT.

LIVRES ET ARTICLES SIGNALÉS

Albert DAUZAT. — *L'argot de la guerre d'après une enquête auprès des officiers et des soldats* (Paris, Colin, 1918, in-16). — C'est la réponse à une question que se posent beaucoup de bons esprits : quelle est l'influence de la guerre sur l'évolution du français ? M. Dauzat y répond avec beaucoup d'agrément et de science. Après un chapitre d'introduction (le langage et la guerre), il fait très justement la part des mots qui n'ont pas été créés par nos soldats, mais repris par eux, soit dans l'argot de caserne, soit dans l'argot parisien (chap. II). Il distingue ensuite les mots nouveaux (chap. III), puis les emprunts aux dialectes locaux ou bien aux langues étrangères (IV). Il étudie les changements de sens, l'ironie, la métaphore ; les changements de forme, altération et abréviation des mots (V et VI). Il attire l'attention sur les argots spéciaux, formés au sein de l'armée suivant les milieux et les rôles : l'argot des cavaliers diffère de celui des artilleurs, par exemple, ou des infirmiers. L'indication des groupes d'information, un lexique des initiales, un vocabulaire général, achèvent de faire de ce livre, qui d'un bout à l'autre se lit avec plaisir, et est conçu pour être mis entre toutes les mains, un sérieux instruments de documentation.

P. H.

Gaston ESNAULT. — *Le poilu tel qu'il se parle* (Paris, Bossard, 1919, 603 p., in-16). — Ce copieux recueil de mots « poilus » a été rapporté du front par notre collaborateur Gaston Esnault. Aus mots personnellement notés par lui, il a joint, après contrôle, ceus que lui ont fournis nombre de témoins combattants, ceus aussi qu'il a puisés dans des textes écrits dont la sincérité n'est pas douteuse. Et toujours, avec toute la précision possible, il indique l'origine, la date, le milieu, de l'expression recueillie.

Les nombreux renvois (en abréviations, pour ne pas grossir

outre mesure le volume) gênent un peu pour la lecture courante du livre, mais sont la nécessaire condition d'une bonne utilisation des faits signalés, dans les recherches ultérieures. Les étimologies, les unes sûres, d'autres ingénieusement supposées, et les rapprochements avec les expressions formées par un procédé identique ou analogue, éclairent le commentaire sémantique. Il faut avertir le lecteur qu'un mot qu'on ne trouve pas à son rang alphabétique peut figurer dans un autre article : mais il y a, à la fin du livre, pp. 595-603, un index où les mots ainsi déplacés sont à leur rang alphabétique.

Kr. NYROP. — *Études de grammaire française* (Copenhague, 1919, 56 p. in-8). — Réunion de six études, traitées par M. Nyrop avec sa maîtrise habituelle. 1. *Onomatopées* : l'auteur complète ici une étude antérieure, il examine les mots nombreux récemment créés pour imiter le bruit produit par les armes à feu, et il ajoute quelques exemples à ceux qu'il avait précédemment cités, en particulier pour l'imitation des cris d'animaux. 2. *Mots abrégés*, il s'agit des mots réduits à leurs initiales : M. Nyrop rapporte à cette occasion d'amusantes anecdotes, il est trop indulgent, à notre avis, pour ce mode de formation, qui menace de défigurer la langue, et qui devrait être tout à fait exceptionnel ou momentané. 3. *Néologismes* : l'auteur examine l'influence de la guerre sur le vocabulaire français, signale des mots et des sens nouveaux. Il dit n'avoir pas trouvé *survoler* dans les dictionnaires ; ce mot est dans mon *Dictionnaire étymologique*, dont la 1^{re} édition est de 1912. 4. *Mots d'emprunt nouveaux*, d'emprunt interne, c'est-à-dire dialectal, ou externe, c'est-à-dire étranger. 5. *Haricot et parvis*, suite d'un article signalé t. XXX, p. 159.

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

ESSAIS DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

DEUSIÈME PARTIE ANIMAUS SAUVAGES (Suite.)

II. INSECTES.

I. — La guêpe.

Le nom de la guêpe, en France, pose plusieurs problèmes intéressants, d'importance inégale, que nous allons passer successivement en revue : lutte des deux types *vespa-wespa* ; remplacement du mot originaire par un autre nom d'insecte ; explication du limousin *bèko*. Disons dès maintenant que le premier nous paraît susceptible, grâce à la géographie linguistique, d'une solution satisfaisante ; que le second ne soulève pas de grosses difficultés ; que le troisième, au contraire, reste toujours en suspens : tout au plus espérons-nous avoir serré la question de plus près, en apportant de nouveaux matériaux.

I. — Lutte des types VESPA-WESPA.

Au latin classique *vespa* s'est opposé, sans doute dès l'époque mérovingienne, la variante *wespa*. La création de ce nouveau type paraît, *a priori*, devoir être demandée, comme pour divers mots similaires, à une influence germanique, en l'espèce à celle de l'ancien haut-allemand *wafsa* (même sens), qui nous permet de rétablir un gothique

(ou francique) **wāpsa*. La formule dubitative du *Dictionnaire général* peut sembler surprenante, étant donnée l'étroite parenté des deux mots : elle s'explique si l'on songe que l'allemand moderne *Wespe* ne s'explique lui-même que par une influence ancienne de *vespa*. Mais ceci n'exclut pas cela : le germanique peut fort bien avoir agi sur le latin vulgaire à l'époque franque, pour être à son tour contaminé, quelques siècles plus tard, par le voisin de l'ouest.

En tout cas, consultons la géographie linguistique. L'examen de la carte, facile à interpréter, suffit à lever tous les doutes et à confirmer que le changement de *vespa* en *wespa*, là où il s'est produit, est bien dû à une influence germanique.

L'aire à hachures verticales qui représente les parlers où le *v* de *vespa* s'est conservé¹, est dans un remarquable état de délabrement. A l'exception d'une assez vaste zone homogène dans le sud-ouest, elle est morcelée en nombreux débris², qui autrefois formaient un territoire compact. Ce territoire a été disloqué à deux reprises, dans des conditions différentes, par le développement de *wespa* d'abord, puis beaucoup plus tard, par le rayonnement du *guêpe* parisien.

Le premier phénomène s'est manifesté par une poussée, ou plus exactement par un ensemble de poussées venues

1. Peut-être pourrait-on faire une réserve pour la région de la Meuse et se demander si le *v* des formes *ves* (nous reviendrons sur l'*s*) ne représenterait pas un retour d'un ancien *w* à *v*. Ce serait à voir de près sur les différents points de la zone. Mais il semble bien que le *v* de *ves* soit l'héritier direct du *v* de *vespa*, d'après la comparaison de *cor* (= *veir* < *VIDERE*), *travœ* = traverse, tandis que le *w* reste dans *wat* (regarde) etc. (Cf. le texte de Domrémy, *Bulletin des parlers de France*, n° 8-9, pp. 216-218).

2. Nous en avons relevé deux qui avaient passé entre les mailles du filet de l'*Atlas linguistique* : un au S.-E. du Puy-de-Dôme, puis l'ilot (voisin) de Léotoing (N.-O. de la Haute-Loire). Mistral signale aussi *vespro* dans le Velay, où M. Edmont ne l'a plus trouvé.

de l'est. Une simple inspection de la carte montre que les aires à hachures horizontales (représentant les patois où *w* est resté *w*) s'appuient toutes à la frontière germanique. La première poussée, la plus puissante, est arrivée par la vallée moyenne de la Meuse (direction Liège-Reims); elle a séparé les *vespa* de Lorraine de celles de Picardie; elle s'est prolongée, dans la direction de Paris, jusque vers une limite que nous chercherons à préciser plus loin; à l'ouest elle a séparé les plateaus cachois de ceus du Vermandois et de l'Artois, qu'elle a contournés, pour remonter dans le Boulonnais¹ (où elle a rencontré une vague secondaire venue de Flandre). La seconde, qui était peut-être contiguë à la première en formant son aile gauche, s'est étalée, le long de la frontière linguistique, du pays Messin aux Vosges centrales. La troisième enfin, complètement indépendante, a déferlé de la Suisse allemande sur la Suisse romande et la Haute-Savoie: elle s'est brisée sur le Jura septentrional, mais, au sud, elle a débordé la Franche-Comté (comme le témoignent les points 20 et 33, jadis réunis à l'aire principale), et a pénétré jusque dans le Bugey et l'ouest de la Savoie, — peut-être même plus loin.

Si l'on doutait encore, après ce simple aperçu géographique, de l'origine germanique du changement *vespa* > *wespa*, nous pourrions en donner une autre preuve, indirecte. Car, sans parler du haut allemand *waḡsa* dont le haut Valais se fait l'écho (*wɛḡsa* = **wɛḡsa* > **wɛsfa* à 979, 988, 989), l'influence du gotique (ou francique) **wapsa*, ne s'est pas seulement manifestée sur l'initiale: elle a agi aussi — quoique dans une région plus restreinte — sur le cors du mot, en provoquant une métatèse *vespa* > **wɛpsa* (ou *wespa* > **wɛpsa*) que la phonétique romane est impuissante à expliquer.

1. Il y a hésitation entre *v* et *w* au point 299 (Boulogne-sud).

Un premier exemple nous en est donné par les Gloses de Reichenau, rédigées, on le sait, dans le nord-est de la France : voici d'abord *scabrones : wapces* (287), puis la glose 1148, qu'il faut lire, selon nous, *wespes, scabrones : wapces* (et non, comme Fœrster et Koschwitz, *wespes : scabrones, wapces*). Il est clair que le mot *crabro* (altéré par les scribes en *sc(r)abro*) n'était plus compris dans la région ¹, pas plus que *vespa* (altéré par la grafie en *wespa*), et que la forme usitée était *wapces* — autant dire un décalque complet du germanique.

Or une telle forme — avec des variantes — a vécu précisément dans les patois du nord-est. La wallon nous offre dans l'Atlas deus *weps*, précisément à l'extrême frontière de l'est, à Malmédy et à Bastogne (191, 184). Plus à l'ouest, nous avons de nombreuses formes *wes*, qui touchent d'un côté à *weps*, de l'autre à *wesp*, et qui peuvent, suivant les localités — ce serait une question à élucider, patois par patois — remonter au premier ou au second des deus types. L'influence vocalique du germanique s'observe également en plus d'un endroit : *wasp* (183, 186, 293), *was* (188), *wæ* (185)².

En Lorraine, aucune hésitation n'est permise : les *vos* de la Meuse, du pays de Vassy et des Vosges occidentales remontent fonétiquement à **vepsa*, comme les *wes* des Vosges orientales (67 à 88, 87 excepté) à **wepsa* ; il y a même deus *wæ* = *wapsa* (76 et 130)³.

1. Le mot, qui a vécu en Italie et en Provence, ne s'est pas maintenu plus au nord que la Franche-Comté. (Cf. Meyer-Lübke, *Rom. etym. Wörterbuch*, vo *crabro*, et *Atlas ling.*, *grevolò* (36) cité plus loin.)

2. Il faut joindre les formes recueillies par C. Bruneau, *Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne*, p. 460. (Il y a, notamment, de nombreux *wap*.)

3. Signalons quelques cas de *wep* devenu *wet* (241, 271, 280, etc.), changement analogique de finale, de date récente. — Dans la *Généalogie*

Quelle fut l'étendue originaire de l'aire *wespa*? Il est bien difficile de le déterminer, même approximativement, si l'on songe surtout qu'elle a dû être en progression constante à plusieurs époques. Mais deux phénomènes importants sont à noter :

Le premier est d'ordre fonétique : c'est la scission qui s'opéra dans le sud-ouest de la zone *wespa*, où l'initiale subit le processus $w > gw > g$. On sait que le début de ce phénomène est très ancien, et que, pour certains linguistes, il remonterait même au moins au commencement de la période mérovingienne¹ : toujours est-il qu'au x^e siècle le groupe *gw*, du moins dans certaines contrées, était déjà réduit à *g*, comme en témoignent les grafies *garnid*, *garder*... de la *Passion*. Mais le sentiment de la correspondance des deux sons a dû se conserver longtemps entre les contrées voisines : de sorte que la région parisienne, par exemple, a pu opérer le changement de l'initiale de *vesp-* pendant la période où elle prononçait *gw*. Je ne crois pas, toutefois, que l'influence du *w* picard de *wespe* ait pu se manifester, du jour où l'Ile-de-France eut réduit *gw* à *g* : l'existence du type *gwespe* dans la région parisienne serait donc antérieure au x^e siècle.

Les textes ne nous apprennent rien de plus à ce sujet. Même sans les Gloses de Reichenau, nous nous doubterions bien que la forme avec *w* était implantée dans le nord-est à la fin du viii^e siècle. Grégoire de Tours (cf. Du

des mots qui désignent l'abeille, qui a paru après la composition de la présente étude, M. Gilliéron (pp. 135-141) suggère deux hypothèses, dont la première, que nous préférons, est celle qui est exposée ici : il nous semble que la géographie l'impose. Des influences du roman sur le germanique n'empêchent pas des influences en sens contraire ayant agi avant ou après. Avec M. Gilliéron nous admettons que *apis* a dû contribuer à la dislocation et aux altérations de *vespa*.

1. F. Brunot, *Histoire de la langue française*, I, 69.

Cange, v^o *vespa*) cite *vespa* comme un mot populaire (*salvarum muscarum quas vulgo vespas vocant*), ce qui vaut la peine d'être noté : la présence du *v* va de soi, s'il s'agit d'un terme de l'Auvergne ou du Lyonnais (où le *v* persista peut-être encore des siècles) ; à peine offrirait-elle de l'intérêt s'il s'agissait d'un mot de la région de Tours. Quant au *guespa* de Constantin l'Africain (xi^e siècle, cité par Du Cange), il ne signifie rien ici, car ce texte n'a d'attache qu'avec l'Italie.

La limite entre *vespe* et *guespe* a dû rester sensiblement fixe pendant tout le moyen âge : limite fonétique qui, comme nous le montrent les avancées actuelles substantives (246, 235, 128, 130, 33, 20), devait laisser au *w*, *grosso modo*, le territoire (au nord et à l'est) à partir des départements actuels, de l'Oise, de la Marne, de la Haute-Marne, de la Haute-Saône et du Jura ¹.

La limite médiévale entre *guespe* et *vespe* est plus difficile à délimiter. Le Midi — on pourrait multiplier les exemples de Raynouard — paraît bien n'avoir connu que *vespa* ². Dans le Nord, au contraire, les formes avec *v* sont assez rares et devaient être déjà localisées dans le Nord-Ouest, en Lorraine occidentale et en Artois : Godefroy n'en cite que deux ³. J'ajoute que les exemples des écrivains, surtout en aussi petit nombre, et spécialement quand

1. Dans le *Supplément* de Godefroy, nous trouvons avec *te* : *tespe* (Marie, *Fabl.*), *tespe* (= *tespe*, Gautier de Coincy [Soissons]), *tespes* et *tespes* (J. d'Outremer), *tesples* (Fossetier, ms. de Bruxelles). Le premier est curieux, car Marie de France a généralement le *g* (*golpil*, etc.).

2. On a relevé seulement un exemple unique d'un dérivé (?) *guespillat* dans Marcabru ; M. Emil Levi met en doute le sens « piquer, taquiner » de Raynouard. Ne serait-ce pas une variante de *ga-pillar* ?

3. *tespes* (*Prat. de B. de Gord.*), *tespres* (Christine de Pisan) ; ajoutons le dérivé *tespare*, guépier (*Jardin de santé*). Encore le premier et le troisième exemple n'ont-ils guère de valeur, chez des écrivains qui ont traduit mécaniquement le latin.

il s'agit d'écrivains qui ont voyagé, ne sont pas probants pour un mot de ce genre : le *wespe* de Marie de France, qui vécut à la cour de Henri II Plantagenêt et chez qui on attendrait *guespe* (forme francienne) ou *vespe* (forme normande), n'est pas moins surprenant que le *vespre* de Christine de Pisan qui demeura à la cour de Charles V (dans ce dernier cas, il peut s'agir d'une influence méridionale familiale). Plus intéressant est le nom de lieu du Calvados, La Vespière (de 1370) relevé par Godefroy : il confirme — ce que l'examen de la carte eût suffi à prouver — que les « *vespa* » du Cotentin et du pays de Caux formaient naguère une aire homogène qui recouvrait au moins toute la Normandie.

Les formes avec *g* citées par Godefroy ne nous apprennent pas grand'chose : les *gueppe* de Robert Estienne, *guespes* d'Amyot, comme le surnom de *guespins* donné dès le xvi^e siècle aux Orléanais, nous attestent qu'à cette époque l'aire du *g* comprenait Paris, Orléans et Auxerre : mais, on l'a vu, elle occupait ces régions depuis quelques siècles.

Nous ne savons donc pas, d'après les documents que nous avons en ce moment, jusqu'où s'étendait *guêpe* dans le cours ou à la fin du moyen âge. La forme doit être relativement ancienne dans le Morvan, puisqu'elle a abouti aujourd'hui à *uyép* (106), qui suppose une palatalisation $g > y$, suivie d'une agglutination analogique¹. Même remarque *a fortiori* pour l'Indre et l'Indre-et-Loire, où la palatalisation est allée jusqu'à l'étape *jép* (points 401 et 404 de l'*Atlas* ; même forme chez Jaubert, à Loches d'après

1. Pour les formes *nep* (282) et *merp* (295), je suis convaincu, comme M. Gilliéron, qu'au cours de ses altérations, « guêpe » est tombée ici dans l'attraction homonymique de « nêfle » (*La généalogie...*, pp. 207-209).

J. Rougé, *Le parler tourangeau*, et dans la Vienne) ¹. Mais je ne vois aucun point de repère, pour l'instant, permettant de fixer une date, même approximative. L'incertitude est encore plus grande en ce qui concerne l'extrême ouest, de la Bretagne à la Saintonge (celle-ci connaît *yép*, Rolland, *loc. cit.*, et *Atlas*, passim).

Il est toutefois certain qu'à l'époque moderne, *guêpe*, propagé par la langue de Paris, a exercé un rayonnement considérable dans tous les sens. C'est pendant la dernière période (sans qu'on puisse encore apporter des précisions) que *guêpe* a coupé l'aire de *vêpe* en Normandie, qu'elle a refoulé et disloqué dans le Nord et l'Est *wep* et *vep*, et enfin qu'elle a gagné le Midi par trois courants principaux. Le premier, comme toujours, a descendu la vallée du Rhône, jusqu'à la mer, coupant l'aire « taon » sur laquelle nous reviendrons, et débordant longuement des deux côtés. Le second, par la vallée de la Sioule, a attaqué le Puy-de-Dôme, où il s'est heurté à des formations secondaires qui l'ont dédoublé : la branche principale s'est infléchie au sud-ouest, en séparant *vespa* de l'énigmatique *besca* que nous retrouverons plus loin. Enfin une autre forte vague, après avoir entamé au nord le plateau limousin, l'a contourné à l'ouest — fait désormais classique — pour déferler sur le Bordelais et rejoindre le précédent. Des avant-gardes sont déjà lancées dans le sud-ouest, jusque dans la région pyrénéenne.

En ce qui concerne le Puy-de-Dôme, les formes du tipe importé méritent quelques explications. Il saute aux yeux que le mot n'est pas fonétique dans toute la région des Monts-Dore : la finale est généralement un *e* (au lieu de *δ* ou *o*), qui trahit l'origine française ; l'*s* manque dans divers

1. Lalanne, cité par Rolland, *Faune tobulaire*, III, 270.

patois qui conservent *s* devant *k*, *t*, *p* (ainsi *dyèpâ* dans la région de Besse, *gèpe* au Vernet-Sainte-Marguerite) ; là même où l'*s* a été rétabli par un sentiment d'une loi de concordance qui n'est pas toujours exacte (certains patois forgeant *marmisto*, p. ex. Bagnols), le mot se présente généralement sous l'aspect bizarre de *gispe*, alors que la fonétique exigerait *gespâ*. Toutefois cet emprunt n'est pas tout récent, car des réactions aussi vigoureuses seraient impossibles à l'heure actuelle ; il est également antérieur à la palatalisation de *g* devant *ë* (phénomène sporadique mais non contemporain), puisqu'on relève *dyèpe* à Orcet, Corent, *dyipe* à Avèze, *dyèpâ* à Besse.

Voici la liste des formes du tipe *g* que j'ai relevées : 1° Nord-Est : *gèpo* (Saint-Remy-sur-Durolle, Bulhon, Beauregard-l'Évêque) ; 2° Est : *gépâ* (Saint-Anthème, Grandrif), *gipâ* (Saillant) ; 3° Ouest : *dyèpe* (Orcet, Corent), *dyèpâ* (Besse-campagne), *dyipe* (Avèze), *gépâ* (Roche-fort, Merlines), *gèpo* (Château du Cher, Saint-Sauves, Monton), *gèpe* (Saulzet, Le Vernet-Sainte-Marguerite), *gispe* (Murat-le-Quaire, La Bourboule, Singles, Tauves), *gispo* (Bagnols) ; 4° Sud : *gespâ* (Arvant, formant îlot).

Au sud-est, le tipe primitif *v* constitue une aire homogène qui occupe tout un massif montagneux, à peine débordé à l'ouest : Doranges, Saint-Germain-L'Herm, Le Vernet-la-Varenne, Saint-Genès-la-Tourette, Sugères, Sauxillanges, Usson, Saint-Étienne, Saint-Jean, Chagnat, Saint-Martin, Vinzelles, Lamontgie, Champagnat et environs, Saint-Jean-Saint-Gervais. Il s'étend sûrement plus au sud. Les formes (*vèipâ*, *vipâ*..) se présentent en général comme des singuliers refaits sur le pluriel ¹.

En résumé, depuis l'époque gallo-romaine, *vespa* a sans

1. Cf. A. Dauzat, *Morphologie du batois de Vinzelles*, p. 29.

cesse reculé, battu en brèche par *wespa* d'abord, puis par l'héritier de celui-ci, *guêpe*, sans compter qu'il a dû souvent céder la place à des succédanés locaux qui pourtant, nous le verrons bientôt, lui étaient sémantiquement inférieurs. Le tipe originaire s'est révélé constamment impuissant à résister aux attaques.

Quelle est donc la cause de cette infériorité ? Il faut la demander, une fois de plus, à la proximité homonymique, ou, si l'on préfère, à l'étimologie populaire. Du jour où *VESPERA* fut contracté en *vespra*, l'attraction s'imposait : *VESPA* devait tendre à devenir *vespra*¹. Partout où la confusion s'est produite, le mot était voué à la déchéance et à la mort : il était à la merci du premier concurrent, apparenté ou non, qu'il vint de Germanie, de Paris, ou qu'il surgît du vocabulaire local.

Les formes anciennes avec *r* se trouvent précisément là où le mot a disparu par la suite. Nous avons déjà vu un *vespre*, au XIV^e siècle (Christine de Pisan), en une région où le *v* ne devait plus subsister alors que dans quelques îlots. Rolland (*loc. cit.*) cite *vêpre* en Champagne, d'après Grosley : c'est un résidu isolé qui a échappé à l'*Atlas*, ou un exemple emprunté au sud de la Haute-Marne. Pour le Midi, Mistral nous donne *vespro* dans le Velay, où M. Edmont ne le retrouve plus : donc, derechef, forme en voie de disparition. Dans le voisinage, j'en relève un exemple à Léotoing (près Lempdes), et c'est précisément un débris isolé. Les formes actuelles avec *r* relevées par l'*Atlas* sont en bordure de l'aire *wespa*, comme *vepr* à 258, *behpro* à 719, dans des points menacés, comme 766 et les quatre points du Cotentin et des îles anglo-normandes (386, 395, 397,

1. Une autre création analogique, *wesple* (ci-dessus dans les ex. de Godefroy), n'a pas vécu.

398), ou dans des aires en pleine décomposition comme dans le nord de la Franche-Comté. (A 27, le mot s'est protégé par la formation d'un dérivé, *veprer*.)

Ce dernier exemple est d'autant plus concluant que cette aire franc-comtoise où *vep* > *vepr* est en pleine décomposition, est bordée à l'est et à l'ouest, là par des *wepr*, ici par des *gepr* nombreux, qui doivent sans contredit leur *r* à un *vepr* préexistant qui le leur a légué. Car ces deux formes n'auraient eu, sans cela, aucune raison impérieuse d'ajouter un *r* à leur radical. L'*Atlas* donne *wepr* à 33 (isolé au sud-ouest près de *vepr*, 43, 32), 51, 53, 63, 71, 72, 73, 74 (et *vepr* à 54, 75, 65...), Rolland (*loc. cit.*) *vouèpre* à Montbéliard ; l'*Atlas* a *gepr* (ou *dyepr*) à 23, 35, 36, 45, 56, 104, 110, 903, 316, 356 ¹, 458, et Rolland relève la forme dans la Côte-d'Or (ici l'influence de la langue de Paris et de l'école l'ont fait en partie disparaître). Citons enfin le bordelais *grespo* d'après Mistral, et rappelons l'altération *merp* du Nord (295).

Voici maintenant la preuve contraire ². Là où s'est produite la métatèse, dans le domaine *v* (et *v* > *b*), le tipe avec *v* (ou *b*) s'est conservé dans des aires homogènes et résistantes : en faisant disparaître l'homonymie, la métatèse a sauvé le mot. Ceci, du moins, pour un tens, car il est évident que, en Normandie par exemple, la langue de Paris finira, pour ce mot comme pour les autres, par imposer sa forme. Toute la Seine-Inférieure et le nord de l'Eure (sauf le point 258 précité et déjà menacé) disent *vrèp*. Fait plus significatif encore dans le Midi, à deux *bespro* (755, 766) s'opposent vingt-trois *brespo* qui occupent tout le sud-ouest.

La démonstration nous semble faite.

1. Celui-ci en Normandie entre les *vepr* du Cotentin et les *vrèp* du pays de Caux.

2. *Sublata causa, tollitur effectus*, disaient les anciens logiciens.

2. — *Substituts lexicologiques de VESPA*

Avant de faire appel à la forme de Paris — spécialement dans la moitié méridionale de la France — on a remédié à l'infériorité de *vespa* > *vespra* en créant des substituts régionaux.

Le procédé le plus simple a consisté à donner à la guêpe le nom d'un insecte voisin. Rien de surprenant, si l'on songe que le paysan n'observe guère la structure des insectes et confond volontiers des types fort différents. Dans des substitutions de ce genre, — nous en verrons d'autres exemples — le patois a toujours recours à un nom au moins aussi général, ou représentant une espèce au moins aussi commune. Ainsi le frelon (espèce du genre guêpe) sera souvent appelé guêpe, mais la guêpe ne sera jamais appelée frelon¹ ; l'abeille ou la guêpe, tout comme le taon, pourra prendre le nom de mouche, mais l'inverse n'a pas lieu, parce que la mouche est, de beaucoup, plus abondante que les autres insectes. Les noms spéciaux tendent à être éliminés pour des animaux de ce genre, qui intéressent médiocrement le patoisant.

Le bourdon a passé son nom à la guêpe au point 396 (*burdô*). Même phénomène à 702, avec un autre vocable : *burgodo*. La *burgauda* (ou *burgau*) désigne en effet le bourdon dans une région qui va des environs de Blaye à ceux de Lapalisse (voir l'*Atlas*, carte « bourdon »). Dans une partie de la Creuse, le mot a passé au sens « frelon » (d'après M. A. Thomas).

Mais c'est surtout l'abeille — himénoptère à aiguillon, de

1. Ceci n'est pas contredit par le fait que nous lisons au point 36 *grévolô*, *gèpr*. Le sujet a simplement donné à M. Edmont le nom des deux espèces de guêpes distinguées par le patoisant : la guêpe-frelon et la guêpe ordinaire.

taille voisine — qui devait spécialement servir de succédané. Nous avons tracé l'aire d'abeille = guêpe, dans la basse Auvergne : elle forme un croissant anguleux, qui tient du compas, et qui serre l'aire *vespa* entre ses branches : la tête est située dans la région de Clermont ; la branche orientale passe par Billom, Cunlhat, Ambert pour s'arrêter au sud-est de cette localité ; la branche occidentale remonte la vallée de l'Allier, entre « guêpe » (ouest) et *vespa* (est) pour aller au moins jusqu'à Brioude. Je suppose qu'elle rejoignait naguère le point 813 : peut-être même le rejoint-elle encore si, ce que je n'ai pas vérifié, le *gespa* de 812 est un îlot comme celui d'Arvant, ou un néologisme comme celui du point 807.

Comment expliquer la bizarre configuration de cette zone ? Je m'étais d'abord demandé si la confusion guêpe-abeille s'était produite là, et là seulement, où on ne faisait pas d'apiculture. Mais un examen attentif (confirmé par les observations de feu Michalias) m'a prouvé que *vespa* était conservé dans des localités où on n'élevait pas d'abeilles, et que « abeille », en revanche, désignait les deux insectes dans des communes où il y a des ruches. L'examen de la carte, joint aux considérations développées plus haut, suggèrent une explication plus probable : l'aire « abeille », qui représente un premier morcellement de l'aire *vespa*, s'est développée sur un pourtour qui avait dû être affecté par l'accident *vespa* > *vespra*. Il en reste une preuve, c'est le résidu *vespro*, qu'on trouve sur la périphérie, dans le patois arcaïque de Léotoing.

Il est intéressant de remarquer que, dans cette zone, « abeille » elle-même a éprouvé des substitutions lexicologiques : « guêpe » devenu « abeille » les a subies également, ce qui tend à faire supposer que la confusion est antérieure à ces changements, donc assez ancienne. Ainsi à

Issoire et aus environs (Le Broc, Vodable...), le nom de l'abeille a été refait d'après le nom de l'essaim : *burnyu* a créé *burnyâ* qui s'applique aussi à la guêpe. Même remarque pour l'est de Clermont (Malintrat, Gerzat), où abeille et guêpe se disent *bēnyâ*, formation analogue d'après le tipe *BENNIA ou *BENNIOLA = corbeille > ruche (cf. Meyer-Lübke, *op. cit.*, 1036).

Il arrive que le paysan ajoute quelque précision, surtout si on lui fait remarquer que la guêpe n'est pas l'abeille. Ainsi, pour « guêpe », on m'a dit à Cunlhat « *bēlyâ de tçâ* (abeille de champs), à Vodable *burnyâ dzônâ* (abeille jaune) ; à Madriat, veut-on spécifier, on dit : ce sont les « mauvaises », celles qui ne font pas le miel ; ailleurs les « sauvages » (cf. *bone vespe* dans Marie de France).

En ce qui concerne spécialement le tipe *abelha* = guêpe, voici les patois où je l'ai recueilli : *bēyô* (La Roche-Blanche, Mezel, Orcet [concurrentement avec *dyèpè*]), *beyo* (Cournon, Billom, Vic-le-Comte), *bēlyô* (Les Martres-de-Veyre, Saint-Georges, Sallèdes, Ambert, Beurrières, Tomvic), *bēlyâ* (Cunlhat, Chalus, Moriat), *bēlyâ* (La Sauvetat, Flat, Parentignat, Saint-Floret, Nonette, Madriat), *bēlyâ* (Brioude), *bulyâ* (Ludes-e, Auzat).

Abeille = guêpe se retrouve également en deux points du sud-est (861 et 882), qui devaient se rejoindre par le nord, car il est probable que la petite zone *vespw*, représentée sur l'*Atlas* par les Saintes-Maries de Camargue (871), est isolée depuis assez longtemps des *vespo* de l'est et de l'ouest, comme l'atteste l'altération de sa finale¹. Les aires « abeille » de Provence et d'Auvergne n'en formaient-elles qu'une autrefois ? C'est beaucoup plus dou-

1. Cette altération, due au dérivé *vespyè* (guépier), se retrouve plus au nord (*gepya*, -ye à 920, 931, 942...).

teus : le phénomène a pu se produire indépendamment dans deux contrées différentes. Il est certain toutefois que « guêpe » a rogné non seulement *vespa*, mais aussi plus d'une des aires secondaires formées sur ses flancs.

Ainsi l'aire taon = guêpe a été coupée dans la vallée du Rhône par l'invasion de *guêpe* : car c'est non seulement le même mot, mais la même forme *tôn(a)* (fém. de taon) qu'on retrouve d'une part au nord du Forez (819, 905, 803), de l'autre dans l'Isère (829). Cette zone devait être beaucoup plus vaste et devait être contiguë aux *bèlya* du Puy-de-Dôme, voire aux anciens *vespa* du Velay¹. De même la variante adjacente *šavā* (altération de TABANU au lieu de *TABONE), qui n'existe plus qu'au point 921, devait avoir un domaine bien plus étendu, et rejoindre les *vespa*, aujourd'hui disloquées, de la Savoie et de la Provence orientale.

La mouche a remplacé la guêpe, sporadiquement, sur quelques points. C'est le grand passe-partout auquel on a recours, faute de mieux, pour suppléer aux noms défail-lants de tous les diptères ou himénoptères ailés. Aussi ne doit-on pas s'étonner si on le trouve çà et là dans toutes les régions, parfois avec des précisions : « mouche-guêpe » ou « mouche à guêpe » (232, 209, 307), *mue a l'awiyô* et *mue agiyô* (mouche à l'aiguillon, mouche-aiguillon, 165, et au N. et au S. de 188, dans Bruneau, *op. cit.*, p. 460), *muskè k agilyè* (682 : mouche qui pique) ; tantôt seul (376). Il y a, on le voit, quelque flottement : on n'a pas trouvé l'épithète qui s'impose, comme celle qui a fait le succès de « mouche à miel ».

Signalons enfin quelques formations locales et métafo-

1. Le mot « guêpe » manque malheureusement chez M. E. Veÿ (*Le dialecte de Saint-Etienne au XVII^e siècle*), comme dans les anciens textes de la Basse-Auvergne.

riques : d'après l'aiguillon, *fisèlu* (741, de *fissar* = piquer), ou d'après la couleur, *òbrot* (89 : = *ambrotte*, dérivé de « ambre » ; cf. *ambrette*, centaurée jaune, dans le *Dictionnaire général*).

3. — « *bèko* » limousin.

Reste l'énigmatique *bèko* du Limousin. Nous avons agrandi l'aire de l'*Atlas* : 1° d'après M. A. Thomas ¹, qui a rétabli *bèko* = guêpe (et non abeille) au point 603, et qui l'a relevé dans diverses localités de la Creuse orientale ; 2° d'après nos recherches personnelles qui nous ont permis de retrouver le mot au nord-ouest de Clermont et de Riom (*bîkè* à Chanat, *bèkò* à Enval, *bègò* à Combronde).

Quelle est la forme originaire du mot ? Les exemples de la Creuse, comme l'a montré M. Thomas (*bièkò* parallèle à *tiètò* = *testa*) postulent un tipe roman *bèscà*. Ceus du Puy-de-Dôme ne sont pas tous probants : *bîkè* de Chanat postule bien *ès* + consonne, mais *bègo* semble altéré, et *bèkò*, à Enval, assonne avec *pèrò* = poire.

Il est certain que *bèko* a perdu du terrain, tout au moins au nord, car les formes limousines et auvergnates de *bèko* ont été séparées, à la suite de la poussée de « guêpe ». Mais reste le catalan *bagot* = abeille ², qu'il semble bien difficile de séparer de cette racine, d'autant plus qu'il concorde, d'une façon troublante, avec le *g* de Combronde (*bègo*) et de Chénérailles (*biègo*) ³.

Faudrait-il donc revenir, en la corrigeant, à l'hipotèse,

1. *Romania*, XXXV, 139.

2. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXIX, 402.

3. Cette forme explique l'*abigè* = abeille, que M. Gilliéron a relevée au point 804, et qu'il déclare inexplicable (*op. cit.*, p. 88, n. 3) : *abigè* est un croisement entre *abelha*, et *bega* qu'on trouve à l'ouest de 804 au sens de « guêpe ».

émise par M. Meyer-Lübke ¹, d'un *becos* gaulois, donc préexistant à *vespa* qui ne l'aurait pas complètement éliminé ? Les formes catalanes, d'une part, auvergnate et limousine de l'autre, en seraient les résidus ; les types avec *g* représenteraient la tradition fonétique. Mais alors comment expliquer *beko* ? par l'influence de *bec* ? Et *besca* ? par un croisement avec *vespa* ? Ce serait bien invraisemblable. L'hipotèse de Chabaneau, supposant une métatèse des éléments labio-palataus, *gespa* > *beska* (ou *guespa* > *beskwa*) est plus plausible, bien qu'elle soulève quelque objection ², spécialement, p. ex., l'ancienneté, assez surprenante, en Limousin, d'un type *wespa* dû à l'influence germanique.

M. A. Thomas a postulé naguère un type *BESQUA, avec lequel *bêgo* et *biêgo* s'expliqueraient comme des déformations récentes (et *bêko* de 624 par une influence du nord). Resterait à prouver l'indépendance du catalan *bagot*, qui pourrait, somme toute, avoir à faire ailleurs (peut-être tout simplement à APICULA ?). Mais alors que serait ce *BESQUA énigmatique ? Aurait-on le droit de songer à une « *Umgekehrte Sprechweise* » qui, dans une certaine région de la Gaule, aurait induit les indigènes à prononcer *VESQUA au lieu de VESPA, parce que le QU latin, dans les mots à racine commune, s'opposait au P gaulois ³ ? Nous avons un

1. *Rom. etym. Wærterbuch*, 1014.

2. Fonétiquement la métatèse supposée par Chabaneau est assez difficile à admettre, car je ne vois guère d'exemple d'une permutation dans laquelle les consonnes n'échangent qu'un élément (ici labial et palatal) en gardant l'autre (sourde-sonore). On pourrait supposer la métathèse normale et complète *guespa* > **pesgua*, puis le changement de *p* en *b* sous l'influence d'(a)*belha*. L's sourd pourrait expliquer le passage postérieur de *g* à *k*, comme dans BUXIDA *boiste*, MUCIDU *moiste*, PROMUSCIDA *promoiste*. Les formes avec *g* (*bêgo*, *biêgo*) seraient alors les témoins de l'étape arcaïque. (Communication de M. A. Thomas.)

3. Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, II, 371 et n. 7 (PETOR ou PETRU = QUATTUOR ; PEMPE = QUINQUE).

flottement analogue pour le nom du pinson (supposant *PINCIONE d'une part, *QUINCIONE de l'autre). Mais le *b*? On pourrait penser à l'influence d'(a)*belha*.

On le voit, nous avons beau tourner le problème sur toutes ses faces, il est difficile d'arriver, à l'heure actuelle, à une solution satisfaisante. Attendons, en espérant que de nouveaux documents nous l'apporteront un jour.

2. — La fourmi dans le centre de la France.

Types *beleta*, *borrola*, *amaža*.

J'ai eu l'occasion de consacrer dans la *Romania*¹ deux petites études aux représentants du gotique *AMAITO dans la France centrale. La publication de l'*Atlas linguistique*, depuis la première, puis mes recherches personnelles m'ont apporté de nouveaux documents, si bien que la question demande à être entièrement reprise. Elle est d'ailleurs en connexion avec la répartition d'un autre tipe, *beleta* = fourmi, que nous allons d'abord liquider.

beleta = fourmi occupe une petite région homogène de patois arcaïsants, sur les confins du Puy-de-Dôme, de la Haute-Loire et de la Loire. L'*Atlas* a relevé le mot aux points 816 (Loire) et 817² (Haute-Loire). Je l'ai trouvé, pour ma part, à la Chaise-Dieu, et dans la pointe sud-est du Puy-de-Dôme, sous la forme *belètà*, *belètò* (Le Fayet-Ronnayes, Doranges, Arlanc, Bcurrières, Tomvic, Sail-

1. XXX, 115 à 118, et XLIV, 253-254.

2. Comme « guêpe », « fourmi » manque malheureusement dans les anciens textes foréziens analysés par M. Veÿ, et dans ceux de la Basse-Auvergne.

lant, Saint-Romain). Mais je l'ai découvert — fait beaucoup plus intéressant — dans deux îlots assez éloignés, l'un à Moissat, l'autre à Mirefleurs, en pleine aire *mwidè* (une des dérivations, que nous allons voir, de *AMAITO).

Le changement de sens, qui a fait appeler « belette » la fourmi, a-t-il pu se produire spontanément et indépendamment ici et là ? Nous ne le croyons point, car s'il est une métaphore qui ne s'imposait pas, c'est assurément celle-là : tandis que l'animal que nous appelons en français *belette* est réellement un animal gracieux et a été dénommé « la jolie » dans diverses langues ou patois¹, nous ne trouvons rien de tel pour la fourmi, qui est au contraire regardée par le paysan comme une « sale bête ». Le fait a pu se produire sur un point pour des raisons particulières, mais il ne peut être qu'exceptionnel. Ces motifs d'ordre psychologiques, joints à l'examen de la carte, nous permettent d'assurer l'existence d'une aire ancienne beaucoup plus vaste, qui joignait Moissat et Mirefleurs à la zone de la Chaise-Dieu et d'Arlanc ; *beleta* devait recouvrir toute l'aire *mwidè* au sud de Moissat : nous en aurons la confirmation en étudiant le tipe suivant.

Il est possible que *beleta* s'étendît aussi plus loin du côté du Forez : mais nous manquons de documents. Au sud, le tipe *borrola* (*burōla* 825, *burūlo* 826) doit être une formation récente qui s'est superposée, soit à *beleta*, soit à *formic*. Le sens est clair : c'est, avec un autre suffixe, la même racine que *bourret* (voir notre étude antérieure sur « taureau ») : la fourmi a été surnommée la « brune », ce qui s'explique fort bien.

Comment s'est créée l'aire *beleta* ? Elle doit être ancienne, si l'on songe qu'elle est antérieure à la pénétration de *mwidè*

1. Notamment en ancien anglais, en danois, en bavarois et en rouergat, d'après le *Dictionnaire général*.

dans la région entre Allier et Dore. Pour quelle cause ce mot assez médiocre a-t-il pu supplanter FORMICA, qui semble bien constitué pour la résistance ? Il fallait que ce mot eût subi un accident local. Faut-il admettre que, dans cette contrée, FORMICA ait subi la contamination de FORMOSA, ce qui expliquerait le remplacement par un dérivé de BELLUS à l'époque où, dans la langue, BELLUS se substitua à FORMOSUS ? On pourrait voir un résidu de ce FORMOSA > *FORMISA dans le nom de la fourmilière, précisément sur les limites de l'aire *beleta*¹ : *frumiꝛeyra* au point 814, *furmiseri* au point 808. Aucune de ces formes ne peut s'expliquer ni traditionnellement par FORMICARIA, ni par l'influence du français *fourmilière*.

Il est à remarquer que la décomposition de la partie occidentale de l'aire *beleta* = « fourmi » a laissé des résidus en dehors des deux îlots de Mirefleurs et de Moissat. Le mot, se trouvant disponible par la substitution de *maꝛ(e)de* > *mwidē*, a pu prendre d'autres significations, — ce qui prouve qu'il conservait encore le souvenir de son origine sémantique. Si l'on se reporte à la carte « lézard gris » que nous avons donnée, on verra que *beleta* = lézard gris occupe précisément les environs de Mirefleurs. Au sud-est, à Saint-Jean-en-Val, *belēta* désigne la belette blanche, par opposition à *mātyālā*, belette brune ; mais ici l'influence du français est possible, voire probable. Il faut mettre à part le *bēle*, *bēlētā* = aïeul, aïeule, de Vinzelles et environs : car il s'agit ici d'une création directe et indépendante, d'après *bel*.

Le tipe germanique nous retiendra plus longtemps. Notons d'abord qu'il règne sur un territoire beaucoup plus vaste

1. Dans l'aire *beleta*, la fourmilière est toujours désignée par *beleta*.

que nous ne le croyions en 1901, puisqu'il englobe, outre les régions que nous avons citées alors, tout l'Allier, la majeure partie de la Loire, le Rhône entier et le sud-ouest de Saône-et-Loire.

Dans une note ajoutée à mon article, Gaston Paris avait émis quelques doutes sur la possibilité d'une racine germanique. J'avais postulé, en effet, un tipe *AMAIZ-, et mon regretté maître objectait, non sans raison, qu'on ne voyait pas comment une forme de l'ancien haut-allemand, après avoir subi la *Lautverschiebung* ($t > z$), se serait introduite à cette époque tardive dans le centre de la France et pas ailleurs. Je crois que M. Meyer-Lübke a mis tout le monde d'accord en proposant¹ un prototype AMAITJA, qui convient à merveille pour rendre raison de nos formes romanes. Je suppose, jusqu'à preuve contraire, que la linguistique germanique l'autorise; pour nous, nous n'avons plus rien à objecter.

Tous les exemples que nous possédons de la Creuse, du Cantal, de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme (à l'exception pour ce dernier de Saint-Anthème à l'extrême est, du point 801 et de Buxières-sous-Montaigut au nord-ouest), reposent sur une forme primitive romane *mazede*. Au contraire, au nord et à l'est — Berry, Bourbonnais, Charolais, Lyonnais, Forez et confins du Puy-de-Dôme —, nous avons la forme *maz*, qui, à l'est, au sud et à l'ouest de son domaine, s'adjoint des suffixes : suffixe -ELLU et -İTTU à l'ouest (*ma-seaux*, pl., dans Bounin; *masés*, pl., dans George Sand; formes berrichonnes actuelles *mazé*, *mazeau*, *maziau*, — le tout cité par Godefroy, v° *masel* 2; — *maset*, m., *masette*, f. [et dérivé *maselière*], dans Jaubert; — *mazé* 503 (et près de 600, à Châteaumeillant, où le mot est féminin d'après l'an-

1. *Op. cit.*, 394.

cien *a* initial, communication de M. A. Meillet), *mazyé* 800, *māzél* 803, dans l'*Atlas* : il a dû se produire des confusions entre *-el* et *et* après la chute de la consonne finale ; il se peut même que *-ELLU* existât seul autrefois) ; suffixe *-OTTU*, *-OTTA* dans le Forez et le haut Beaujolais (*māzòtò*, Saint-Anthème [P.-de-D.] et 808 ; *mazætæ*, Leigneux [O. de la Loire] ; *mazüè*, 818 ; *mwaʒot* 819 ; *mazæt* 908) ; *-aille*, *-ouille* dans le bas Lyonnais (*mwoʒoyi* 911, *mwoʒul* 914) ; *-wèr* (*-oire* ?¹) dans le Charolais (*mazwèr* 909, *māzwèr* 907). L'histoire de ces dérivés demanderait à être précisée dans chaque région² : mais il est hors de doute qu'il s'agit de suffixes ajoutés au mot primitif *maz*, conservé dans la majeure partie du Bourbonnais, le nord-ouest du Puy-de-Dôme et de la Loire.

Donc *maz* d'une part (ancien *maze*), *mazede* de l'autre. Comme je l'ai dit dans l'article précité de la *Romania*, aucun suffixe, ni latin vulgaire, ni roman, ne peut rendre raison de cette dernière forme : on ne peut l'expliquer que par l'entrée du mot, tout armé d'un suffixe germanique, dans les parlers romans. Il s'agit, je le rappelle, du suffixe neutre atone *-īdī*, *-īti*, qui sert à former des collectifs en ancien haut-allemand³.

Par contre, je ne crois plus à l'introduction, en gallo-latin, d'un *t* antérieurement à la sonorisation du *t* intervocalique. La forme *mwiłā* de Grandrif, que j'avais considérée comme une contraction très ancienne **amazīti* > **mazte*, me paraît devoir être expliquée tout autrement : si on remarque qu'elle est isolée et qu'elle se trouve précisément sur la

1. Il se peut que *mazwèr* soit une métatèse de *mwaʒèr* (cf. les formes lyonnaises et foréziennes où l'*m* a visiblement labialisé l'*a*).

2. Il se peut que dans certains cas *maz* soit une formation en retour d'après *mazet*, par dédiminutivisation.

3. *Romania*, loc. cit., pp. 117-118.

limite de l'aire *beleta* et de la sous-aire *mazota*, on admettra plutôt qu'il s'agit d'une altération récente de *mwidd* (tipe des patois contigus à l'ouest) en *mwitd*, sous l'influence des formes avec *t* du sud-est et du nord. Mon hypothèse primitive supposait que le mot aurait atteint les montagnes de Grandrif (S.-E. d'Ambert) dès le v^e siècle, ce qui me semble aujourd'hui invraisemblable : à cette époque les colonies wisigotiques commençaient à peine à s'installer dans la basse-Limagne.

Il faut donc concevoir que le mot a pénétré dans le gallo-roman à partir des vi^e-vii^e siècles environ, sous la forme *AMAITJĬDĬ, avec un *d* analogue à tous les *d* indigènes provenant du *t* intervocalique latin. D'où *amazede*, qui dut être primitivement masculin, mais qui ne tarda pas à devenir féminin. Il ne me semble plus que la cause première de ce changement doive être demandée uniquement à l'*a* initial (*l'amazede* > *la mazede*), car cet *a* est conservé au point 708, auquel il faut joindre l'*amazeda* de Deribier de Cheissac, l'un et l'autre tout à l'extrémité de notre aire : donc à l'époque assez tardive où le mot gagna la région de Bort et le Velay, il avait encore son *a* initial ¹, et la conservation de cet *a* n'a pas préservé le genre primitif. Le suffixe, isolé en roman, a dû, dès le début, être senti comme féminin (la finale *e* a été souvent, pour cette raison, changée en *a*). Les deux influences se sont d'ailleurs combinées.

Devons-nous maintenant admettre, en regard de l'*amazede* du sud, que le *maz(e)* du nord et de l'est représente AMAITJA sans suffixe, ou remonte, lui aussi, à *AMAITJĬDĬ, par chute du *t* intervocalique (comme LAMPA(D)A > *lampe*) ?

1. Toutefois il avait déjà perdu son *a* au xvi^e siècle dans le Berri (ex-précité de Bounin). On pourrait supposer sans doute que *mazede* a repris récemment un *a* par le phénomène inverse (*la mōra* > *l'amora*) : mais c'est peu probable, car c'est l'aférèse qui est de beaucoup la plus fréquente dans la région.

Bien que la fonétique nous laisse le choix, je préfère la seconde hypothèse, pour plusieurs raisons : 1° Si l'on acceptait la première, il faudrait supposer qu'il a existé deux foyers de rayonnement du mot, sous deux formes différentes : il est bien plus vraisemblable qu'il n'y en a eu qu'un seul, situé sur les confins de la basse Limagne et du Bourbonnais, où les colonies germaniques devaient occuper un territoire assez vaste ¹. — 2° La limite entre les types *maʒ(e)* et *maʒede* est à peu près exactement celle qui sépare les formes avec *d* et sans *d* dans les mots possédant à l'origine un *t* intervocalique latin ² : une telle coïncidence sur une pareille longueur ne peut être due au hasard ; il s'agit donc d'un phénomène fonétique et non d'une répartition lexicologique. — 3° Enfin le type AMAITJA de M. Meyer-Lübke me paraît une simple conjecture quant à la finale. Le mot ancien haut-allemand a un *o* terminal. Or un type *AMAITJO aurait abouti, dans le Bourbonnais et le Berry, à *amas* > *ma* et non à *amaʒe* > *maʒ*. Ajoutons que Jaubert nous donne *mase* (et une variante *mare*, avec rotacisme), masculin ³, qui répond fort bien au genre primitif d'*AMAITJĪDĪ.

Passons maintenant en revue les variantes du type *amaʒede*.

La fonétique a produit une première scission. Au nord-

1. Nous ne connaissons malheureusement pas par l'histoire l'emplacement de ces colonies.

2. Les deux limites passent également entre Saint-Anthème et Grandrif, Leigneux et Saint-Remy-sur-Durolle. Au nord, on trouve des *d* sur la lisière de l'aire *maʒ-* (Randan, point 800) : mais les conditions fonétiques ne sont pas absolument les mêmes dans *amāda* (AMATA) et *amāʒede*.

3. Le genre de *maʒ* de l'*Atlas* n'est pas indiqué ; *maʒé* (503) et *maʒi* (800) sont masculins, *maʒe'* fém. à Châteaumeillant. Notons à Buxières (nord de 801), *maʒē*, pl. *maʒā* (fém.), comme tous les mots de la première déclinaison.

est (a)*mazede* s'est contracté en *mazde* > *mayde*¹ ; à l'ouest et au sud s'est produit le même glissement d'accent que dans *lampeza* > *lampeza*, *lagrema* > *lagrema*, etc.

Examinons d'abord ce dernier groupe. Le couple *d-ʒ* a pu permuter. Ce fait s'est produit indépendamment, au nord-ouest du Puy-de-Dôme (*mādzē* à Château-du-Cher ; *mādzē*, pl. *mādzé* [comme *omé*] à Châteauneuf-les-Bains) et à l'est du Cantal (*Atlas* : *madjē*, 719). — L'*e* tonique, issu de *é*, peut disparaître par suite d'une syncope récente (*māzda* 812 ; *māzde* 601, *māzdo* 602, mais l'*e* reste à Bellegarde [communication de M. A. Thomas]; cf. à Vinzelles, *corrēja* > *kurdzā*, etc.). — A signaler enfin, outre le passage précité de *e* final à *a*, l'épenthèse d'un *r* à la terminaison (par analogie avec le suffixe *-edre*), l'attraction de l'*e* tonique par l'*ā* protonique ou *vice versa*, et l'addition d'un suffixe (*-ēi* = *eir*, ou *-i*). Reste au point 813 la forme *mēzer*, masculin (dér. *mēzeryé* = fourmilière), dont la finale est énigmatique.

Voici la liste des variantes du type *mazēde* que j'ai relevées dans la Basse-Auvergne (tous féminins, sauf indication contraire) : *māzēde* (Chalus, Nonette, Les Pradeaux, Parentignat, Chagnat), *mēzēde* (Thuret, Malintrat, Montferand, Orcet, Auzon), *mēzēde* (Les Martres de Veyre), *mēzēde* (Aigueperse), *māzēde* (Montaigut-le-Blanc), *māzēdā* (Sauvagnat, Sainte-Yvoine, Vodable, Madriat, Moriat, Arvant, Vieille-Brioude), *māzēdre* (Saint-Floret, Ludesse), *mēzēdre* (Pardines, Authezat, La Sauvetat, Monton), *mēzēdrēi*, masc. (Corent), *mēzēdēirō* (Le Cendre), *mēzēdī* (Enval, Saint-Denis-Combarnazat), *māzād̄yi* (Vinzelles et environs, Esteil, Saint-Jean-Saint-Gervais).

1. Écartons tout de suite une objection. Ce *mayde* ne peut provenir directement d'un gotique **amaila*, car, dans la région, *ai* roman évolue tout différemment de *a + s* amuie, groupe postulé ici par tous les patois.

Donnons en regard les variantes du tipe *maz̃de* > *mayde*. Je n'ai relevé la non-labialisation du groupe *ay* qu'aus deus extrémités : *mèdyi* à Combronde, *mèidyè* à Ambert ; partout ailleurs s'est effectuée l'évolution *ay* > *oi* > *wi*, *wé* : *mwide* (Usson, Vic-le-Comte, Saint-Maurice) *mwèide* (Flat), *mwède* (Laps), *mwèdre* (Bulhon), *mwidre* (Saint-Remy-sur-Durolle, Thiers [806]) ; *mwitd̃* (Grandrif) ; *mwidyi* (Saint-Étienne-sur-Usson, Saint-Jean-en-Val), *mwèidyi* (Sugères), *mwèidyè* (Cunlhat, La Roche-Noire, Saint-Georges, Pérignat), *mwidyè* (Saint-Julien-de-Copel, Billom), *mwèdyè* (Mezel).

On remarquera : 1° que la féminisation de la finale, abondante dans le premier domaine ¹, est inconnue dans le second, à l'exception d'un point, à l'extrême sud-est (Grandrif, influencé par *beleta*) ; — 2° qu'en revanche le suffixe *-i* occupe la majeure partie de la seconde zone et seulement une petite fraction, contiguë à la précédente, de la première ; — 3° que l'accident *-de* > *-dre* s'est développé indépendamment, ici et là, dans deus petites régions, également homogènes, mais sans rapports entre elles (Saint-Floret-Monton et Thiers-Bulhon). En effet, l'analogie du suffixe *-dre* était plus impérieuse que l'agglutination du suffixe *-i* ².

La limite entre les deus zones, *maz̃de* et *mayde*, mérite d'appeler l'attention. En réalité, il y a deus sous-aires *mayde* : un ilot dans la région de Combronde, et une aire beaucoup plus vaste qui a des limites très remarquables. *mayde* est en effet séparé, à l'ouest, de *maz̃de*, très exacte-

1. L'*Atlas* l'a relevée à 602 (Creuse), 708 (Corrèze), 709 (Cantal), 812 (Haute-Loire), 807 (Puy-de-Dôme).

2. Il semble bien, d'après la 2^e zone, qu'il s'agit non d'une analogie d'après un ancien *formic*, mais du suffixe *i* atone de l'ancienne langue ; les *mazadi*, avec *i* tonique, sont dus sans doute à l'influence des *mwidi* voisins.

ment par le cours de l'Allier, depuis la région en aval de Maringues jusqu'à la hauteur d'Issoire; d'Issoire au Fayet-Ronnayes, où commence *beleta*, la limite s'écarte de l'Allier, laissant à *mayde* le rebord de la région montagneuse.

Un état de choses semblable ne peut représenter le libre jeu des lois fonétiques. Aucune limite fonétique, dans la contrée, ne suit le cours de l'Allier, si ce n'est accidentellement entre deux ou trois communes. Une fois de plus s'affirme la réaction des mots les uns sur les autres. La limite primitive entre *mazède* et *mazde* > *mayde* devait être orientée, comme les similaires, du nord-ouest au sud-est : de son point de départ, qui nous est conservé, entre Enval et Combronde, elle devait couper la plaine d'Ennezat et se diriger vers Moissat où elle rejoignait l'aire *beleta*. Ceci s'accorde au mieux avec ce que nous savons de l'extension ancienne de ce dernier mot : *mayde* a brisé et disloqué au sud l'aire *beleta*, tandis que *mazède* a coupé (en poussant au nord) la zone *mayde*. Aujourd'hui *mazède* (point extrême : Saint-Denis-Combarnazat) touche l'aire *maz* qui commence à Randan : encore n'est-il par sûr que la *mazèlò* de Randan, que j'ai relevée (on dit aussi *mazèléro*) ne recouvre pas un ancien *mazède*, soit par altération de la finale, soit par une influence bourbonnaise ¹.

Au sud, il nous paraît certain que *mazède* était installé dans la région du Lembron et sur la rive droite de l'Allier, de Lamontgie à Auzon, avant la dislocation de l'aire *beleta* par *mayde* : car les patois montagneux offrant, en lisière, les *mwidyi* actuels sont plus arcaïsans que leurs voisins du sud-ouest ; ils occupent une crête contre laquelle la vague de *mazède* s'est jadis brisée.

1. *mèzèdè* va jusqu'à Aigueperse, où le dérivé (fourmilière) est *mèzi* nous sommes ici encore à la lisière de l'aire *maz*, avec les contaminations possibles.

L'expansion générale du tipe *amaz-* est donc facile à reconstituer. De la basse Limagne, un premier courant (*[a]mazède*) a remonté vers le sud le couloir de l'Allier, rasant la base des premiers contreforts, de Montferrand à Orcet et Monton ¹, séparant *formic* de *beleta*, puis s'est étendu en éventail, en remontant les vallées de la Rue, de l'Alagnon, de l'Allier. La limite que nous traçons dans le Cantal et le Velay, établie avec les seules données de l'*Atlas*, est très approximative : faite d'après un relevé des communes, elle serait sans doute encore plus expressive.

Au nord, le flot s'est largement étalé, vers le Berry d'une part, en contournant et rongant les plateaus de la Combraille et de la Marche, puis à l'est sur le Charolais et le Lyonnais pour s'arrêter à la Saône, après avoir contourné les monts du Forez. Enfin a eu lieu (par une poussée au sud) la rupture de l'aire *beleta* par *mayde*, et de *mayde* (par une poussée au nord) par *mazède* descendant la rive gauche de l'Allier.

A partir d'une époque qui doit être assez récente, la langue de Paris, venant à la rescousse de « fourmi », a fait, à son tour, quelque peu reculer *amaz-* dans le nord. L'exemple de Bounin, jurisconsulte de Châteauroux, nous prouve qu'au xvi^e siècle *masel*, *maseaux* s'étendait un peu plus loin dans l'Indre. La *furmi* des points 504, 505 et surtout 600, me paraissent d'incontestables néologismes. De même à 702, où le fait est évident, d'après l'opposition entre *frumi*, fourmi et *mazk'i* (= *mazedyi*) fourmilière. Sur tout ce pourtour l'aire tracée est forcément très peu précise, de même qu'en Saône-et-Loire, où il faudrait des documents plus nombreux pour apprécier si le *fræmi* de 906 est un îlot, résidu d'un ancien *formi(c)*, ou au contraire s'il

1. Points extrêmes de l'aire *formic* au nord-est : Châteaugay, Romagnat.

marque un retour offensif du français, jalonné peut-être le long de la Loire par un couloir entre 903 et 907 : *a priori*, nous pencherions plutôt pour la seconde hypothèse.

Par contre, après une étude minutieuse faite sur place, nous estimons que, dans l'ensemble, les formes de l'ouest du Puy-de-Dôme représentent bien le *formic* traditionnel, qui n'a été entamé, dans cette région montagneuse et arcaïsante, ni par *beleta*, ni par *amaz-*. Certes bien des formes ont subi récemment l'influence de la langue de Paris, voire ont été complètement francisées : ainsi les *furmi* (705) et *frumi* (703) de l'*Atlas*, comme les formes suivantes que j'ai recueillies : *furmi* à Rochefort et Chanat, *furmiyo* à La Bourboule. Mais voici une nombreuse série d'exemples de la forme indigène : dans l'*Atlas* *fèrmè* (706) (et à l'ouest *firmè* 707, *furmè* 704, etc.) ; recueilli personnellement : *fèrmè* (Mont-Dore)¹, *firmè* (Tauves, Picherande, Latour), *fèrmè* (Singles), *furmè* (Avèze, Sayat, Châteaugay), *furmò* (Bagnols), *fèrmo* (Romagnat), *fårmi* (Aydat). Cette dernière peut être influencée par le français, comme le *fèrmi* de Saulzet et du Vernet-Sainte-Marguerite, et le *fårmi* de Besse : encore n'est-ce pas certain. Il est plus vraisemblable que le féminin (que j'ai toujours observé) a été ramené par le français dans le Puy-de-Dôme : les formes relevées à l'ouest par M. Gilliéron, à partir de 706, sont restées généralement masculines.

Autre preuve de l'ancienneté de *formic* dans l'ouest du Puy-de-Dôme, comme dans le Velay : c'est la survivance des représentants de FORMICARIA : car à côté du *furmiyëra* francisé de 705 (cf. *furmiyëro de mēzēdrè* à 805), voici *frumidzéra* à 703, *farmidzëra* à 815, auxquels je joins le *firmedzèi* de Latour.

1. Mon sujet était plus arcaïsant que celui de M. Edmont : j'ai déjà eu l'occasion de le remarquer.

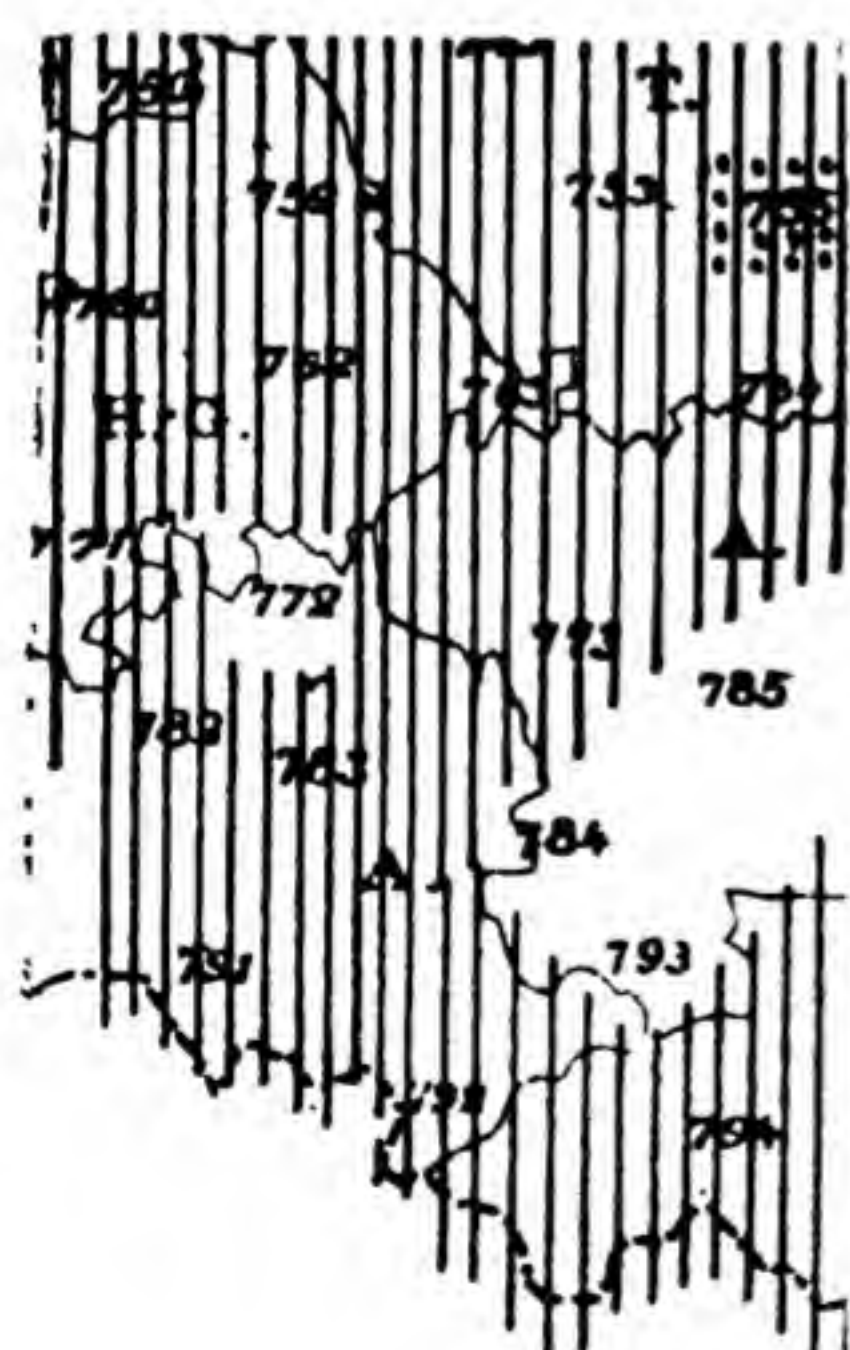
On remarquera que les représentants indigènes de *formic* sont très altérés. Il s'est opéré souvent un recul d'accent, fréquent dans la région quand la tonique porte sur une voyelle finale grêle (*i* ou *é*)¹; de son côté, l'*i* a pu altérer la voyelle précédente par une sorte d'*Umlaut*.

Mais il y a autre chose. Les formes du Mont-Dore et du Limousin et le *farmi* de 815 sont d'accord avec les *fermi*, *fremi* de la Nièvre et de l'Ain, pour prouver que dans le centre de la France, du Velay au Nivernais et du Limousin à la Bresse, *formi(c)* a été altéré en *fermi*, *fremi*, par l'étimologie populaire (d'après *frémir*)². C'est cette homonymie qui a tué le mot dans le Massif Central et qui a fait le succès du substitut germanique.

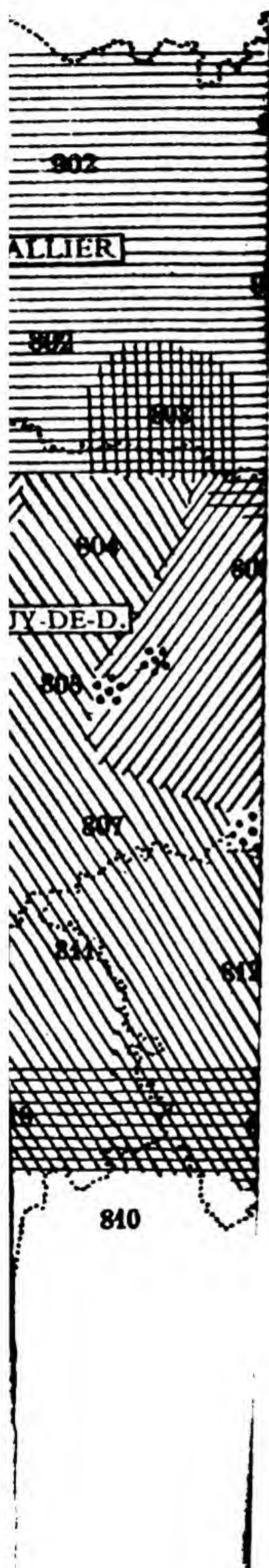
Albert DAUZAT.

1. Cf. A. Dauzat, *Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne*, p. 54-57.

2. Je ne serais pas étonné qu'il se soit produit aussi une influence de la racine *ferm* : la question nécessiterait une autre étude. Le mot a subi l'attraction homonymique de *fournir* dans l'Aveyron (*furnizc*), le Gard, les Bouches-du-Rhône etc. (*furnigo*).



FOURMI



NOTES LEXICOLOGIQUES

(Suite)¹

adéquat :

Pour réunir toutes les branches de l'opinion démocratique, il ne suffit pas d'emprunter à la langue de M. P. Leroux le mot *adéquat*, et à celle de M. P.-J. Proudhon le mot *inélucltable*.

P. Enfantin, *La Politique nouvelle*, 5 octobre 1851, p. 255.

alarmiste :

On lit dans un journal : Vous connaissez cette espèce de gens qu'on appelle les *alarmistes*, porteurs de tristes nouvelles, semeurs de bruits sinistres, messagers de malheurs publics ; Paris est tout plein aujourd'hui de ces fâcheux novellistes.

Bulletin de la République, n° 5, 21 mars 1848, dans :
Recueil complet des Actes du Gouvernement provisoire.
Paris, 1848, 2^e partie, p. 632.

bagout :

Malvina a ce qu'on nomme vulgairement du *bagout*...

L. Reybaud. *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*. Paris, 1843, 3^e éd., p. 10.

1. Cf. les volumes antérieurs de la *Revue*.

couvet :

Pour un Picard, et surtout pour un Picard de la Basse-Picardie, de l'arrondissement d'Abbeville, il n'est pas nécessaire quand on parle d'un « couvet » d'expliquer ce que c'est. Un « couvet » est une chauffeferette, d'où l'on a fait le verbe picard « acouveter », c'est-à-dire couvrir, cacher sous un objet.

Marquis de Belleval, *Souvenirs de ma jeunesse*. Paris, 1895, p. 23.

dehors :

« Quels sont, me disais-je, ces dehors où ma mère s'empporte, et qu'y règne-t-il de si puissant qui l'appelle à soi si fréquemment ? »

Maurice de Guérin, *Le Centaure* (1836), p. 376 de l'édition Trébutien.

et en note pour le mot *dehors* : « Cette expression est étrange, dit M^{me} Sand dans une note sur ce mot, peu grammatical peut-être ; mais je n'en vois pas de plus belle et de plus saisissante pour rendre le sentiment mystérieux d'un monde inconnu. Un tel écrivain eût été contesté sans doute ; mais il eût pu faire faire de grands progrès à notre langue, quoi qu'on eût pu dire. »

dettier :

Les *dettiers*, nom consacré dans le dictionnaire de Sainte-Pélagie, mais qui n'est pas encore admis chez les immortels du collège Mazarin¹, occupent trois étages de l'ancien couvent...

1. [Il n'est pas impossible que *dettier* se rattache à l'ancien mot *detteur*, doublet populaire de *débiteur*.] — L. C.

G. Sainte-Pélagie, *Nouveaux tableaux de Paris*, dans
le Drapeau blanc, '27 et 28 mars 1826.

impersonnalité :

.... L'impersonnalité de Barberine (le mot est de
M. Feydeau)...

F. Frank, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1863,
p. 479.

kilométrer :

Gautier... se mettait à *kilométrer*, c'était son mot, le
long du trottoir abrité d'une haie verte...

E. Bergerat, *Théophile Gautier*. Paris, 1880, p. 67.

natalité :

Natalité est un mot nécessaire à la science démo-
graphique et accepté par l'usage, quoique le Diction-
naire de l'Académie ne lui ait pas encore donné droit
de cité.

E. Levasseur, *La Population française*. Paris 1891,
t. III, p. 4.

plangorer :

Le vocabulaire personnel de Tristan Corbière... a
fourni au symbolisme ce verbe *plangorer*, emprunté de
la vieille souche latine, et si beau et si large qu'on
peut regretter qu'il n'ait pas survécu ¹.

Ch. Le Goffic, *Préface* de Tristan Corbière. *Les
Amours jaunes*. Paris, 1912, p. XI.

1. [On aimerait à avoir une définition de ce terme, comme celle
qui accompagne le mot *traîne* ci-dessous.] — L. C.

raison d'être :

Le feuilleton à aventures a donc sa raison d'être, comme on dit dans la langue philosophique.

L. Reybaud, *Jérôme Paturot...*, p. 55.

traîne :

Le mot *traîne* est local et non français usité. Une *traîne* est un petit chemin encaissé et ombragé. C'est comme qui dirait un sentier.

George Sand, *Correspondance*, t. II, p. 370, 28 juillet 1847.

zigzaguer :

Quand, par un néologisme audacieux, vous faites le verbe *zigzaguer*, vous ne réussissez qu'à peindre aux yeux vivement une chose matérielle, et au lieu de l'embellir par l'expression, vous la rabaissez à un terme vulgaire et incorrect.

George Sand à Charles Poncy, 24 août 1842, *Correspondance*, t. II, p. 226.

F. BALDENSBERGER.

L'AUTEUR
DES
QUINZE JOIES DE MARIAGE

Entre les quatre manuscrits qui ont aussi conservé le précieux recueil d'intéressantes esquisses de nouvelles, c'est le vieux manuscrit de Rouen qui, sous le voile d'un uitaïn bien énigmatique, nous révèle l'auteur du livre. Deux fois déjà, on a tâché de résoudre le problème en se fondant sur une solution d'énigme ; on y a lu tour à tour *La Sale* (A. Pottier, *Revue de Rouen*, 1830, à comp. *Les Quinze joyes de mariage*, éd. Jannet, 1853, VI, VII et suiv.), *l'abbé de Samer Pierre II* (*Une énigme littéraire. L'auteur des XV Joyes de Mariage*, Paris, 1903, à comp. W. Fœrster, *Literaturblatt für germ. und rom. Philologie*, 1903, 406), mais les deux solutions n'ont pas satisfait, on n'a pas accepté leurs résultats comme prouvés.

Nous approuvons pleinement ce refus, car nous croyons les solutions fausses au fond. Voici pourquoi ! Mais rappelons, tout d'abord, au lecteur le uitaïn ; le voici :

De la belle la teste oustez
Tresvistement devant le monde
Et samere decapitez
Tantost et apres le seconde
Toutes trois a messe vendront
Sans teste bien chantée et dicte
Le monde avec elles tendront
Sur deux piez qui le tout acquite.

(Ed. Jannet, VI-VII).

Ce que le premier vers demande, c'est le point de départ qui nous paraît le plus difficile. Mais puisqu'on demande d'« ôter la tête de *la* belle », n'oublions pas que l'article défini garde toujours quelque chose de son sens démonstratif. Et le caractère des énigmes demande en général qu'on évite de procéder au sens littéral des mots. Il ne s'agit pas alors de procéder selon les préceptes du uitaïn en coupant le mot de « la belle », mais le nom propre qui soit le nom de belle par excellence. Alors *LA belle*, c'était pour tout le moyen âge et pour le xv^e siècle toujours une femme unique et son nom figurait partout comme synonyme de belle, c'était tout court *Hélène*. N'oubliant pas les vers trop connus de Villon :

(Test. 313) Et meure Paris et Helaine,
Quiconque meurt, meurt à douleur, etc.,

nous rappelons les vers de Deschamps (*Œuvres*, SATFr. II, 182, n° CCCV) :

Genievre, Yseult et Helaine,
Palas, Juno ne Medée,
Du Vergy la Chastelaine,
Andromada ne Thisbée,
N'autre dame trespasée,
ne nulle vivant mondaine
N'orent le mal ne la paine,
ne la dure destinée
Qui d'amours m'est destinée
Dant pale sui, triste et vaine.

On en pourrait alléguer encore d'autres où le nom d'Hélène figure parmi les noms d'amantes célèbres ou comme celui de femme d'une beauté presque supranaturelle ; mais, le cas étant bien connu dans son sens général, il vaut mieux se borner et nous nous contentons de rappeler au lecteur que c'était précisément au xv^e siècle qu'un

auteur avait remanié un vieux sujet apparenté à la *Manekine* de Philippe de Beaumanoir sous le titre de *La Belle Hellaine de Constantinople*; c'était Jean Wauquelin de Mons qui l'avait écrit en 1448 pour le duc de Bourgogne, Philippe le Bon.

Eh bien, en ôtant la tête à Hélène, nous nous rendons bien compte de ce que le *xv^e* siècle n'était point si grammatical pour entendre sous le nom de tête n'importe quoi répondant bien à une analyse de grammaire stricte, mais bien sûrement quelque chose de vague et de superficiel (on n'a qu'à lire les chapitres respectifs de Donatus, ou p. e. le *Libellus Grammatices Nicolai Perotti Sypontini*, 1514, fol. vii et xiii pour voir la justesse de cette idée), et alors nous en ôtons la première lettre (la majuscule) seule. Il ne nous reste ensuite qu'« élène », une partie de mot, mais qui contient toujours encore toutes les voyelles et qui, une fois prononcée, garde une ressemblance entière du mot, ce qui la fait appeler par l'auteur « la mère » du mot. Nous la décapitons, cela nous donne « lène » et nous laissons tomber ensuite le dernier *e*, celui qu'on aimait à appeler l'*e* féminin, ce qui, d'accord avec la rime recherchée, l'a rendu probablement, par une licence poétique qu'on rencontre si fréquemment chez les auteurs du *xv^e* siècle, féminin de son genre. Alors il ne nous reste qu'une syllabe « lèn ».

Mais puisqu'on parle ensuite dans le cinquième vers de « trois », on ne sait s'il s'agit des lettres ou des syllabes. N'oublions non plus que le deuxième vers ordonne de faire tout cela « devant le monde ». Alors puisqu'il ne nous est resté que cette syllabe de « lèn » et puisque alors c'est là qu'il faut chercher le nom de l'auteur, cet auteur « *vaut que lèn* », ce qui équivaut « *vaut qu'Hélène* », et cela nous rappelle d'un coup le nom de Jehan Wauquelin de Mons.

Nous avons alors coupé le nom d'Hélène devant le monde, « *mons* » n'étant que le subjectif du même mot, et les deux cas n'étant pas distinctement séparés pour un auteur du xv^e siècle qui avait rencontré et connu le cas subjectif dans l'ancienne littérature française. Et Jehan Wauquelin la connaissait bien. Pour ce qui concerne les deux syllabes *lèn* et *lin* prononcées alors identiquement ou presque identiques, il ne faut pas s'en étonner ; les poètes du xv^e siècle et surtout ceux qui provenaient du pays des dialectes du nord-est, les rimaient de la sorte, tel Molinet p. e. rimant parrain, parraine, et cousin, cousine, etc. (à c. H. Chate-lain, *Recherches sur le vers français au XV^e siècle*, 1908, 30). Tout cela nous a bien expliqué les premiers quatre vers.

« Toutes trois à messe vendront », évidemment toutes trois syllabes qui constituent le mot, *vaut que lèn* ou plutôt *vaut qu'Hélène* ; mais comme le deuxième vers le conseille bien, « sans tête bien chantée et dicte », ce qui nous l'explique enfin. Il faut supprimer la prononciation aspirée de *h* initiale qu'on garde jusqu'à nos jours dans les dialectes de l'est et qui était encore plus vivante aux xv^e et xvi^e siècles (à c. Thurot, *De la prononciation française*, 1882, II, 403-4). Et même les trois syllabes « le monde avec elle tendront », puisqu'il s'agit de Wauquelin *de Mons*, mais « sur deux pieds qu'il le tout acquitte », car il suffit de désigner notre auteur simplement par le nom de « Wauqu(e)-lin ».

C'est ainsi que nous nous croyons autorisés à prétendre l'énigme, qu'on a si longtemps tâché d'expliquer, dévoilée d'une manière absolument satisfaisante. Et nous nous arrêtons là, pour le moment, car nous avons donné, autre part, des preuves historiques, littéraires et stylistiques de ce que Wauquelin pouvait être l'auteur du précieux volume de *Quinze joies*. C'est dans notre travail sur « Les com-

mencements du roman français en prose » que nous avons présenté à l'Académie tchèque des sciences, des lettres et des arts¹ au mois de novembre de l'année passée, et qui est rédigé, évidemment, en tchèque. Enfin, puisqu'il est difficile de supposer que « le nom de celui qui a dictes² les XV joies de Mariage au plaisir et à la louange des mariez » soit celui de scribe, nous croyons en avoir trouvé l'auteur le plus probable.

— Qu'il nous soit permis d'ajouter, en résumé, les raisons et les preuves susdites, l'article même ayant été rédigé déjà en 1916 avant la publication du livre qui a paru depuis en 1917³.

On date aujourd'hui l'origine du recueil de Qjm au commencement du xv^e siècle (G. Reynier, *Les origines du roman réaliste*, 1912, 43 ; W. Söderhjelm, *La nouvelle française au XV^e siècle*, 1910, 34). C'est le tens où Wauquelin, jeune encore, a pu les composer. Car si nous contons, pour le recueil, la date la plus avancée, p. e. 1425, nous ne trouvons Wauquelin que bien plus tard au service des ducs de Bourgogne. Il y est bien apprécié, car il est récompensé parfois plus que les autres (Doutrepont, *La litt. franç. à la cour des ducs de B.*, 1909, 22 et ss.). Le duc Philippe le Bon s'instruit de ses travaux, il s'y intéresse spécialement. Wau-

1. Cet article a été rédigé en 1916 ; le travail a paru depuis sous le titre : *Počátky novodobého románu francouzského*, dans la collection *Rozpravy České Akademie věd a umění* (III, 44), 1917, 126.

2. C'est sous le uitaïn cité qu'on lit : « En ces huys lignes trouverez le nom de celui qui a dictes les XV joies de Mariage au plaisir et à la louange des mariez. Esquelles ils sont bien aises Dieu les y veille continuer » (éd. Jannet, VII). Nous avons laissé à part la solution qu'a apportée, corrigeant celle de Pottier, Paul Lacroix qui cherchait sous le voile de l'énigme le nom inconnu autrement de *Lemande* (v. G. Brunet, *La France littéraire au XV^e siècle*, 240).

3. *Počátky novodobého románu francouzského* (*Rozpravy České Akademie věd a umění*, III, 44), 1917. Praha, 126.

quelin est classé en « translateur et escrivain des livres », même « clerq » qu'on titulait parfois de « maistre ». Il est alors l'homme qui a gagné une sorte de gloire littéraire. Wauquelin aurait-il composé Qjm dans sa jeunesse, et célèbre alors, par suite de cette célébrité même, aurait-il été appelé au service ducal ? Car Philippe le Bon agréait de même la littérature sérieuse, comme il se plaisait dans la lecture des livres gais (Doutrepont, *l. c.*, 488). Il paraît qu'il n'y regardait le rang social, mais bien plus les facultés et les mérites littéraires, car au nombre de ses écrivains il faut citer aussi un héraut, tel Charolais, l'auteur le plus probable du Livre des faits du bon chevalier messire Jacques de Lalaing.

Et Wauquelin traduit ou remanie, pour le duc, l'ancien roman de *La belle Hellaine de Constantinople* et le lui remet quatorze ans avant qu'on ait écrit le manuscrit de Rouen de Qjm qui n'est qu'une copie. C'est en 1448, alors le plus probablement même avant la composition de l'énigme. Wauquelin est mort quatre ans après, le 7 septembre 1452. Ou bien il a composé lui-même l'énigme ou bien un autre. Si c'est lui-même qui l'a rédigé, est-ce que ce fut alors au courant de ces quatre ans ? Si c'est un autre, fut-ce alors entre 1452 et 1464, date du ms. de Rouen ? N'oublions pas que les autres manuscrits et les éditions, à partir de 1480 (Brunet, Manuel), ne la contiennent pas. Doit-on y voir une allusion au roman remanié de Wauquelin ? Y a-t-il des rapports ? Il est bien plus probable qu'il y en a. Et si le uitaïn avait été composé après la mort de Wauquelin, par son sous-ordre, le calligraphe Jacques du Bois, originaire de Mons ? Toujours est-il alors que le recueil des *Joies*, composé certainement avant 1450, dans le plus ancien manuscrit, est attribué à un auteur qu'on reconnaît, dans la solution complète de l'énigme, et c'est Wauquelin. Est-il

probable qu'il l'ait composé, au point de vue historique et littéraire ?

On le cite, dans les ordres de la cour ou dans les différentes mentions, toujours à côté des meilleurs auteurs ou des auteurs les plus célèbres du xv^e siècle, tels David Aubert, Alain Chartier, Vasque de Lucène, Pierre Michaut, Jean Regnier, Georges Chastelain, Jean de Haynin, Molinet et d'autres (v. Doutrepont, 489-92). On le chargeait tantôt des rédactions, tantôt des traductions et des remaniements des œuvres qu'on censait très importantes. Ainsi on lui a fait traduire, en 1442, la *Chronique de Dynter*; en 1444, l'*Histoire de Monmouth*; en 1446, les *Annales de Jacques de Guyse*, et en 1450 de *Regimine principum* de Gilles de Rome. C'est lui qui avait été chargé de continuer la chronique de Froissart, qui rédigeait la *Chronique belge*. Aurait-on fait faire des travaux de la sorte à quelque remanieur sans renom qui n'eût jamais prouvé son habileté et sa valeur littéraire ? C'est lui qui renouvela, en 1447, *Girart de Roussillon*, une sorte de roman patriotique de Bourgogne, et, en 1448, *La belle Hélène de Constantinople*. Et, en remanieur, il fait paraître quelques qualités littéraires, dignes de l'auteur du recueil des *Joies*.

Il supprime ou condense les pages délayées, toute prolixité moyenâgeuse, il tâche plutôt à condenser et à concentrer, quoiqu'il n'évite pas l'analyse démonstrative. Il souligne habilement les traits caractéristiques, il prête à la peinture les couleurs plus vives. Il évite, en les supprimant, les éléments d'ordre religieux, il rectifie bien les tares ou les hiperboles historiques et géographiques de ses originaux. Il paraît un narrateur conscient de son rôle et sait bien tracer la ligne épique du récit. P. Meyer, parlant de son remaniement d'Alessandre (*Romania*, IX, 318), porte sur Wauquelin remanieur le jugement suivant : « Nous

avons de lui d'autres ouvrages qui tous attestent... une érudition assez variée pour l'époque et un certain talent de mise en scène. » Est-ce cette large érudition qui le fait parsemer ses œuvres de citations latines, excuser son peu de savoir (dans les avant-propos), implorer l'indulgence du lecteur bienveillant ? Ces excuses, usuelles chez les auteurs du temps, contredisent les qualités des livres. Elles révèlent plutôt une certaine modestie de l'auteur qui désire faire mieux qu'il ne fait, qu'elles n'accusent son criticisme, car elles paraissent être, non au dernier plan, les excuses de l'auteur qui s'est chargé d'un travail non pas de son propre mouvement, mais sur l'ordre de son maître. Si l'on croit Wauquelin l'auteur des *Joies*, cela est clair et le plus probable qu'il puisse être. L'auteur des quinze nouvelles craint la perte de la liberté qu'il aime par-dessus tout ; Wauquelin regrette, paraît-il, sa liberté poétique d'autrefois ou plutôt sa spontanéité perdue, lorsqu'il a, à l'inverse de M. Séguin de Daudet, préféré l'aisance du service ducal à l'indépendance de l'esprit créateur. Voilà ce qui est dit aussi entre les lignes de ses excuses : travaillant sous l'ordre, comment peut-il donner une œuvre achevée ?

L'auteur des *Quinze joies* se confesse, dans son avant-propos, contenu dans « l'autre servage ». Dans ses paroles du même prologue : « ung homme n'a pas bon sens, qui est en joyes et delices du monde de jeunesse garnie, et de sa franche volenté et de son propre mouvement, sans nécessité, trouve l'entrée d'une estroicte chartre... et se boute dedens » (6), il y a plus que les plaintes des malmariés. La liberté lui est le trésor le plus inestimable de l'homme. Sa perte, serait-ce la prêtrise ? On lit un peu plus bas : « pensant et considerant le fait de mariage, où je ne fus oncques, pource qu'il a plu à Dieu me mettre en autre servage, hors de franchise que je ne puis plus recouvrer (éd. Jan-

net, 6) ». Sur ces paroles, on a cru et on prétend toujours l'auteur des *Joies* un prêtre ! Mais cela contredit plutôt le sens de ces paroles. Un ecclésiastique, pourquoi dirait-il qu'il n'ait été jamais de sa vie marié ? C'est évident pour l'époque où le célibat des prêtres était régulièrement constitué et pratiqué ! Et légers de mœurs comme les gens tonsurés vivaient à cette époque pour la plupart, qu'est-ce qui l'aurait forcé à pousser le cri douloureux de la perte de franchise, s'il parle du célibat ? Aurait-il eu tant de sentiment pour les charmes de la vie de famille ? Cela paraît, sûrement, moins probable que de renoncer à sa prêtrise. Mais puisqu'il a perdu sa liberté de la même façon qu'on la perd en se mariant, il la perdit ou bien pour une femme ou bien d'une autre manière. Il se moque des mariés, mais il ne se montre nullement hostile à l'amour. Au xv^e siècle, où les idées chevaleresques vivaient encore et surtout à cette cour de Bourgogne qu'on sait, l'auteur de *Quinze joies* aurait-il engagé sa foi envers une dame qu'il lui était impossible d'épouser de telle sorte qu'il ne se mariait ni ne gardait plus sa liberté ? Cette dame aurait été ou bien la femme d'un autre ou bien une dame du haut rang où l'auteur ne pouvait prétendre et où elle ne pouvait élever l'homme de sa qualité.

Mais Wauquelin a été marié. (Faute des livres à consulter, je ne puis savoir la date, au moins approximative, de son mariage.) Il aurait composé, alors, son petit recueil ou plutôt quelques nouvelles avant son mariage, et c'est en ce temps-là qu'il était asservi ou bien par une femme ou bien trop tôt après la publication de quelques nouvelles, par le service ducal qu'il emportait, en auteur, assez difficilement et où il serait entré par suite d'une certaine célébrité. Marié après, et qui sait si ce n'était pas par l'influence ou même par l'ordre du duc, il paraît être de ces auteurs qui

ne sont capables de créer spontanément que dans leur jeunesse et en pleine indépendance, et une fois entrés dans la vie tout à fait régulière et dans une facilité qui les éblouit, ils perdent, d'un coup, leur esprit un peu prime-sautier et ce qu'il y a en eux de verve créatrice.

Et il y a quelques habitudes littéraires et quelques manières de procéder qui unissent Wauquelin et l'auteur des *Joies*. C'est tout d'abord la longue et patiente préparation avec laquelle tous deux s'appliquent au sujet choisi, étudiant leurs devanciers, et c'est la manière de le conter dans le prologue et d'y en insérer une sorte de critique. Ainsi l'auteur des *Quinze joies* rappelle au lecteur tous les écrits antiféministes qu'il avait étudiés et qui l'avaient inspiré, et Wauquelin (plus il est âgé en comparaison de cet auteur, plus il est raisonnable) explique diligemment, dans l'introduction de son *Girart de Roussillon* et dans celui de la *Belle Hélène*, comme on a, avant lui, traité le même sujet et ce qu'il en tire. Comme l'auteur des *Joies* qui appuie l'apparition de son livre par quelques raisons, ainsi Wauquelin amène aussi des raisons d'être de son travail (le prologue du *Gouvernement des princes*). Et tous deux, ils suivent le même procédé, assez connu au moyen âge, mais pas tout à fait commun : procédant de quelque sentence d'une autorité ou se fondant sur quelque vérité approuvée par l'autorité, ils développent ensuite l'idée fondamentale pour aboutir aux conclusions générales et aux raisons d'être touchant leur sujet dont ils ont rappelé les auteurs anciens. On n'a qu'à comparer le prologue de *Quinze joies de mariage* à celui de *Girart de Roussillon* que ce procédé assez commun présente, quand même, dans leur développement quelques ressemblances qui trahissent plutôt un esprit apparenté que la voie battue du genre. Toutefois le stile du recueil des nouvelles est relativement

plus frais, plus alerte et plus personnel, tandis que le stile de *Girart* plus sec, plus poli, plus impersonnel. Ce qui convient bien aux différentes époques de l'âge de l'auteur qui, passé sa jeunesse, n'est devenu qu'un remanieur habile.

Tous deux ils aiment à cacher le nom d'auteur sous la forme d'acrostiche ou d'énigme (pour les acrostiches de Wauquelin dans l'*Alessandre* et dans *la Belle Hélène*, v. éd. de Beaumanoir de Suchier, XC).

Tout cela, certes, ne sont que les usages d'auteur de l'époque, mais au moment où nous avons une autre raison, et c'est l'explication apportée à l'énigme du manuscrit de Rouen, de croire Wauquelin l'auteur des *Quinze joies de mariage*, les affinités de la sorte valent aussi quelque chose; elles appuient.

Les deux auteurs aiment à introduire des sentences, des proverbes et des locutions dans le récit, ils concentrent ainsi une partie de la narration. Tous deux ils fondent leurs idées sur des étimologies, ordinairement fausses; ils aiment à doubler ou même entasser des synonymes dont quelques-uns rappellent, dans les livres authentiques de Wauquelin, tel *Girart de Roussillon*, les synonymes préférés par l'auteur de *Quinze joies de mariage* (v. Prologue de Ojm, 4, 6, et *Girart de Roussillon*, ms. de Vienne, 1349, 29 b v°).

Il y a une formule éloquente, à ce point de vue, dans le recueil des nouvelles, c'est la formule par laquelle se termine chacune des joies, et où se répètent les termes que voici, p. e. : en douleurs et gémissemens (VIII, 102), en peines, en douleurs et gémissements (IX, 160), etc., les termes qu'on trouve dans *Girart* : nulles douleurs de pleurs ne de gémissemens. Et la frase même qui ferme chaque nouvelle (et finera misérablement ses jours) est à comparer à ce qu'on lit dans *Girart de Roussillon* (65 a v°): tu mourras en ce point misérablement.

Wauquelin prête un rôle considérable à la femme dans le développement de son roman et, même, il y parle, dans un passage, de l'influence de la femme dans la vie de l'homme, en recommandant de suivre ses conseils. Voilà l'auteur qui se rent bien conte de l'influence féminine, et la timidité, avec laquelle il le fait, une sorte de prudence critique, cela peut trahir l'ancien antiféministe des *Quinze joies*; il savait la femme plus puissante qu'elle ne paraît, mais depuis, il est rendu sage et il a trouvé une juste mesure.

Enfin, puisqu'on veut que l'auteur de *Quinze joies de mariage* soit un Picard, Wauquelin l'était et il se souvient aussi de son pays, comme celui-là.

Tout conte fait, les raisons et les preuves que nous pouvons alléguer, si elles ne prouvent pas tout à fait que Wauquelin soit l'auteur de *Quinze joies de mariage*, appuient la résolution de l'énigme et rendent, au moins, probable la composition du recueil par Wauquelin.

P. M. HAŠKOVEC.

REMARQUES LEXICOGRAPHIQUES

(Suite ¹)

*irréceptivité :

« Le mouvement général s'appuie sur l'immobilité absolue, c'est-à-dire sur l'irréceptivité totale de toute motion. »

Monsabré, *Carême* 1873, p. 139.

irréfragable :

D. G ne cite cet adjectif qu'avec des noms de choses : *proposition, témoignage, vérité*. On lit dans Mercier : « Le malade dispute (avec l'empirique), se plaint, gronde, ce qu'il ne peut faire avec le médecin altier et irréfragable. »

T. de Paris, LXXXV, Empiriques, p. 241. — Cf. Voltaire, *Essai sur les mœurs*, LXIII, ad finem.

*irremplaçable :

Lasserre reproche à notre époque d'être « privée du bienfait suprême de l'ordre politique, ce régulateur irremplaçable des esprits. »

Rom. fr., p. 452.

1. Voir notre *Revue*, 1912, p. 253 ; 1913, p. 100, 209, 260 ; 1914, p. 132, 243 ; 1915-16, p. 61, 147, 202, 260 ; 1917, p. 41, 130. — Les mots qui ne figurent pas dans le *Dictionnaire général* sont marqués d'un astérisque.

irréparable :

Ce mot appliqué aux personnes semble encore plus étrange qu'*irréfragable*. Cependant Lanson écrit : « Pour bien juger ce maître irréparable (Renan), il faut se souvenir que l'œuvre de sa vie est une histoire de la religion. » *Hist. de la litt. fr.*, p. 1078, 8^e éd. ; p. 1097, 11^e éd.

On s'étonnera moins si l'on se rappelle ces lignes de V. Hugo sur *l'homme supérieur*. Vivant c'était un concurrent, mort c'est un bienfaiteur. Il devient, selon la belle expression de Lebrun, *l'homme irréparable*. Lebrun le constate de Montesquieu ; Boileau le constate de Molière. »

W. Shakespeare, III^e partie, l. I, 1. — Cf. La Bruyère : « Ces hommes uniques, et qui ne se réparent point. » *Des Grands*, 11, éd. d'Hugues, p. 291.

irrépréhensible :

D. G. cite ce texte de Bourdaloue : « Hommes irréprochables dans leur conduite et irrépréhensibles dans leurs mœurs. » Le même orateur a dit ailleurs : « Je vois cette multitude innombrable de parfaits chrétiens, c'est-à-dire d'hommes irrépréhensibles. » *Le chrétien*, 1^{re} partie, p. 55, éd. Hatzfeld. Le commentateur écrit en note : « *irréprochables* voudrait dire qui n'ont pas été en faute ; *irrépréhensibles* veut dire : que leurs adversaires mêmes n'ont pu trouver en faute. » Je donne cette interprétation non comme bonne, mais comme étant de M. Hatzfeld.

***irreprésentable :**

« L'hypothèse de rapports préexistant à leurs termes est une conception irreprésentable. »

Boutroux, *Science et Religion*, p. 231-2; cf. p. 383.

irréprochable :

Cf. *supra*, v° *inconditionnel*.

***irrésolubilité :**

« Voilà environ vingt-cinq siècles que de puissants esprits, à qui l'état rudimentaire des sciences positives ne permettait pas de voir l'irrésolubilité du problème,... s'évertuent sur les causes premières et les causes finales. »

Littré, préf. à *Matérialisme et Spiritualisme* de Leblais, p. XII.

***irrespect :**

« Depuis les premières années du XVIII^e siècle, la littérature et la conversation enseignaient l'irrespect. »

Lasserre, *Rom. franç.*, p. 10; cf. p. 411.

***irréversibilité :**

« Changement continu d'aspects, irréversibilité des phénomènes... voilà les caractères extérieurs... qui distinguent le vivant du simple mécanique. »

Bergson, *Le Rire*, p. 90-1.

***isiaque :**

« L'écrit (de Plutarque) sur Isis est une sorte de consultation donnée à une Grecque... affiliée à la

religion isiaque, alors si répandue dans le monde gréco-romain. »

A. et M. Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, t. V, p. 509.

***isolable :**

« N'y a-t-il rien que . . . des phénomènes extérieurs, isolables, représentables et mesurables, dans les religions réelles ? »

Boutroux, *Sc. et Relig.*, p. 116.

isolé, ée :

A propos de ces mots : « une chaumière répandue dans la campagne », La Bruyère, *De quelques usages*, p. 421, Rébelliau remarque que « *répandue* est un terme assez impropre pour signifier *isolée*. » Et il ajoute : « Il est vrai que le mot *isolé* quoique cité en 1694 par Boursault dans sa comédie des *Mots à la mode*, ne paraît pas avoir été accepté par les bons écrivains du XVII^e siècle. »

isoloir :

D. G. d'accord avec tous les lexicograpes définit l'*isoloir* : « Support garni de pieds de verre sur lequel on place les objets qu'on veut électriser, pour les isoler des corps environnants. » Les lexicographes n'étaient pas obligés de prévoir l'*isoloir* pour électeurs : « Dans chaque section de vote il y aura un isoloir pour trois cents électeurs inscrits ou par fraction. »

Loi du 31 mars 1914, art. 4.

***isonomie :**

« Rome, dès ses premières guerres, offrit aux nations ses voisines l'isonomie, c'est-à-dire la participation aux droits politiques et civils de ses propres citoyens. »

Proudhon, *Guerre et Paix*, t. I, p. 216. Cf. de Crozals, *Hist. de la civil. anc.*, p. 255.

***isotèle :**

« Les mètèques et les isotèles supportaient des liturgies spéciales, et faisaient partie des symmories. »

S. Reinach, *Man. de phil. cl.*, p. 242, n. 2.

***italianisé, ée :**

« En Italie, on les chantait (nos chansons de geste) tantôt en français même, tantôt en français italianisé, tantôt en italien ! »

Clédat, *Chrestom. du M. A.*, p. 21 ; cf. p. 61.

italianisme :

« Manière de parler propre à la langue italienne », dit D. G. — A propos de ces vers de Boileau :

« Laissons à l'Italie

« De tous ces faux brillants l'éclatante folie, »

Brunetière emploie ce mot dans une autre acception :

« Nous retrouvons là le Boileau des *Satires*, Français et Parisien, ennemi né de l'italianisme. » *A. poét.*, I, v. 43-44 et n. 2, Hachette, éd.

Brunetière vise ici autre chose que les idiotismes de la langue italienne, et bien moins la manière de parler des auteurs italiens que leur manière de penser.

Cf. Lanson, *H. de la litt. franç.*, 11^e éd., p. 294.

***ithyphalle, *ithyphallique :**

« Les ithyphalles différaient des phallophores en ce qu'ils portaient un masque représentant pour l'ordinaire un homme aviné. »

Magnin, *Orig. du th.*, p. 156.

« Les mystères des Cabires se proposaient... la conservation et transmission de certains types sacrés, tels que celui des Hermès ithyphalliques. »

Id., *ibid.*, p. 76.

***ithyphallisme :**

« L'ithyphallisme (de Priape) est l'image de l'énergie spermatique de la nature du monde. »

Decharme, *Crit. des trad. relig. chez les Grecs*, p. 317.

***ivoirerie :**

« Il (Binet) était... en train d'imiter, avec du bois, une de ces ivoireries indescriptibles composées de croissants, de sphères. »

Flaubert, *Madame Bovary*, p. 338.

***jacobinique :**

« Nous sommes trop accoutumés aux déclamations, réticences et palinodies jacobiniques pour que rien en ce genre nous étonne. »

Proudhon, *La Guerre et la Paix*, t. 1, p. 285. Cf. Clédat, *Dict. étym.*, v^o *jacobin*.

***jacobite :**

« Tel qu'il est donc, ce *Journal d'un jeune jacobite de 1819* ne nous paraît pas complètement dépourvu de signification. »

V. Hugo, *Litt. et phil. mêlées, Av.-propos*, p. 2. Cf.
Rigal, *V. Hugo p. épique*, p. 14.

***jacobus :**

« A lui seul, ce fauteuil de brocart revêtu
« Vaut mille jacobus. »

V. Hugo, *Cromwell*, a. V, sc. iv. Cf. La Font.,
Fables, l. XII, III, v. 28.

***jactancieuse :**

« Nous allons voir l'affirmation de cette croyance
(de Condorcet au progrès indéfini) se faire d'autant
plus jactancieuse... qu'elle ira s'embrouillant davan-
tage. »

Lasserre, *Le Romantisme français*, p. 440.

jaguar :

D. G. donne ce mot pour dissillabe ; V. Hugo en
fait une trissillabe :

« Plutôt que me fier à vous je me ferais
« Aux jaguars, aux lynx, aux tigres des forêts. »

Lég. des s., Quatre jours d'Elciis, 1^{er} jour.

Nous lisons dans D. G. que « les sauvages appellent
cette bête ravissante jan-ou-are. »

jaloux :

D. G. ne donne que *jaloux de*, Flaubert écrit :
« Accusant le ciel, jaloux contre tout le monde, il
(C. D. B. Bovary) s'enferma dès l'âge de quarante-
cinq ans. »

Madame Bovary, p. 5.

japon :

« Porcelaine du Japon », dit D. G., mais D. G.
nous apprend ailleurs que « l'on peut employer abso-
lument *japon* comme nom commun non seulement
au sens de *porcelaine du Japon*, seul emploi admis par
l'Académie, mais au sens de *vernis, laque*. »

Traité de la form. de la l. franç., p. 35, n. 3.

*japonisme :

« Les Goncourt se sont fait honneur d'avoir inventé
non seulement le *japonisme*... et l'*écriture artiste*...
mais encore la *vérité littéraire*. »

P. de Julleville, *H. de la litt. franç.*, t. VIII, p. 184.

*jargonophasie :

« Tel homme, ne saisissant plus le sens des mots
qu'il profère, bavarde comme une pie... cette jargo-
nophasie est due à une lésion spéciale de la substance
grise. »

Dr F. Helme, *Menus propos de médecine*, feuilleton
scientif. du *Temps*, 6 juin 1914.

***jéhovisme :**

« La sainteté des héros éponymes... paraît bien témoigner... d'une croyance aux esprits contre laquelle eut peine à prévaloir le jéhovisme des prophètes. »

A. Lefèvre, *La Religion*, p. 237.

jésuite :

Ce mot n'a pas ici sans doute, le sens d'« hypocrite » : « plus un art se surcharge de matière, plus il est sûr de périr, comme l'architecture du style jésuite, si ridicule aujourd'hui avec ses dorures et ses fausses richesses. »

Guyau, *Irrél. de l'av.*, p. 367.

***jésuitisé :**

« Cette doctrine de la Grâce... à l'heure qu'il est n'a plus d'asile dans le catholicisme tout jésuitisé et sophistiqué à la Liguori. »

Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, append. p. 595, n. 1.

***jetonnier :**

« Un théâtre s'élevait, une académie se formait, non pas telle que celle des jetonniers français. »

Voltaire, *Lettre au prince royal de Prusse*, avril 1740.
Cf. « la gent jetonnaire ». A. France, *Op. de M. Jér. Coignard*, p. 184.

***jeu-parti :**

« Dans le *jeu-parti*, appelé aussi *parture*, celui qui prend l'initiative de la pièce propose à son interlocu-

teur deux solutions contraires 'entre lesquelles il lui laisse le choix, lui-même s'engageant à défendre celle qui restera libre. »

P. de Julleville, *Hist. de la litt. fr.*, t. I, p. 385. Cf. Clédat, *Chr. du M. Age*, p. 325 et 346.

jeûneur :

Il y a à Paris une rue des Jeûneurs : « D'après le *Dict. hist. de la ville de Paris* par Hurtant et Magny, cette rue aurait été établie sur des jeux de boules appelés *jeux neufs* qu'on prononçait alors *jeux neux*. » Cf. ces vers de M. de Saint-Gelais :

Un long cordon à petits nœuds
Pendant sur ses souliers tout neufs.

Cf. des *œufs*, des *hœufs* (*Courrier de Vaugelas*, 1^{er} déc. 1869 et 31 déc. 1886). On sait d'autre part qu'aus XVII^e et XVIII^e siècles on ne faisait pas entendre l'*r* dans les substantifs terminés en *eur* (cf. D. G. v^o *piqueur*). La Bruyère écrit même couramment *querelleux* pour *querelleur*. On s'explique ainsi que la rue des *jeux neus* soit devenue la rue des Jeûneurs.

jocko :

Sinonime d'*orang-outang*, d'après D. G. L. Larchey écrit dans son Dictionnaire d'argot : « Pain à la mode depuis 1824, année où le singe Jocko était à la mode » (cf. Th. Gautier, *M^{lle} de Maupin*, préface, p. 29), et il cite ce texte de Bourget « Des gens qui appellent un pain jocko *un singe de quatre livres*. »

Jocko est encore employé couramment au sens de *pain de fantaisie*, au moins dans certaines régions, notamment en Franche-Comté et en Bourgogne.

***joculateur :**

« Le joculateur était réputé personne vile... vous ne verrez pas un acteur arriver aux fonctions politiques. »

L. Veuillot, *Çà et là*, t. I, p. 310.

joli, ie :

A propos de cet adjectif qui se lit dans une lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan (vendredi 20 mai 1672), Ad. Rénier fait remarquer qu'il est employé « dans le sens général, qui a vieilli, de *gentil*, *charmant* ». On peut signaler, au cours de cette correspondance, l'emploi de ce même mot dans un sens parfois un peu différent de ceus que donne D. G. Je citerai notamment une lettre à Bussy-Rabutin (6 avril 1675), que l'auteur — après avoir reproduit un malin billet adressé par son père, le baron de Chantal, à Schomberg qui venait d'être fait maréchal de France — termine par ces mots : « Il était joli, mon père ! » D. G. dit que « c'est un *joli tour* » équivaut à *c'est un tour ingénieux et plaisant* : le passage que je relève donne à penser qu'en ce sens *joli* peut aussi s'appliquer aux personnes.

Cf. lettre à M^{me} de Grignan de vendredi 10 déc. 1688 : « Le marquis... est joli, répondant bien à ce qu'on lui demande et comme un homme de sens. »

(*A suivre.*)

A. JOURJON.

MÉLANGES

LETTRE INÉDITE DE BOILEAU

M. Jean Vic nous communique la lettre suivante, extraite du *Recueil de Gaignières* (Mss de la Bibliothèque Nationale, F. fr. 24985) :

Je croi que ma maladie survivra a celle de Mr. de Puimorin qui n'a ptus la fièvre grace au Quinquina qu'il a pris a mes instantes sollicitations. Pour moi j'ai toujors le genou malade. Je vous prie donc de me pardonner si je vous demande quelques iours pour achever ce que vous scuhaités. Vous ne scauriés croire quelle mauvaise compagnie c'est que la douleur quand on travaille aux choses d'esprit. Il n'y a qu'une conversation comme la vostre qui la puisse faire oublier. Je l'éprouvai bien le dernier jour chés vous et je voy bien que c'est le meilleur cataplasme que j'y puisse mettre, mais on ne le trouve pas quand on veut. Je suis vostre tres humble et tres obeissant serviteur.

Despreaux.

Samedi matin.

Au dos : *Pour Monsieur de Gaignieres, et, d'une autre main : M. Despreaux, du 13 nov. 83.*

SUR UN PASSAGE DE LA « SCÈNE DU PAUVRE » DE DON JUAN

J'ai déjà signalé¹ dans le *Don Juan* de Molière un malencontreux point d'interrogation qui fausse le sens d'un passage de la

1. *Revue de phil. fr.*, XXII, p. 66.

scène du Pauvre (acte III, sc. 2). Après « Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise », toutes les éditions, — sauf, nous allons le voir, l'édition originale, — ont ce point d'interrogation, qui s'est transmis de l'une à l'autre, et qui impose à l'acteur ou au lecteur une intonation incohérente et contre le sens; car on comprend alors, en négligeant le second *ne* : « N'est-il donc pas possible que tu sois à ton aise ? » Or cette question n'a aucun rapport avec ce que vient de dire le pauvre :

Je prie le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien. » En réalité, il n'y a pas de question, il faut un *point* au lieu du *point d'interrogation* ; c'est une affirmation de Don Juan, et il faut comprendre : « Il n'est donc pas possible (puisque tu pries toute la journée) que tu ne sois pas tout à fait à ton aise. » C'est ce que Don Juan répétera en d'autres termes, et en insistant, après que le pauvre aura protesté en disant : « Hélas ! Monsieur ! Je suis dans la plus grande nécessité du monde. » — « Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires. »

Jules Claretie, à qui j'avais communiqué cette correction, m'écrivait le 4 mai 1908 : « Les artistes qui ont joué le rôle de Don Juan sont morts. M. Le Bargy, qui doit le jouer, l'étudie et il s'est parfaitement rendu compte de l'incohérence du texte. M. Worms, qui devait incarner le personnage, doit penser de même. Nous verrons à corriger par le débit, comme vous dites, cette « incohérence » fort rare, unique peut-être chez Molière. Mais je n'ai pas encore représenté ce *Don Juan* si fort attendu. »

Il est à peine besoin de faire remarquer la méprise de Claretie : il n'y a pas d'incohérence « chez Molière », il n'y en a que chez ses éditeurs. M. Jean Vic a bien voulu vérifier le passage, à la Bibliothèque Nationale, dans l'édition cartonnée des œuvres postumes de Molière, 1682, la seule qui donne la scène du Pauvre (Réserve, Yf. 3167). « J'ai pu y constater, m'écrit-il, que le point d'interrogation manquait ; votre hypothèse se trouve ainsi confirmée. »

L. C.

* AVORTER * TRANSITIF DIRECT

Dans la Réflexion V sur Longin, Boileau cite un passage de la Satire X de Régnier, qui contient ces deux vers :

L'un avorte avant temps *des œuvres* qu'il conçoit ;
Souvent il prend Macrobe, et lui donne le fouet.

La première édition de la Satire X (1607) a bien, comme les suivantes, « *des œuvres* », et les éditeurs de Boileau, dans cette citation, ont reproduit le texte de Régnier. Mais Boileau lui-même, dans sa double édition de 1701, a imprimé :

L'un avorte avant temps *les œuvres* qu'il conçoit.

Et c'est aussi la leçon de la double édition de 1713.

Il est intéressant de noter que Boileau a préféré délibérément l'emploi transitif direct d'*avorter*. Cf. dans le *Roman de Renart* :

Que honiz soit qui vos porta (votre mère),
Quant ele ne *vos avorta*.

Dans une lettre de rémission de 1384, citée par Du Cange, on lit : « Icelle femme... avoit eu plusieurs ses enfans mors-nez et *abourtez*. »

L. C.

CONTES RENDUS

K. J. RIEMENS. — *Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande du XVI^e au XIX^e siècle*. (Thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris pour le doctorat d'Université). Leyde, Société d'éditions A. W. Sigthoff, 1919, 296 p., in-8°.

Excellent ouvrage. On a pris l'habitude de dissenter sur l'influence française dans tel ou tel pays, sans connaître la façon précise dont cette influence s'exerce. En mesurant la connaissance du français en Hollande, l'auteur donne à la fois un utile exemple de méthode et un livre très réussi. Les maîtres, les écoles, les livres, les manuels, les représentations théâtrales, tous ces instruments de la connaissance sont étudiés avec une exactitude et une sobriété qui n'excluent pas l'art. Après un coup d'œil rapide donné au français en Hollande avant le xvi^e siècle, l'auteur suit le développement chronologique de l'enseignement : déjà très riche au seizième siècle (Première partie) ; développé à un point extrême au dix-septième siècle, sans que l'arrivée des réfugiés français, contrairement aux opinions reçues, l'ait favorisé sensiblement ; croissant encore au dix-huitième : au point que la Hollande devient elle-même un centre d'influence française (deuxième partie). Un appendice donne le répertoire des ouvrages destinés aux écoles françaises et publiés en Hollande avant 1800. Souhaitons que ce très substantiel doctorat d'Université encourage à entreprendre des études analogues pour les autres pays ; souhaitons aussi que M. K. J. Riemens ne s'arrête point là, et continue à mettre au service des lettres françaises sa sûre méthode et sa belle érudition.

P. H.

FITZHUGH (Thos). — *The indoeuropean superstress and the evolution of verse* (L'accent d'intensité indoeuropéen et l'évolution du vers). Université de Virginie, bulletin du collège de latin, n° 9, 1917, 112 p. in-8°. Charlottesville Va U. S. A. Anderson. 2 dollars et demi.

Le présent opuscule est le dernier d'une série qui en contient neuf. L'objet de M. F., dans l'ensemble de ses recherches, est double : en général, exposer les lois qui, d'après lui, déterminent la structure et l'évolution du vers indoeuropéen ; en particulier, présenter une théorie du vers saturnien latin. Le vers français n'apparaît que dans un court passage du livre de M. F. (pp. 97-99), et comme un exemple accessoire à l'appui d'une de ses théories.

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer pourquoi je n'admets aucune des conclusions générales de M. F. sur le vers indoeuropéen. Je ne parlerai pas davantage de sa théorie du saturnien, d'autant plus qu'elle n'est exposée dans le présent ouvrage que partiellement, et par allusion aux précédents. Toutes réserves faites sur ce que ceus-ci peuvent contenir d'éclaircissements et de preuves, il m'a semblé que les idées personnelles de M. F. sur le saturnien ne sont faciles ni à comprendre, ni surtout à démontrer. Dans l'interprétation des faits de la grammaire latine, et des textes de grammairiens latins ou grecs, la méthode de l'auteur est d'une témérité qui touche à l'arbitraire. Enfin, l'absence complète de toute allusion au sanscrit et au grec est singulière, dans un ouvrage qui prétend traiter du vers indoeuropéen en général. Il faut admettre que, dans l'un quelconque des précédents, M. F. a exclu de ses recherches et de ses conclusions toutes les versifications fondées sur la quantité.

Si je m'étends plus longuement sur ce que M. F. dit du vers français, c'est d'abord parce que son travail témoigne d'un effort considérable de recherche et de pensée, et ensuite parce qu'il y a intérêt à montrer comment, en matière de ritmique et de grammaire, l'effort fait pour plier les faits à une

conception générale amène à les interpréter d'une manière sommaire et inexacte.

Le vers français prend place dans l'ouvrage de M. F. à propos de la théorie du « dimètre accentué », qui est formulée p. 104 : « La source et la norme du vers indoeuropéen est le dimètre accentué (*accentual dimeter*), et ses formes acatalectiques, catalectiques, brachycatalectiques et syncopées, prises isolément pour former des vers courts, groupées par deus pour former des vers longs, ont donné naissance aux types variés du vers indoeuropéen, à toutes les époques et dans tous les pays. » Le dimètre accentué est le groupe de quatre accents réunis deus à deus, c'est-à-dire en deus « mètres » (v. p. 20). Le vers français (M. F. ne parle que de l'alexandrin) figure avec des vers italiens, anglais et allemands, dans un ensemble que M. F. intitule : dimètres et doubles dimètres modernes ; il le considère donc comme un exemple à l'appui de la théorie du dimètre accentué.

Mais en quoi le vers français est-il un dimètre ? Contient-il régulièrement quatre accents ritmiques ? Le fait est très fréquent ; mais nombreux sont aussi, d'une part, les vers où l'un des quatre accents est soit absent, soit à peine sensible, d'autre part, les vers où il se trouve plus de quatre accents. En réalité, le seul caractère de l'alexandrin qui permette à M. F. de lui donner le nom de dimètre, est la division en deux hémistiches. Mais cette division se présente dans tous les vers d'une certaine étendue. Si un caractère aussi général suffit à mettre un vers en accord avec la théorie du dimètre accentué, cette théorie embrasse en effet tous les vers, mais elle n'explique plus aucun des caractères particuliers qui définissent chacun d'eux. D'ailleurs, même ainsi étendue, elle ne s'applique pas entièrement à l'alexandrin, car il y a des alexandrins à trois hémistiches, pour ainsi parler :

Et son regard | déjà royal | dit : c'est à moi.

En quoi, d'autre part, le vers français est-il un vers accentué ? On est surpris de voir M. F. l'associer au vers anglais et

au vers allemand, comme s'il avait, de même qu'eus, pour caractère principal, le retour régulier dans chaque vers, régulier quant au nombre et quant à la place, d'un nombre déterminé d'accents ritmiques. Et en effet, la théorie générale de M. F. l'oblige à adopter cette opinion. Mais en même temps, le sens qu'il a du rythme l'avertit qu'elle est fautive. Aussi est-il obligé à des compromis entre sa théorie et la vérité. Il dit par exemple (p. 97) : « ... dans le vers français moderne ... nous trouvons le maximum de liberté d'opposition entre l'accent normal (?) et l'ictus ritmique. » Si dans cette formule obscure on entend par « accent normal » l'accent du mot par opposition à l'accent du vers (« ictus ritmique »), elle équivaut à dire que les accents n'ont pas de place déterminée dans le vers français. Mais il faut ajouter que leur nombre même n'est pas déterminé non plus, c'est-à-dire que le rythme du vers français n'est pas fondé sur l'accent. M. F. le reconnaît implicitement, en parlant, à la même p. 97, à propos des langues romanes en général, de « l'effacement (*blurring*) du rythme de l'accent par l'effet de la liberté de conflit entre l'accent normal du mot et l'ictus du vers ». Il indique lui-même, toujours p. 97, le véritable fondement ritmique du vers français, qui est non pas le nombre et la place des accents (accents des mots), mais le nombre des syllabes, lorsqu'il déclare que, par suite du conflit entre l'« accent normal » et l'accent du vers, le rythme du vers français « peut à tout moment s'affaiblir, et devenir un simple comptage par deux d'éléments ritmiques (syllabes) : *may at any moment lapse into a mere duplicational count of stress-elements (syllables)*. Il est vrai que la structure syllabique du vers français a une complexité tout autre que les expressions de M. F. ne le laissent supposer. L'accent a d'ailleurs dans le rythme du vers français, et dans l'expression du sens par le rythme, une grande place ; mais, pour déterminer cette place, il faudrait des observations et des distinctions dans lesquelles M. F. n'est pas entré. J'ai essayé ailleurs d'exprimer mon opinion sur cette question, en me plaçant plutôt au point de vue des pauses qu'au point de vue des accents.

L'idée que M. F. se fait de l'accent du mot en français n'est pas moins fausse que sa conception du vers. Il suppose dans le mot français un accent plus ou moins semblable à celui de l'anglais ou de l'allemand ; il le place le plus souvent à la fin du mot, mais fréquemment aussi au début ou au milieu. De l'avis général, je crois, le seul accent qui entre en jeu dans le rythme du français, vers ou prose, est l'accent dit oratoire, que porte la dernière syllabe du mot, qui est d'ailleurs une valeur non point absolue, mais relative, et dont l'importance dépend du rôle du mot dans la phrase et de son association avec d'autres mots, c'est-à-dire en définitive du sens. D'autre part, une des difficultés de détail du rythme du français est l'e muet. M. F. en donne, dans les analyses d'exemples dont il me reste à parler, une interprétation inexacte.

Les alexandrins que M. F. cite comme exemples sont pris dans la *Henriade* de Voltaire. Ce choix est singulier. Les analyses ritmiques de M. F. ne le sont pas moins. En voici un extrait :

L'un quānd l'homme āccablē || sent dē son fāible cōrs
 Les ōrganēs vaincūs || sans fōrce et sāns ressorts
 Vient pār un cālme heureūs || secōurir là natūre

Les accents aigus désignent les éléments du rythme, qui sont ici pour M. F. les ictus ou accents du vers ; les accents graves désignent les syllabes qui reçoivent l'accent du vers bien qu'elles soient atones par elle-mêmes. La plupart des accents aigus désignés par M. F. n'existent pas. Son analyse est inexacte, aussi bien si l'on considère l'alexandrin en tant que série de douze éléments ritmiques vides de sens et perçus seulement par l'oreille, que si l'on considère les phrases avec leurs accents déterminés par le sens et le groupement des mots.

J'ai d'autant moins hésité à examiner avec quelque détail le livre de M. F., dans les limites que me traçait le caractère de cette revue, que ses travaux antérieurs ont été, de la part de

savants éminents, l'objet de jugements sévères, et que lui-même ne ménage pas ses adversaires, ceus qu'il appelle « la clique des indogermanistes » (p. 29). L'étendue même du présent conte rendu lui donnera l'assurance, que mon jugement n'a pas été inspiré par ceus d'autrui, mais par une lecture autant que possible attentive et impartiale.

R. CAHEN.

24 Février 1919.

LIVRES ET ARTICLES SIGNALÉS

David HOBART CARNAHAN.— *The « Ad Deum vadit » de Jean Gerson* (Publication de l'Université d'Illinois, 1917, 155 pages). — Nous avons là la première édition du célèbre sermon de Gerson sur la Passion, suivi de sa « collation », sous sa forme originale et française, avec une copieuse introduction et un glossaire. Travail tout à fait estimable.

Harvey J. SWANN.— *French nomenclologies in the making* (New-York, 1918, publication de l'Université Columbia, xxii-250 p.). — L'énumération des chapitres indiquera suffisamment l'intérêt et la nouveauté de ce travail : 1, la terminologie du chemin de fer ; 2, l'élément *auto-* ; 3, l'élément *aéro-* ; 4, nomenclature du calendrier républicain ; 5, la terminologie métrique (pois et mesures) ; 6, terminologie pour l'idée d'égalité ; 7, terminologie pour l'idée de liberté ; 8, terminologie pour l'idée de démocratie.

L. VINCENT (M^{me}). — *La langue et le style rustique de George Sand dans les romans champêtres* (Paris, Champion, 1916, 404 p. in-8). — Dépouillement consciencieux des romans champêtres de George Sand, au point de vue des sources dialectales ou arcaïques du vocabulaire et de la syntaxe. Les connaissances filologiques de l'auteur sont un peu superficielles et instables, et le plan de l'ouvrage manque de netteté, mais les matériaux réunis seront utiles.

K. SNEYDERS DE VOGEL.— *Syntaxe historique du français* (Groningue et La Haye, Wolters, 1919, viii-390 p.). — L'auteur,

qui se rent bien conte de la complexité des questions, et notamment de l'interdépendance de la sémantique et de la syntaxe, présente cependant les faits syntaxiques dans les cadres traditionnels, et il a raison. La table analitique, indispensable dans un pareil livre, semble établie avec grand soin.

Joseph CASSANO. — *La vie rustique et la philosophie dans les proverbes et dictos valdôtains* (Turin, Casanova, 1919, xxvii-407, p. in-8). — Le sous-titre de la Préface, *Une Vieille Perruque à ses Lecteurs*, donnera le ton de ce livre instructif et amusant, où une ample récolte de dictos de la vallée d'Aoste nous est présentée en trois parties : I, *Météorologie et agriculture* ; II, *La Vie* ; III, *Les manières de dire, les plaisanteries, coutumes, croyances, superstitions*. La grafie, sans être rigoureusement fonétique, est suffisamment précise.

T. SPOERRI. — *Il dialetto della Valsesia* ; I, *Vocalismo* ; II, *Consonantismo* ; III, *Morfologia* (Milan, Hoepli, 1918, extr. des Contes rendus ds l'Institut lombard de sciences et lettres). L'auteur conclut : Il valsesiano è un dialetto novarese-piemontese di carattere arcaico.

Joseph ANGLADE. — *Les origines du Gai Savoir* (Paris, Champion, 1919, 50 pages extr. du Recueil de l'Académie des Jeux Floraus).

J. DESORMAUX. — *Un ancien terme de droit féodal survivant en patois savoyard, drouille, drouli (pourboire)*, article de la Revue Savoisienne, 1919, p. 25.

J. DESORMAUX. — *Langue savoisienne et patois savoyard, notes de philologie savoisienne* (Annecy, imprimerie Hérisson frères, 1918, 16 p. tirées à 100 exempl.).

Le même. — *L'étude de la phonétique en Savoie, notice historique et bibliographique* (Chambéry, imprimerie générale savoisienne, 1919, 63 p., tirées à 50 exempl., extr. des *Mémoires de*

l'Académie de Savoie, V^e série, tome VI). — Après avoir marqué la place des parlers de Savoie dans le franco-provençal, l'auteur passe en revue ce qui a été écrit sur les sons, particulièrement les sons inconnus au français, sur la fonétique des voyelles, la fonétique des consonnes, et nous laisse espérer une *Phonétique des Parlers de Savoie*, qu'il est parfaitement qualifié pour écrire lui-même.

Mario ROQUES. — *Les classiques français du moyen-âge* (Paris, Champion). — Cette utile collection se poursuit sans relâche et arrive à son vingtième volume. Elle fournira un ample choix de bons textes aux Facultés des Lettres quand elles auront à renouveler leurs programmes de licence. Voici les derniers volumes parus : en 1914, *Gormont et Isembart*, fragment de chanson de geste du XIII^e siècle, édit. Alphonse Bayot, 71 p. ; — en 1915, *Les chansons de Jaufré Rudel*, édit. Alfred Jeanroy, 37 p. ; — en 1916, *Bibliographie sommaire des chansonniers provençaux*, publ. par A. Jeanroy (volume déjà signalé) ; — en 1917, *La vie de sainte Enimie*, poème provençal du XIII^e siècle, par Bertrand de Marseille, édit. Clovis Brunel, 78 p. ; — en 1918, *Bibliographie sommaire des chansonniers français du moyen-âge*, publ. par A. Jeanroy, 79 p. ; — en 1919, *La chanson d'Aspremont*, chanson de geste du XIII^e siècle, édit. Louis Brandin, 1^{er} vol., vers 1-6154 (La table des noms propres et le glossaire paraîtront avec la fin de la chanson), 196 p. ; — la même année, *Gautier d'Aupais*, poème courtois du XIII^e siècle, édit. Edmond Faral, 32 p.

Ivan PAULI. — « *Enfant* », « *garçon* », « *filles* » dans les langues romanes, *essai de lexicologie comparée* (Lund, Lindstedts, 1919, 427 p., grand in-8). — L'auteur s'est proposé d'étudier « les mots qui désignent, sans détermination de parenté, l'homme et la femme aux différentes époques de leur vie ». Mais les matériaux qu'il a recueillis se sont trouvés bientôt si abondants qu'il s'est vu contraint de n'en utiliser cette fois que la moitié et de se borner, pour sa thèse de doctorat, à étudier les termes, extrêmement nombreux, qui servent à rendre dans les différentes

langues et dialectes romans, les idées de *enfant*, *garçon* et *filles*. Nous avons là une étude très fouillée de lexicologie et de sémantique comparées, où les matériaux recueillis sont métodiquement classés et ingénieusement commentés. Ils se répartissent comme suit : *Première partie*, Tradition latine. I. Tradition propre. II. Tradition impropre. *Deuxième partie*. Création romane, I. Changements de sens. II. Création primitive. III. Mots d'emprunt. IV. Mots d'origine inconnue.

Ernest PLATZ. *Les noms français à double genre* (Luxembourg, Worré-Mertens, 1919, 62 p.). — Explications parfois contestables (corriger *duché* en *duché*), mais exemples intéressants. L'auteur est d'ailleurs affranchi de la superstition grammaticale qui domine actuellement cette question.

Emil WINKLER. — *Französische Dichter des Mittelalters, II, Marie de France* (Vienne, 1918. In kommission bei Alfred Hölder, 130 p. in-8). Publication de l'Académie de Vienne.

K. J. RIEMENS. — *Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande du XVI^e au XIX^e siècle* (Leyde, 1919, 295 p. in-8. Société d'éditions A. W. Sijthoff). — Nous donnons ci-dessus un conte-rendu de cet ouvrage.

Hilding KJELMAN. — *Une version anglo-normande inédite du miracle de S. Théophile* (Upsal, Almqvist et Wiksell, 1914, 227 p. in-8). — D'après le ms. Roy. 20 B XIV du Brit. Mus. En appendice, le *Miracle de la femme enceinte retirée de la mer par la Sainte Vierge*. d'après le même manuscrit.

La même. — *La construction moderne de l'infinitif dit sujet logique en français* (Upsal, Akademiska bokhandeln, 1919, 133 p. in-8). — Il faut entendre ici par « moderne » la période qui va du x^v^e siècle au x^{vii}^e inclus. Nombreux exemples bien classés.

G. H. GROJEAN. — *Respectons notre langue*, avec une préface de Paul Stapfer (San Francisco, imprimerie Lanson-Lauray, 1919, 19 p.). — C'est un recueil des fautes de langage et de

prononciation les plus répandues en France et particulièrement « dans les provinces du Midi ». Tout l'effort de ceus qui enseignent le français à l'étranger doit porter sur la langue ; il faut espérer qu'une sage réforme de la cacographie officielle les affranchira bientôt des subtilités purement grafiques que rien ne justifie.

HUGUES BAYER. — *Origine des verbes « andare, andar, annar, aller »* (Prague, imprimerie Leschinger, 1917, 8 p.). — L'auteur revient à l'étimologie *ad-nare, annare*, en admettant une forme antérieure *ad-natare*, qui expliquerait mieus, d'après lui, le *d* de *andare*. Quant au français *aller*, ce serait un mélange de *annare* et de *allare* tiré du supin *allatum*.

J. MURRAY. — *Le château d'amour*, de Robert Grosseteste, évêque de Lincoln (Paris, Champion, 183 p. in-8). — Ce poème du XIII^e siècle est publié ici d'après onze manuscrits ; une édition antérieure, de 1852, n'en avait utilisé que deux. Le texte est précédé d'une étude sur la langue, les sources et l'influence. Au vers 24, la leçon du ms. H doit sans doute être transcrite *luy* ; la forme tonique des pronoms était souvent employée en position proclitique.

TABLE

DES

TOMES XXI A XXXI (1907-1919)

BALDENSBERGER (F.). Notes lexicologiques (*suite*). XXI, 223; XXII, 140; XXIII, 218; XXIV, 106 (index); XXV, 309; XXVI, 92; XXVII, 92; XXVIII, 199; XXXI, 111

BARBIER fils (Paul). Notes étimologiques XXI, 241
— Les dérivés romans du latin *sargus* XXII, 202
— Notes étimologiques sur certains noms de poissons.

XXIII, 120

— Les prétendus suffixes *-ature* *-iture*, en français. . XXVII, 241

BASTIN (J.). Le verbe *être* conjugué avec lui-même. . XXII, 225

— Remarque sur l'emploi de quelques verbes. XXIX, 241

BOUVYER (Jean). Notes sur un passage du *Roman de la Rose* (vers 5978 à 6040 éd. Fr. Michel). Sources latines du morceau XXVII, 81

BUCKELEY (J.). Étude sur des noms de lieux français.

XXIII, 225, 277

CANARD (M.). Essai de sémantique : le mot « bourgeois ».

XXVII, 32

CHAMPION (Pierre). Pièces joyeuses du *xv^e* siècle. XXI, 16:

Chroniques. La réforme de l'ortographe et les imprimeurs.

XXI, 75

— L'article de M. Berthelot sur la réforme de l'ortographe. XXI, 78

— Les libertés ortographiques de l'école. XXII, 302

— Une étimologie du verbe *aller*. XXIII, 154. Cf. p. 316.

— Maurice Donnay et l'ortographe. XXIII, 239

— [A propos d'un article de M. Robert de Souza sur la réforme de l'ortographe]. XXIII, 318

— Versification française. [A propos du *Songe d'un soir d'ameur*, d'Henry Bataille]. . . XXIV, 238

— Nomenclature grammaticale. XXIV, 314

— La chanson d'Ulysse dans le *Mariage de Télémaque*. XXV, 76

— L'enquête sur l'état actuel des parlers en Savoie. . . XXV, 160

— Congrès de la langue française au Canada. XXV, 160

— La prononciation du latin. XXVI, 238, 318, 317; XXVII,

77, 154, 318; XXVIII, 78

- Sur un vers de Jean Richepin. XXVII, 240
- Les auteurs du moyen âge dans les programmes de licence. XXVII, 240
- Le professeur Morf... XXIX, 80
- Thomas Fitzhugh... XXIX, 80
- Au conseil supérieur de l'instruction publique [à propos du mot *public*]... XXIX, 159
- Un livre de M. Nyrop. XXIX, 240
- Un article de M. Henrik Schück sur la *Nouvelle théorie des chansons de geste*... XXIX, 240
- CLAIR (M.). Essai sur les particularités de la langue de Montaigne... XXIV, 51
- CLÉDAT (L.). Un contre-sens dans les éditions de Molière (*Don Juan*, III, 2)... XXII, 66; XXXI, 138
- Futur dans le passé et conditionnel... XXIV, 141
- L'imparfait du subjonctif, tens défectif. XXIV, 308; cf. XXV, 77, 160
- Nomenclature grammaticale. XXIV, 314
- Traduction rimée de la chanson de Magali. XXV, 153
- Note sur les images dans les noms de plantes... XXVI, 225
- La prononciation du latin. XXVI, 238, 318; XXVII, 77, 154, 318; XXVIII, 78
- La famille du verbe *battre*. XXVI, 241. Cf. XXVIII, 76
- Contribution à un nouveau dictionnaire historique et de « l'usage ». La famille du mot *vétir*. XXVII, 1
- — Les mots qui se rattachent au latin *odium*... XXVII, 126
- — Le verbe *pouvoir*. XXVIII, 62
- — Le verbe *mettre* et ses composés... XXIX, 161
- De l'emploi dit explétif du pronom personnel régime indirect... XXVIII, 66
- Pourquoi le participe présent est-il invariable?... XXVIII, 195
- Les consonnes finales dans le français moderne... XXIX, 1
- Les locutions verbales où entre un nom sans article. XXIX, 250
- Sur l'établissement du texte de Boileau... XXX, 1
- Les manuscrits de Boileau. XXX, 12
- Lettre inédite de Boileau. XXXI, 138.
- *Avorter*, transitif direct. XXXI, 140
- Essais de sémantique : *Malice*. XXX, 32
- Verbes pronominaux. XXX, 81
- Quelques emplois pronominaux de verbes français. XXXI, 1
- CONTES RENDUS. (Ordre alphabétique des auteurs, le nom du critique entre parenthèses.)
- Anglade (J.). *Les troubadours*. XXIII, 80
- Aurouze (J.). *Histoire critique de la Renaissance méridionale au XIX^e siècle* (P. Horluc). XXIII, 149
- Baedke (O.). *Sur quelques points de l'accent de phrase en français*. (Yvon) XXVIII, 71
- Baldensperger (F.). *Bibliographie critique de Goethe en France* (C. La treille) XXI, 7

- Eastin (J.). *Nouvelles glanures grammaticales* (P. Horluc).
XXI, 315
- et P. Ackermann. *Aperçu de la littérature française* (P. Horluc).
XXII, 229
- Bédier (J.). *Les légendes épiques* (L. Clédât). XXII, 237;
XXVII, 134
- Benzon (C.). *Madame de Staël og theatret* (F. Baldensperger).
XX, 158
- Besnard (L.). *Étude sur les noms de lieux habités du Maine* (J. Anglade). XXV, 221
- *Le latin des formules de Sens* (J. Anglade). XXV, 222
- Blancard (R.). *Les hôtes de Nantes en 1598. Le prince des Sots* (P. C.). XXI, 233
- Boillot (F.). *Le patois de la commune de la Grand'Combe, Doubs* (L. Clédât), (A. Dauzat).
XXVII, 142. Cf. XXV, 50
- Boisacq (E.). *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*.
XXVI, 313
- Boselli (A.). *Le Jardin de Paradis* (Jeanroy). XXI, 54
- Bourciez (E.). *Phonétique française*.
XXVIII, 146
- Bruneau (Ch.). *Étude phonétique des patois d'Ardenne*. XXVII, 312
- Brunot (F.). *Histoire de la langue française* (Yvon). XXI, 234 (t. II); XXIV, 154 (t. III, 1); XXV, 59 (t. III, 2); XXVIII, 150 (t. IV, 1).
- Brunot et Bony. *Méthode de langue française* (Yvon). . . . XXIII, 230
- Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique. Plan complet d'un cours normal de langue française* (Yvon).
XXIX, 79
- Butts. *Les leçons de français dans l'enseignement secondaire* (G. Marinet). XXVII, 235
- Carrington (H.). *The french tragedy comedy from 1552 to 1628* (F. B.). XXIV, 71
- Casopis pro moderni filologii*.
XXVI, 46
- Champion (P.). *Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans*. XXI, 256
- *La vie de Charles d'Orléans*.
XXV, 239
- *François Villon*. XXVIII, 73
- *Le prisonnier desconforté du château de Loches*. XXIII, 77
- Chatelain (H.). *Recherches sur le vers français du XV^e siècle* (F. Gaiffe). XXII, 149
- *Le mystère de Saint-Quentin* (E. Roy). XXIII, 229
- Clavelier (G.). *François Maynard* (P. H.). XXII, 256
- Cohen (G.). *Geschichte der Inszenierung in Geistlichen Schauspielen des Mittelalters in Frankreich aus Deutschland übertragen von Dr. Constantin Bauer* (E. Roy).
XXII, 146
- Congrès international pour l'extension et la culture française* (Baldensperger). XXI, 69
- Constans (L.). *Le roman de Troie*.
XXVIII, 148
- Cornicelius (M.). *Claude Tillier* (G. Raphaël). XXV, 151
- Couillault (C.). *La réforme de la prononciation latine*. . . . XXV, 74
- Coulet (J.). *Études sur l'ancien poème français du voyage de*

- Charlemagne en Orient.* XXI, 317
- Darmesteter (A.). *Les gloses françaises de Raschi dans la Bible* (G. Marinet). XXIV, 229
- Dauzat (A.). *Glossaire étymologique du patois de Vinzelles.* XXIX, 160
- *L'argot de la guerre* (P. H.). XXXI, 79
- *Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans* (A. Terracher). XXI, 57. Cf. 150
- *Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne* (A. Terracher). XXI, 66
- *La langue française d'aujourd'hui.* XXIII, 79
- *La vie du langage.* XXIV, 160
- Déchelette (F.). *L'argot des poilus* (A. Dauzat). XXXI, 77
- Delaruelle (L.). *Guillaume Budé.* XXI, 236
- Désormaux (J.). *Un grammairien savoyard, J. T. Favre* (A. Dauzat). XXVIII, 156
- Dogson (E. S.). *The haskish Verb* (H. Bourgeois). XXVII, 238
- Dutens (A.). *Étude sur la simplification de l'orthographe* (Yvon). XXII, 73
- Esnault (G.). *Le poilu tel qu'il se parle.* XXXI, 79
- Études de philologie moderne* (Yvon). XXIII, 142
- Faral (E.). *Les jongleurs en France au moyen âge.* XXIV, 234
- *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du moyen âge.* XXVII, 313
- Farinelli (A.). *Dante e la Francia dall' età media al secolo di Voltaire* (F. Baldensperger). XXIII, 66
- Farrer (L.). *Un devancier de Cotgrave : Claude de Sainliens.* XXIII, 160
- Fitzhugh. *The indoeuropean supertress and the evolution of verse* (R. Cahen). XXXI, 142
- Foerster (A.). *Avoir et être comme auxiliaires des verbes intransitifs dans leur évolution depuis l'ancien français jusqu'au français moderne* (Yvon). XXIII, 145
- Foulet (L.). *Le roman de Renard* (L. Clédar). XXIX, 309
- François (A.). « *Romantique* », le mot et le sentiment en France au XVIII^e siècle (F. Baldensperger). XXV, 53
- Frankhauser (F.). *Das Patois von Val d'Illyers* (J. Anglade). XXVIII, 70
- Friedel (V. H.) et Kuno Meyer. *La vision de Tondale.* XXII, 318
- Fryklund (D.). *Les changements de signification des mots de droite et de gauche dans les langues romanes et spécialement en français* (P. Horluc). XXIII, 234
- Fuchs (M.). *Lexique du journal des Goncourt* (G. Marinet). XXVI, 153
- *Théodore de Banville.* XXVI, 223
- Gaiffe (F.). *Étude critique de l'Art poétique français de Thomas Sebillot.* XXIV, 237
- Géraud-Lavergne. *Le parler bourbonnais aux XIII^e et XII^e siècles* (G. Marinet). XXV, 58
- Gillet (J.). *Molière en Angleterre.* XXVII, 151
- Gilliéron (J.). *L'aire clavellus* (A. Dauzat). XXVI, 228
- *Pathologie et thérapeutique verbales* (A. Dauzat). XXIX, 151

- Gornay (A.). *Französisch zur schnellsten Aneignung der Umgangssprache durch Selbstunterricht* (P. Porteau)... XXIV, 311
- Graeme-Ritchie. *Recherches sur la syntaxe de la conjonction « que » dans l'ancien français* (P. Horluc)..... XXIII, 61
- Grammont (M.). *Le vers français* (J. Ronjat)..... XXVIII, 305
- Grandgent (C.). *An introduction to vulgar latin* (G. R.)..... XXII, 317
- Grégoire (A.). *Les vices de la parole*..... XXIII, 77
- Guarnerio (P. E.). *Fonologia romana*..... XXX, 159
- Horluc et Marinet. *Bibliographie de la syntaxe du français* (Yvon). XXIII, 65
- Huszar (G.). *Molière et l'Espagne* (F. Vézinet)..... XXIII, 71
- Jud (J.). *Probleme des altromanischen Wortgeographie* (A. Dauzat)..... XXIX, 154
- Kaufmann (W.). *Die gallo-romanischen Bezeichnungen für den Begriff « Wald », wortgeschichtliche Studie auf Grund der Karten « Forêt » und « Bois » des Atlas linguistique de la France* (J. Ronjat)..... XXVIII, 301
- Landry (E.). *La théorie du rythme et le rythme du français déclamé*. XXV, 240
- Langlois (E.). *Nouvelles françaises inédites du XV^e siècle* (G. Marinet)..... XXIV, 74
- Lanson (G.). *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* (F. Baldensperger). XXIV, 72; XXVII, 129
- *Lamartine, Méditations poétiques* (L. Clédât).... XXIX, 311
- Lavis (E.). *Histoire de France* (Yvon), XXI, 70 (t. VII); XXIII, 64 (t. VIII, 1); XXIII, 314 (t. VIII, 2); XXV, 57 (t. IX, 1).
- Leconte (R.). *Le parler dolois* (A. Dauzat)..... XXVII, 147
- Léon (A.). *Une pastorale basque: Hélène de Constantinople* (L. Clédât)..... XXIII, 257
- Loefstedt (E.). *Beiträge zur Kenntnis der späteren Latinität* (E. Rey)..... XXII, 232
- Lorck (E.). *Passé défini, imparfait, passé indéfini, eine grammatisch-psychologische Studie* (J. Ronjat)..... XXVIII, 303
- Lozeth (E.). *Notes de syntaxe française*..... XXIV, 317
- Madelaine. *Au bon vieux temps* (Ch. G.)..... XXI, 232
- Mainone (F.). *Laut- und Formenlehre in der Berliner franko-venezianischen Chanson de geste von Huon d'Auvergne* (P. Porteau). XXV, 219
- Malmstedt (A.). *Mélanges syntaxiques*..... XXIII, 75
- Marasca (A.). *Le origini del romanticismo italiano* (P. H.)..... XXIV, 69
- Meunier (J. M.). *Monographie phonétique du parler de Chaulgnes (Nièvre)* (L. Clédât).. XXVI, 230
- *Étude morphologique sur les pronoms personnels dans les patois actuels du Nivernais* (L. Clédât). XXVI, 230
- *Le nom de « Montmartre »*. XXIX, 160
- Meyer (P.). *Monuments linguistiques du midi de la France*. XXIV, 78

- Meyer-Lübke (W.). *Romanisches etymologisches Wörterbuch*.
XXVI, 71, XXVII, 139; XXVIII, 152
- Michalias (R.). *Le glossaire des mots particuliers du dialecte d'oc de la commune d'Ambert* (A. Dauzat). XXVII, 144
- Mornet (D.). *L'alexandrin français dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle* (F. Gaiffe).
XXII, 150
- Nostredame (J. de). *Les vies des plus anciens poètes provençaux*.
XXVII, 314
- Nyrop (K.). *Grammaire historique de la langue française* (L. Clédât). XXIII, 73; XXVII, 131
- *Histoire étymologique de deux mots français : haricot, parvis*.
XXX, 159
- *Etudes de grammaire française*.
XXXI, 80
- *Remarques grammaticales sur quelques vers de M. Jean Richépin*.
XXI, 73
- Passy (P.). *Petite phonétique comparée des principales langues indoeuropéennes*. XXVII, 136
- Ranft (Th.). *Der Einfluss der französischen Revolution auf den Wortschatz der französischen Sprache* (F. Baldensperger).
XXIII, 148
- Riemens. *Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande du XVI^e au XIX^e siècles* (P. H.). XXXI, 141
- Rochette (A.). *L'alexandrin chez Victor Hugo* (G. Millardet).
XXV, 223
- Ronjat (J.). *Comptes consulaires de Grenoble* (J. Anglade). XXVIII, 69
- Ronjat (J.). *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes* (A. Dauzat). XXVIII, 157
- Roques (M.). *Les classiques français du moyen âge*. XXIV, 317;
XXV, 73; XXVIII, 147
- Roudet (L.). *Eléments de phonétique générale* (P. Porteau).
XXVI, 57
- Rougé (J.). *Le parler tourangeau* (A. Dauzat). XXVII, 148
- Saalsbach (J.). *Etudes sur la construction du nouveau français* (Yvon). XXVIII, 71
- Sainéan (L.). *Les sources de l'argot ancien* (A. Dauzat). XXVII, 66.
Cf. XXVI, 315
- Schiff (M.). *La fille d'alliance de Montaigne, Marie de Gournay* (G. Marinet). XXV, 314
- Schwan-Behrens. *Grammaire de l'ancien français*. . . . XXVII, 313
- Sechehayé (C.-A.). *Programme et méthodes de la linguistique théorique* (Yvon). XXII, 70
- Stapfer (P.). *Récréations grammaticales et littéraires*. . . . XXIII, 158
- Stefano (A. de). *La noble leçon des Vaudois du Piémont* (G. Marinet). XXIV, 226
- Terracher (A. L.). *Les aires morphologiques dans les parlers populaires du nord-ouest de l'Angoumois* (A. Dauzat). XXIX, 74
- Veÿ (E.). *Le dialecte de Saint-Etienne au XVII^e siècle* (J. Anglade). XXVI, 64
- *Le ballet forésien de 1605 en dialecte de Saint-Etienne* (J. Anglade). XXVI, 69
- Vézinet (F.). *Molière, Florian et la littérature espagnole*.
XXIII, 155

- Wilmotte (M.). *Etudes critiques sur la tradition littéraire en France*. XXIII, 159
- Wissler (G.). *Das schweizerische Volksfranzösisch* (F. B.). XXV, 56
Zeitschrift für romanische Philologie (P. Porteau). XXII, 154, 307; XXIII, 132, 203; XXIV, 61; XXV, 64, 144, 212; XXVI, 47
- DAUZAT (Albert). La langue des sports XXIII, 107
- Les emprunts dans l'argot. XXV, 181, 284
- Essais de géographie linguistique. I. Animaux d'élevage. XXVIII, 81, 161
- — II. Animaux sauvages. XXIX, 81; XXXI, 81
- DAVILLÉ (Louis). Note sur le mot *patriote* XXIV, 150
- DÉRESSE (Antoine). Le patois de Villéfranche-sur-Saône. XXV, 31, 81; XXVII, 10
- DÉSORMAUX (J.). Mélanges savoisiens, IV. Les alternances dans le parler de Thônes. XXII, 25
- — VII. *Discours de deux Savoyards (1604)* XXIV, 210
- — VIII. Le *faria* (argot des ramoneurs). XXVI, 77
- EMANUELLI (François). Le parler populaire de l'île anglo-normande d'Aurigny (*suite*) : noms propres de personnes et de lieux. XXI, 44
- ESNAULT (Gaston). *Colibri*. XXVI, 291
- Lois de l'argot. XXVII, 161; XXVIII, 100, 210
- FAY (Dr H.-M.). Les gavaches. XXII, 189
- FRANÇOIS (Alexis). De quelques cas de sillepse. XXVII, 202
- GAILLARD (Gaston). Sur quelques formations néologiques récentes dans leurs rapports avec les modifications de la pensée et des mœurs. XXV, 9, 102. Cf. 238, 317.
- Langue et guerre. XXX, 19
- GEDDES (J.). L'importance de l'unité fonétique. XXI, 28;
- GILLIÉRON (J.) et M. Roques. Études de géographie linguistique (*suite*) : VII, *plumer* = *peler*; VIII, mirages fonctiques XXI, 107
- et J. Mongin. Études de géographie linguistique (*suite*) : IX, *le sel*; les aires disparues. XXI, 293
- et M. Roques. Études de géographie linguistique (*suite*) : X, les noms gallo-romans des jours de la semaine. XXII, 268
- — XI, *Di, jour* et leurs composés. XXIV, 39
- — XII, Mots en collision : le *coq* et le *chat*; XIII, *épi* et *épine*. XXIV, 278
- GUÉRINOT (A.). Note sur une interprétation erronée du *Grand Testament* de Villon (St. 6). XXII, 221
- Notes sur le parler de Messon (Aube). XXIII, 241; XXIV, 18, 161
- GUERLIN DE GUER (Ch.). Notes sur les parlers populaires de la région de Pont-l'Évêque-Honfleur. XXI, 81
- Matériaux pour un lexique du parler populaire de Mons-la-Tour, commune d'Ours-Mons (Haute-Loire). XXV, 132, 116

- HAŠKOVEC. L'auteur des *XV Joyes du Mariage*. XXXI, 115
- HORIUC (P.). L'emploi de l'auxiliaire *être* en français dans la conjugaison du verbe ou de l'auxiliaire *être*. XXI, 259
- HRKAL (Ed.). Grammaire historique du patois picard de Démuin. XXIV, 119, 175, 241
- JACOBSEN (J.-P.). La comédie en France au moyen âge. XXIII, 1, 81, 161; XXIV, 1, 81
- JEANROY (A.). Etimologies françaises : anc. fr. *estraier*; fr. *poule*, terme de jeu; anc. fr. *talemele*, *talemete*. XXI, 37
- Corrections aus *Pièces joyeuses du XV^e siècle*, publiées par M. P. Champion (tome XXI de la *Revue*). XXI, 68
- JOURJON (A.). Remarques lexicographiques. XXVI, 253; XXVII, 100, 209, 260; XXVIII, 132, 243; XXIX, 61, 147, 202, 260; XXX, 41, 130; XXXI, 127.
- JURET (C.). Etude fonétique et géographique sur la prononciation du patois de Pierrecourt (Haute-Saône). XXII, 81; XXIII, 23, 197. *Erratum*, p. 317.
- KREPINSKY (Max). Le changement d'accent dans les patois gallo-romans. XXVIII, 1
- L. (V.). *Voyez* Loret (Victor).
- LANSON (Gustave). Notes sur un passage du *Roman de la Rose*. Jean de Meung et le Contr'un. XXVII, 89
- LERCH (Eugène). Pourquoi le participe présent est-il invariable? XXVIII, 186
- LORET (Victor). *Navigare* et *natem* au XVI^e siècle. XXX, 157
- LOT (Ferdinand). Guengualch. XXI, 276
- MARINET (Georges). Notes de syntaxe : une particularité de la langue de Voltaire, . . . XXVII, 54
- MARTINON (Ph.). La prononciation de l'*e* muet XXVI, 100
- MICHALIAS (R.). Glossaire de mots particuliers du dialecte d'oc de la commune d'Ambert (Puy-de-Dôme). XXVI, 26, 131, 186, 269
- MONGIN (J.). *Voyez* Gilliéron (J.).
- MORIZE (André). Voltaire et le *Mondain* (1736). XXII, 41, 161
- NÉCROLOGIE: Camille Chabaneau. XXII, 240
- Jean Bastin XXIII, 154
- L'abbé Devaux. XXIV, 80
- Adolphe Tobler. XXIV, 158
- J. Mongin. XXIV, 158
- François Emanuelli. XXIV, 240
- Honoré Champion. XXVII, 160
- Gustav Körting. XXVII, 160
- Carl Wahlung. XXVII, 160
- Michel Bréal. XXIX, 319
- PARRY (G. A.). Les *Enigmes de l'Amour*, de Pierre Sala. XXII, 214
- PHILIPOT (Emmanuel). Contribution à la lexicographie de l'argot ancien XXVII, 296
- PORTEAU (Paul). *Mais*. XXIV, 98
- PORTIER (Edouard). Essai de sémantique : *confondre*, *confus*, *confusion*, *confusément*. XXVI, 161
- Essai de sémantique : *Esprit*. XXIX, 98
- Essai de sémantique : *feindre*, *figurer*, *feinte*, *figure*, *fiction*. XXIX, 183
- Publications adressées à la Revue.

- XXI, 73, 160, 235, 317; XXII, 78, 160, 237; XXIII, 75, 155; XXIV, 76, 159, 234, 317; XXV, 73, 156; XXVI, 232, 313; XXVII, 150, 312; XXVIII, 73, 147; XXIX, 309; XXX, 78
- ROQUES (M.). *Voyez* Gilliéron (J.).
— Lyonnais *Académie*, français provincial *artisse*... XXIII, 214
- ROSSET (Th.). L'alternance *pèse*, *pesons*... XXI, 228
- ROUDET (Léonce), La désaccen-
tuation et le déplacement d'ac-
cent dans le français moderne.
XXI, 297
— Remarques sur la fonétique
des mots français d'emprunt.
XXII, 241
- SAINÉAN (Lazare). Etimologies
lyonnaises. A propos du *Littre*
de la Grand'Côte... XXII, 53, 117
— Les emprunts de l'argot.
XXVII, 281
— *Argotica*... XXVII, 281
— Jargon et bas-langage.
XXVIII, 120
- SCHINZ (Albert). Autour d'un ac-
cent... XXII, 291
— Les accents dans l'écriture
française... XXV, 198, 241;
XXVI, 1
- SEGUIN (Louis). Sur un mot de
M^{me} de Sévigné [*poutouner*].
XXII, 227
- VIGNON (L.). Les patois de la ré-
gion lyonnaise (*suite*). XXI, 1,
197; XXII, 1
- VUILLARD (L.). De l'analogie
dans la langue de Corneille.
XXX, 97; XXXI, 43
- WAHLGREN (Ernst G.). Quelques
remarques sur la forme *creinent*
dans l'Épître de Saint-Étienne.
XXIV, 205
- YVON (H.). Sur l'emploi du mot
« indéfini » en grammaire fran-
çaise... XXI, 21
- ZEVACO (D.). L'honnête homme
au XVII^e siècle... XXV, 1
— Essais de sémantique: *Malice et*
Querelle... XXX, 32

Le Propriétaire-Gérant, ÉDOUARD CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

LES CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN AGE

COLLECTION DE TEXTES FRANÇAIS ET PROVENÇAUX ANTERIEURS A 1500

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

Mario ROQUES, Directeur à l'École pratique des Hautes Études

Volumes in-8° :

- 1°. — LA CHASTELAINE DE VERGI, poème du XIII^e siècle, éd. par GASTON RAYNAUD, 2^e éd. revue par LUCIEN FOULET ; VII-35 pages. 0 fr. 80
- 2°. — **François Villon**, ŒUVRES, éd. par AUG. LONGNON, 2^e éd. revue par LUCIEN FOULET ; XVIII-132 pages. 2 fr. »
3. — COURTOIS D'ARRAS, jeu du XIII^e siècle, éd. par EDMOND FARAL ; VI-34 pages. 0 fr. 80
4. — LA VIE DE SAINT ALEXIS, poème du XI^e siècle, texte critique de GASTON PARIS ; VI-50 pages. 1 fr. 50
5. — LE GARÇON ET L'AVEUGLE, jeu du XIII^e siècle, éd. par MARIO ROQUES ; VI-18 pages. 0 fr. 50
6. — **Adam le Bossu**, trouvère artésien du XIII^e siècle, LE JEU DE LA FEUILLÉE, éd. par ERNEST LANGLOIS ; XIV-76 pages. 2 fr. »
7. — LES CHANSONS de **Colin Muset**, éd. par JOSEPH BÉDIER, avec la transcription des mélodies par JEAN BECK ; XIII-44 pages. 1 fr. 50
8. — **Huon le Roi**, LE VAIR PALEFROI avec deux versions de LA MALE HONTE, par **Huon de Cambrai** et par **Guillaume**, fabliaux du XIII^e siècle, éd. par ARTUR LANGFORS ; XV-68 pages. 1 fr. 75
9. — LES CHANSONS DE **Guillaume IX**, duc d'Aquitaine (1071-1127), éd. par ALFRED JEANROY ; XIX-46 pages. 1 fr. 50
10. — **Philippe de Novare**, MÉMOIRES (1218-1243), éd. par CHARLES KOHLER ; XXVI-173 pages avec 2 cartes. 3 fr. 50
11. — LES POÉSIES DE **Peire Vidal**, éd. par JOSEPH ANGLADE ; XII-188 pages. 3 fr. 50
12. — **Bérout**, LE ROMAN DE TRISTAN, poème du XII^e siècle, éd. par ERNEST MURET ; XIV-163 pages. 3 fr. »
13. — **Huon le Roi de Cambrai**, ŒUVRES, t. I : LI ABECÈS PAR EKIVOCHÉ, LI Ave Maria EN ROUMANS, LA DESCRISSEMENTS DES RELIGIONS, éd. par ARTUR LANGFORS ; XVI-48 pages. 1 fr. 75
14. — GORMONT ET ISEMBART, fragment de chanson de geste du XII^e siècle, éd. par ALPHONSE BAYOT ; XIV-71 pages. 1 fr. 50
15. — LES CHANSONS de **Jaufré Rudel**, éd. par ALFRED JEANROY ; XIII-37 pages. 1 fr. »
16. — BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE DES CHANSONNIERS PROVENÇAUX (manuscripts et éditions), par ALFRED JEANROY ; VIII-89 pages. 2 fr. 25
17. — **Bertran de Marseille**, LA VIE DE SAINTE ENIMIE, poème provençal du XIII^e siècle, éd. par CLOVIS BRUNEL ; XV-78 pages. 2 fr. »
18. — BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE DES CHANSONNIERS FRANÇAIS DU MOYEN AGE (manuscripts et éditions), par ALFRED JEANROY ; VIII-79 pages. 2 fr. 25
19. — LA CHANSON D'ASPREMONT, chanson de geste du XII^e siècle, éd. par L. BRANDIN, t. I ; IV-196 p. 4 fr. 50

Majoration 30 %

20. — GAUTIER D'AUPAIS, poème courtois du XIII^e siècle, éd. par EDMOND FARAL ; X-32 pages. 1 fr. 50
21. — **Petite syntaxe de l'ancien français**, par L. FOULET ; X-287 pages. 7 fr. »

Majoration 10 %

- ADAM DE LA HALLE (Les Jeux partis d'). **Les Partures Adan**. Texte critique avec notes et glossaire par L. Nicod. 1918, in-8 de 168 pages..... 7 fr. 20
- ANGLADE (J.). **Les origines du Gai Savoir**. 1919, in-8 de 50 p..... 3 fr.
- BÉDIER (J.), professeur au Collège de France. **Les Légendes Épiques**. Recherches sur la formation des chansons de geste. Tomes I et II, 2^e édition revue et corrigée, petit in-8, chaque..... 6 fr.
Tomes III et IV, gr. in-8, épuisés. Une nouvelle édition (format petit in-8) est sous presse.
- BOUILLIER (V.). **Georg Christophe Lichtenberger (1742-1799)**. Essai sur sa vie et ses œuvres littéraires, suivi d'un choix de ses aphorismes 1914 (juillet), in-8, portrait..... 6 fr.
- BOULENGER (Jacques). **L'affaire Shakespeare**. 1919, in-8 de 77 p..... 2 fr. 50
- CHARBONNEL (J. Roger). **La pensée italienne au XVI^e siècle et le courant libertain**, 1919, in-8. X-UU-720-LXXXIV p..... 20 fr.
- Congrès international pour l'extension et la culture de la Langue Française**. 3^e session. Gand, 11-14 septembre 1913. 1914 (août), in-8, br..... 12 fr.
Déjà paru : 1^{re} session. Liège, 1905, in-8, 12 francs. — 2^e session. Arlon-Luxembourg-Trèves, in-8, 12 francs.
- DAUZAT (A.). **Les argots des Métiers Franco-Provençaux**. 1917, in-8 de 268 p..... 12 fr.
- DELATTE (A.). **Études sur la littérature pythagoricienne**. 1915, in-8 de 315 p..... 14 fr. 40
- GILLIÉRON (J.). **Généalogie des mots qui désignent l'Abeille d'après l'Atlas Linguistique de la France**. 1918, in-8 de 360 p., 1 carte hors texte..... 19 fr. 20
- GUÉMANS (Léon) et GRÉGOIRE (Ant.). **Petit traité de prononciation française**. 1919, in-8 de 164-III p. et figures..... 4 fr.
- GRÉGOIRE (Ant.). **Petit traité de linguistique**. 1915, in-8 de 150 p..... 4 fr.
— **La phonétique et l'apprentissage de l'orthographe**. S. d., in-8 de 7 p. 1 fr.
— **Les sons difficiles de l'anglais**. 1918, in-8 de 48 p..... 2 fr.
- GROSSETESTE (Robert), évêque de Lincoln, XIII^e siècle. **Le Château d'amour**. p. J. MURRAY. 1918, in-8 de 182 p..... 9 fr.
- LANGFORS (Arthur). **Les incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e siècle**. Répertoire bibliographique établi à l'aide des notes de M. Paul MEYER. L. in-8, 444 p..... 21 fr. 60
- LOT (Ferdinand). **Étude sur le Lancelot en prose**. 1918, in-8 de 425 p., 3 photographies hors texte..... 27 fr.
- MASPERO (Gaston), membre de l'Institut. **Introduction à l'étude de la Phonétique égyptienne**. 1917, in-4 de 138 p., nombreux hiéroglyphes..... 18 fr.
- PANGE (Comte Maurice de). **Les Lorrains et la France au Moyen Age**. 1919. Gr. in-8 et portrait..... 12 fr.
- PINGAUD (Léonce). **La jeunesse de Charles Nodier**. Les Philadelphes. 1919. In-8 de 280 pages..... 7 fr. 50
- RUTZ-REES (Miss C.). **Charles de Sainte-Marthe (1512-1555)**. Étude sur les premières années de la Renaissance française. Traduit par M. Bonnet avec préface de M. Abel Lefranc. 1919, in-8 de 387 p. et bois par J. Beltrand..... 12 fr.
- STRONSKI (St.). **La légende amoureuse de Bertrand de Born**. Critique historique de l'ancienne biographie provençale... 1914 (août), in-8..... 6 fr.
- TERRACHER (A.-L.). Étude de géographie linguistique. **Les Aires morphologiques dans les parlers populaires du nord-ouest de l'Angoumois (1800-1900)**. 1914, in-8 de XIV-248-452 p..... 30 fr.
— **Atlas** 1914. In-4 de 50 cartes..... 18 fr.
- THIEME (Hugo P.), professeur à l'Université de Michigan. **Essai sur l'histoire des vers français**. Préface de Gustave Lanson. 1916, in-8 de 453 p..... 12 fr.
- VINCENT (L.). **La langue et le style rustiques de George Sand dans les romans champêtres**. 1916, in-8 de 403 p..... 12 fr.

Majoration momentanée 10 0/0.

NACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 01768 6505

JUN 2 1940

UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARY

